L'ECRAN
FANTASTIQUE
LA NOUVELLE DIMENSION DU CINEMA

LE RETOUR
D'INDIANA JONES

STAR TREK 3

SUR LES TRACES
DE JOHN BOORMAN
LA FORET
EMERAUDE

M 1462-46-20 F JUIN 84/N° 46/20F- CANADA 2.75 $ - SUISSE 6.50 FS



INQUIETANT ! ADOLF HITLER EST DE RETOUR.

Dans Spécial USA ce mois-ci, la guerre monstrueuse que livrent les fils dégénérés d'Adolf Hitler. Rocketeer, l'homme-fusée qui fait frémir l'Amérique. Comment devenir la star N° 1 d'Hollywood : les grosses ficelles de Clint Eastwood. C'est la guerre entre New York et les nudistes, un reportage qui ne cache rien. De Manhattan à Brooklyn, Will Eisner fait le portrait de la Big City.

Et aussi 100 pages de BD, 7 histoires complètes, Corben, Kirchner, Jones... Et Torpedo.

Spécial USA, les images et les hommes qui font l'Amérique.



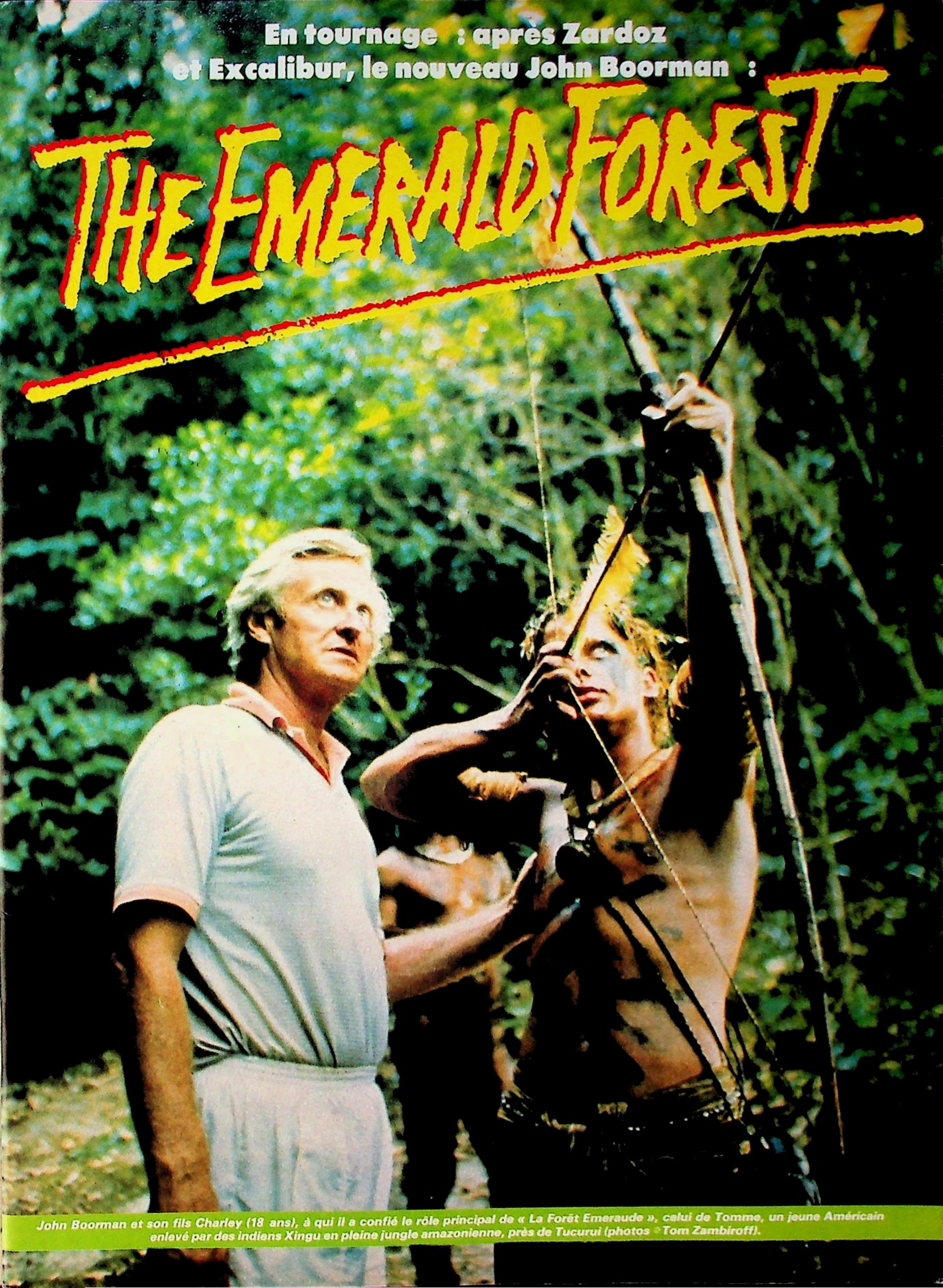
A découvrir ce mois-ci dans le numéro double de : 20 F.

Sommaire



REDACTION : Directeur de la Rédaction : Alain Schlockoff. **Comité de Rédaction :** Jean-Pierre Andrevon, Bertrand Borie, Jean-Pierre Fontana, Pierre Gires, Dominique Haas, Cathy Karani, Jean-Marc et Randy Lofficier, Gilles Polinien, Alain et Robert Schlockoff, Daniel Scotto. **Collaborateurs :** Elisabeth Campos, Hervé Dumont, Adam Eisenberg, Alain Gauthier, Michel Gires, François Guérif, Xavier Perret, Jean-Pierre Piton, Tchalaï Unger. **Ont également collaboré à ce numéro :** Richard D. Nolane, Jean-Pierre Dormy, Joëlle Pelegri, Alden Lorraine, Steve Swires, Tom Sciacca. **Maquette :** Michel Ramos. **Correspondants :** Forrest J. Ackerman, Donald Farmer, Randy et Jean-Marc Lofficier, Anthony Tate (U.S.A.), Giuseppe Salza, Riccardo F. Esposito (Italie), Salvador Sainz (Espagne), Danny de Laet (Belgique), Uwe Luserke (Allemagne). **Documentation :** Nous remercions particulièrement MM. Forrest J. Ackerman, Roger Dagieu, Jean-Marc Lofficier, Anthony Tate, et les services de presse de : C.I.C., Warner-Columbia, U.G.C., Walt Disney, New World Pictures, Lucasfilm, Fox-Hachette. **EDITION : Directeur de la publication :** Alain Cohen. **Abonnements :** Media-Presse Edition, 92 Champs-Elysées, 75008 Paris. **Tarifs :** 11 numéros : 180 F (Europe : 210 F). Autres pays (par avion) : nous consulter. **Inspection des ventes :** ELVIFRANCE, 201, rue Lecourbe, 75015 Paris. Tél. : 828.43.70. **PUBLICITE :** Publi-Ciné, 92, avenue des Champs-Elysées, 75008 Paris. Tél. : 562.75.68. **Notre couverture :** « *Indiana Jones and the Temple of Doom* » (C.I.C.). L'Ecran Fantastique Magazine est édité par Média-Presse Edition. Commission paritaire : n° 55957. Distribution : NMPP. La rédaction n'est pas responsable des textes, illustrations et photos publiés qui engagent la seule responsabilité de leurs auteurs.

Dépot légal : 2ᵉ trimestre 1984. Composition et montage : Cadet Photocomposition. Photogravure quadri : SIGMA Color. Impression : Imprimeries de Compiègne et Berger Levrault. Ce numéro a été tiré à 60 000 exemplaires. **L'Ecran Fantastique n° 46 paraîtra le 6 juillet 1984. Edition :** Média-Presse Edition, 92, avenue des Champs Elysées, 75008 Paris. Téléphone : 562.03.95. **Rédaction :** 9 rue du Midi, 92200 Neuilly.



En tournage : après Zardoz et Excalibur, le nouveau John Boorman :

THE EMERALD FOREST

John Boorman et son fils Charley (18 ans), à qui il a confié le rôle principal de « La Forêt Emeraude », celui de Tomme, un jeune Américain enlevé par des indiens Xingu en pleine jungle amazonienne, près de Tucurui (photos © Tom Zambiroff).

THE EMERALD FOREST

Filmer le fond de la forêt amazonienne, la nuit verte parcimonieusement traversée d'éclairs colorés, où la lumière ne tombe qu'en taches verticales grosses comme des têtes d'épingle... quand elle arrive au sol... telle est une des nouvelles gageures techniques choisies par John Boorman.

Avec le Français Philippe Rousselot, directeur de la photo, il devra régler quelques problèmes de continuité et de désaturation de pellicule ! Toutefois il s'était déjà confronté à cette difficulté dans *Delivrance*, où les murs sombres des sapinières du Kansas bordaient la rivière condamnée, et dans *Duel dans le Pacifique*, mais là, c'était la jungle tropicale de l'île de Palao.

Faire retrouver par son père, « dix ans après et contre tout espoir », un enfant perdu/enlevé dans la même forêt amazonienne, est une autre gageure pourtant inspirée d'un fait-divers authentique datant de 1960, qu'en 1967 déjà Rospo Pallenberg avait porté à l'attention de Boorman.

La gageure se poursuit avec une logique absolue : adopté par les « tribus invisibles » de la sylve profonde, l'enfant permet à ces hommes de l'âge de pierre, par la formation rationnelle américaine qu'il a reçue jusqu'à l'âge de sept ans (« un enfant de quatre ans est achevé d'imprimer », déclarait la pédagogue Maria Montessori, « et à sept ans toute sa vie est jouée ») de lutter contre les prédations et spoliations issues de la civilisation d'où il vient.

Et, dénouement-gageure typiquement boormanien dont on ne peut pas révéler toute la cohérence sans tuer le film, le garçon devient chamane à son tour, et, pendant qu'il est en transe, l'immense barrage construit par son père



John Boorman, producteur et réalisateur de « La Forêt Emeraude », armé d'une sarbacane indienne.

En haut à gauche : La Jungle amazoniennes vue par le regard de l'aigle qui sert à Tomme pour ses « victimes éloignées » en état de transe. Ci-dessous : Avec le Français Philippe Rousselot (« La lune dans le caniveau », « Nemo »), directeur de la photographie, John Boorman met au point un éclairage au bord d'un bras de Rio Tocantins.



grâce à des techniques ultra-modernes (y compris l'utilisation d'un satellite artificiel) explose et se rompt, rétablissant l'équilibre écologique du microcosme.

On voit déjà comment *La Forêt Emeraude* », que John Boorman a commencé à torner le 13 mars à Parati, une ville de l'état de Rio pleine de jolies maisons blanches de style colonial, peut susciter toutes les curiosités, et même les passions. Ce cinéaste généralement considéré comme un des trois ou quatre grands metteurs en scène mondiaux par la puissance de son style et l'audace de ses entreprises, jamais faciles ou commerciales mais inspirées par le désir d'assumer le plus possible d'humanité, continue à courir loin en avant des modes. A cinquante ans, en pleine maturité, il affirme son monde propre, où n'existe aucune démarcation entre les différents niveaux de réalité, ce qu'on nomme usuellement « fantastique », « imaginaire » ou « mythique », n'étant jamais artificiellement séparé du regard quotidien.

GENESE DE LA FORET EMERAUDE

En 1981, sortait sur les écrans *Excalibur*, auquel John avait travaillé plus de deux ans après en avoir rêvé depuis son enfance, quand, parmi les arbres de Shepperton, non loin de Londres, le petit garçon qu'il était voyait des hordes de chevaliers en armures d'insectes surgir du sol.

Très peu de temps après, le producteur français Claude Nedjar lui faisait lire « Le long voyage de John O'Flaherty », de Daniel Odier, dont il avait acheté les droits.

Séduit par une des idées du roman (« Il s'agit de trouver un accès à un monde contigu ou parallèle, en échappant aux liens de celui-ci », confiait-il en octobre 81) il commence à écrire le scénario de *Broken Dream* avec le concours de Neil Jordan, jeune cinéaste britannique dont il produit (et monte) en même temps le premier long métrage, *Angel*. Pour le moment, *Broken Dream* est en préproduction, et l'histoire est fabuleuse.

En septembre 82, John est en Irlande dans sa maison d'Annamoe, et il travaille avec Arnaud Sélignac et sa fille, Telsche Boorman, sur *Nemo* (pour les pays de langue anglaise ce sera *Dream One*). Il commence à penser que *Broken Dream* va demander une longue préparation... en particulier près des financiers. Il reprend alors d'autres projets : l'un sur des jumeaux (en ayant deux lui-même, il a toujours été fasciné par les possibilités de communication entre eux) et sur la dissolution de la famille ; mais ce sujet lui semble trop douloureux. Et l'autre, sur la vie d'une tribu primitive. Il a vécu lui-même pendant plusieurs mois au milieu d'un groupe ethnique de ce genre et y a fait des expériences extrêmement bouleversantes, dont les séquelles ne se sont pas encore effacées.

Il en a gardé la certitude que l'homme est fait pour vivre de cette façon, et d'ailleurs il a déjà abordé le problème dans *Zardoz*, qui transposait en partie son expérience californienne, lorsque, les cheveux nattés dans le dos et en tunique tissée, il vivait dans une communauté hippie.

John s'installe alors à Paris, à deux pas des Halles, après un voyage exploratoire au Brésil. Son producteur associé, Mike Dryhurst, part en repérages. John travaille avec Rospo Pallenberg sur le scénario de *The Emerald Forest*, tout en assurant la production de *Nemo*. (Il est à noter que ce film-mystère, terminé depuis des mois maintenant, ne sortira qu'en août à Paris).

Au Festival de Cannes, l'an dernier, la firme anglaise Goldcrest annonce la mise en œuvre de *Emerald Forest*. En juin, John d'autres détails :

« C'est un énorme travail de recherche. Nous avons créé une tribu indienne exprès pour le film, en prenant des éléments dans plusieurs tribus, mais ce sont tous des Xingus. Nous y avons ajouté des gens d'origine indienne, et nous leur faisons suivre un training spécial pour qu'ils puissent retrouver la façon de vivre de leurs ancêtres.

« Je pense que je tournerai comme j'ai fait pour *Délivrance* : avec une première équipe, et une première équipe réduite, un petit groupe de techniciens-clé et les acteurs. Et puis il y aura une seconde équipe qui tournera tout le matériau secondaire. »

Le début du tournage, prévu pour

THE EMERALD FOREST

octobre dernier, a été retardé de six mois, et durera jusqu'en septembre 84. Tous les effets spéciaux (l'éclatement du plus grand barrage du monde) avaient initialement été confiés aux « Productions de l'Ordinaire », qui ont permis la réalisation technique de *Nemo*, et avaient étudié les maquettes sous la fameuse « bulle » de Poissy. Puis, à la suite de problèmes avec les syndicats britanniques, les producteurs ont décidé que tout se passerait aux studios de Pinewood, à Londres.

« JE PEUX DEMONTRER LES MERVEILLES DE CE QUI POURRAIT ETRE »

On peut déjà commencer d'apercevoir la place de *La Forêt Emeraude* dans la production du cinéaste. Ses films sont tous des étapes de son évolution intérieure.

« Vous voyez, le procédé pour faire un film, c'est comme passer à travers le miroir ; pour ceux qui sont « autres », c'est une façon d'atteindre leur être vrai, et de se connecter avec l'inconscient collectif... ma tâche est de montrer les signes, les flashes des possibilités du futur. Je peux démontrer les merveilles de ce qui pourrait être » écrivait-il en octobre 81.

Dans cette toute nouvelle œuvre, comme un clin d'œil à la continuité de sa création, on retrouve plusieurs des constantes boormaniennes.
Ainsi, la paire de jumelles que Tommy cherche dans ses bagages, à la seconde scène du film. Elles rappellent celles de Toshiro Mifune dans *Duel dans le Pacifique*, le télescope de Lee Marvin dans *Point Blank*, les lunettes ornithologiques de Marcello Mastroianni dans *Leo the Last*. Tommy, le petit garçon, manifeste déjà sa prédilection pour la « vue claire », la « vision rapprochée » qui va devenir la Vision chamanique, de la même façon que la persévérante utilisation des lunettes menait Leo, à travers des épaisseurs de vitres de plus en plus minces, jusque dans la réalité.

On rencontre aussi le thème de l'arme : après le fusil de *Zardoz* l'arbalète de *Délivrance*, le revolver de *Point Blank*, l'épée d'*Excalibur*, voici l'arc et les flèches, qui s'opposent à un paquet de dynamite dont on ne saura jamais s'il a servi ou non. D'ailleurs, si la Longue Vue est l'apanage du devin, du chamane, son point commun avec l'arme est de permettre de se rapprocher de la vie, celui d'atteindre le Vivant. John Boorman fait là une déclaration d'intention : il ne veut qu'atteindre la vie.

Sur un autre plan (peut-on le qualifier de psychologique ?) *La Forêt Emeraude* marque une réconciliation avec l'image du Père, relation inhérente aux films de Boorman jusqu'ici. Qu'on se rappelle comment Zed, traquant son créateur, le tuait dans le miroir du Vortex, en ne faisant d'ailleurs saigner que lui-même *(Zardoz)*. Quant à la paternité et d'Arthur et de son fils Mordred, elles sont toutes deux, dans *Excalibur*, tellement entachés d'escroquerie qu'elles se diluent en quelque sorte. Or Bill, l'ingénieur de la *Forêt Emeraude*, réussit non seulement à retrouver son fils, mais à accepter de passer pour une sorte de père spirituel (alors qu'en réalité le père spirituel de Tommy est le vieux chamane !), et plus encore il soutient son fils dans le combat de celui-ci contre sa race d'origine. Comme on le voit, les situations sont toujours celles de la tragédie grecque, mais il y a une unification et non plus une dichotomie.
« Ils sont juste séparés par quelques milliers d'années », fait remarquer John.
Par contre, la situation avec les femmes, ou avec l'anima, ne s'arrange pas tellement. Dans *Zardoz*, *Excalibur*, le viol est monnaie courante (on peut même dire que Morganne viole son frère Arthur) ; dans *Delivrance*, c'est la sodomisation, et la seule femme, l'épouse du narrateur, est enceinte, donc indisponible. Dans *Point Blank*, les rapports sexuels sont totalement fantasmatiques. Et dans le premier film de Boorman, *Catch Us if You Can*, l'idylle innocente des deux jeunes gens est exploitée à des fins commerciales. C'était un viol moral. Ici, la mère de Tommy est malade, et les jeunes femmes de la tribu, idéal de fraîcheur et de spontanéïté sexuelle et peut-être amoureuse, sont enlevées et violées pour être mises dans un bordel pour manœuvres ; au lieu d'être possédée/annihilée, l'anima est simplement dévoyée.

Dans *Zardoz*, il y avait une vraie rivalité entre les femmes — May, Avalow, Consuela — qui « savaient », et l'homme, Zed, qui agissait ; encore agissait-il parce qu'il était primitif, ou plutôt programmé pour n'évoluer que plus tard. Ce processus de « passation de la Connaissance » a été renversé dans *Excalibur*, entre Merlin le mage et Morganne qui lui prend ses pouvoirs. Néanmoins, ce n'est pas encore la grande clarté.

On se prend à remarquer que l'œuvre boormanienne ne comporte pas encore de film d'amour. Il a bien failli en avoir un, avec *Labour of Love* ; c'était une histoire merveilleuse, une sorte de dialogue/cathédrale. Imaginez un Opéra, construit comme une fugue de Bach, mais sonnant comme « le Château de Barbe-Bleue » de Bartok. La femme n'était pas cause de conflit, mais partie entière d'une réalisation commune. Les étreints n'étaient ni faussées ni incestueuses, et le couple n'était pas voué à la destruction tout au moins pas avant d'avoir accompli une œuvre !

Tant il est vrai que chez un grand auteur, les choses qu'il n'a pas choisi (ou pas encore) de mettre au monde sont aussi signifiantes que celles qu'il a terminées...

LE CHAMANISME COMME REALISATION DE L'ETRE HUMAIN

La Forêt Emeraude est une aventure exceptionnelle. C'est aussi un plaidoyer contre l'ethnocide indien. Comment apparaîtront à l'écran les séquences de « rêve chamanique » qui servent de longue-vue à Tommy pour voyager à travers l'espace et le temps ? Ce sera la surprise du film.

Mais, si Tommy est un exemple, il nous montre comment retrouver l'essence humaine, qui n'est pas le gadget, mais le pouvoir de récapituler et utiliser toutes les étapes de l'évolution ; ou comment la civilisation qui aujourd'hui nous paraît destructrice permet/provoque un processus de *réversibilité*.

Comme toujours chez Boorman, les personnages, qui paraissent emblématiques dans la description qu'on peut en faire, échappent au piège d'une allégorie desséchée, et demeurent humains et complexes, même si le récit, lui, reste « britannique » : avec un parti pris de recul pouvant être perçu comme de la froideur. C'est d'ailleurs ce qui donne au côté « fantastique » de l'œuvre boormanienne un tel impact, grâce à l'ingénuité de l'auteur, pour qui il n'y a, nous l'avons dit, qu'une différence de niveaux, mais non de vécu, dans tous les domaines de la vie.

Peut-être, aussi, faut-il imaginer la bataille personnelle incessante de John Boorman, sorte de héros mythique lui-même, toujours assailli par des sensations /visions/ images, contre ou avec lesquelles, s'étant forgé une volonté surhumaine, il doit lutter sans arrêt, les focalisant seulement en les concrétisant, en les coulant dans la matière, en « en faisant de la lumière », dit-il. Un labeur inlassable qui le laisse parfois comme un nageur épuisé sur des rives désertes, tellement épuisé qu'il abandonne souvent les héros de ses films au beau milieu de la fin, comme s'il était écœuré d'eux après leur avoir fait porter leur message ! Le héros de *Broken Dream*, d'ailleurs, fait disparaître le monde entier et ses habitants, puis lui-même, pour ne laisser subsister que son propre reflet, dans une autre dimension.
Avec *La Forêt Emeraude*, la Quête à l'Impossible, à ce quelque chose qu'on cherche parce qu'on sait ne jamais pouvoir l'atteindre, fil de son œuvre jusqu'à présent, semble arrêtée. On émerge des situations aliénantes, mais par un défi au bon sens, par un retournement du primitif contre la civilisation. Et surtout, par un déferlement d'eaux prisonnières (y compris la beauté explosive des cataractes du ciel !) John Boorman n'émergera de sa « Forêt » que par un retour non plus à la magie de Merlin, qui était altération et jeu des formes, mais au chamanisme, à la totalité réelle du potentiel humain, effective. En provoquant le déferlement des forces naturelles. Enfin.

Tchalaï Unger

Ci-contre en haut : Près de Itatiaïa, John Boorman dirige le tournage de « La forêt Emeraude ». En bas : Dans l'eau jusqu'aux épaules ou à la taille, les opérateurs de « La forêt Emeraude ». Au centre de la photo, Dira Paes, dans le rôle féminin de Kachini, fiancée de Tomme, et deux de ses compagnes.

CINEFLASH



THE COMPANY OF WOLVES : en exclusivité, les premières images du nouveau film de Neil Jordan, tourné actuellement en G-B, et interprété notamment par Angela Lansbury et David Warner. Il s'agit d'un conte de fée pour adultes, une œuvre tout-à-fait originale dans le domaine du cinéma, dont les étonnants effets spéciaux (transformations d'hommes en loups) sont dûs au maquilleur Christopher Tucker (auteur des masques de « La nouvelle dimension du cinéma », le film publicitaire de l'Ecran Fantastique. *Cf.* n° 39). Nous avons pu visionner 30 minutes du film (impressionnantes !), qui s'annonce déjà comme l'un des nouveaux chefs-d'œuvre du cinéma fantastique...

● Décidément, l'Australie n'en finit plus de produire des films fantastiques ! A la bonne demi-douzaine de longs-métrages commencés depuis le début de l'année s'ajoute *Fantasy Man* de John Meagher avec Harold Hopkins et Jeanie Drynan.

● Autre projet australien : *Antidote*. Glenn Ford y interprétera le rôle d'un docteur américain créateur d'une nouvelle race de bébés capables de survivre à une guerre bactériologique.

● En Allemagne, tous les records de recettes sont battus depuis la sortie de *The Never Ending Story*, une super-production féerique dans la lignée de *E.T.* et d'*Alice au pays des merveilles* que nous verrons en France à Noël.

● Le tandem de *Thriller* (le clip de Michael Jackson) à nouveau réuni pour *Into The Night* : John Landis à la réalisation retrouve George Folsey Jr. au poste de producteur. Le tournage a débuté depuis le 2 avril dernier et les rôles principaux sont tenus par Jeff Goldblum, Michelle Pfeiffer et Irène Papas.

● Un thriller romantique au titre encore indéfini est en production chez Paramount. Dirigé par Peter Weir, il est interprété par Harrisson Ford.

● Universal a acquis les droits cinéma de « The Talisman », le fameux roman que Stephen King et Peter Straub ont écrit en commun et dont la sortie en librairie (aux Etats-Unis) est prévue pour septembre. On murmure déjà que Steven Spielberg aurait été pressenti pour mettre en scène ce terrifiant récit qui conte la traversée mouvementée des Etats-Unis par un jeune garçon.

● Après *Dick Tacy, I Robot* et tant d'autres, encore un projet avorté : Costa-Gavras abandonne *Bug Jack Barron* d'après le roman de Norman Spinrad.

● Walter Murch, le réalisateur de *Return To Oz* est littéralement dépassé par l'ampleur que prend la dernière entreprise Disney dont le budget atteint déjà les $ 20.000.000. La production, cherchant désespérément conseil, a appelé Francis Ford Coppola, George Lucas et Steven Spielberg à la rescousse !

● Jolie distribution pour cette

nouvelle mouture de *Frankenstein*, version TV américaine : Robert Powell, David Warner, Carrie Fisher et Sir John Gielgud !

● Après avoir été payée à prix d'or pour incarner l'un des personnages de la série TV *Dallas*, Priscilla Presley (la veuve d'Elvis) a exigé une véritable fortune pour être la partenaire de Roger Moore dans le prochain *James Bond*...

● C'est Tony Banks qui composera la musique électronique de *2010, Odyssey Two*. Il a déjà écrit celles de *The Shout (Le cri)* et *The Wicked Lady*.

● Pour sa sortie sur le territoire américain, *Ténèbres*, le dernier film de Dario Argento, a été rebaptisé *Unsane* (« démence »).

● John Drimmer, le scénariste d'*Iceman*, effectuera ses débuts dans la mise en scène pour *Dark Side*, un téléfilm commandité par Laurel Entertainment (la maison de production de George Romero).

● John Carpenter a fait appel à trois des plus grands spécialistes es effets spéciaux pour *Starman* (voir Preview dans ce numéro) en tournage actuellement. La transformation de Jeff Bridges en visiteur de l'espace, orchestrée par Dick Smith, Rick Baker et Stan Winston, est bien partie pour devenir un morceau d'anthologie !

● 20th Century Fox a décidé d'investir dans le fantastique après s'être rendu compte que ses plus grosses recettes au box-office avaient été réalisées par des films du genre (les 3 *Star Wars* et *Alien*). Sont d'ores et déjà en chantier : *Enemy Mine, Cocoon, The Marvel of Haunted Castle* et *Sea Trial*. Un joli quator qui devrait être suivi par *The Improbible Adventures of Baron Munchausen, What Dreams May Come, Star Stuff, Green Lantern, Alia* et *Ohm*...

● Les aventures d'un soldat de fortune accompagné par un bel androïde dans le Los Angeles de 1999, c'est le thème de *Vanguard*, un téléfilm que découvriront prochainement les américains.

● Les productions Earl Owensby ont achevé la réalisation de *Tales Of The Third Dimension*, un film d'épouvante à sketches et en relief.

● Après *The Day After (Le jour d'après)*, Aston Films et Regency Productions annoncent *The Day Before (le jour d'avant)*, un nouveau film catastrophe mis en scène par Francis J. Parker.

● Le maquilleur qui monte, Ed French (*Cauchemars à Daytona Beach, Amityville 2, Sleepaway Camp* et *Chud*), a terminé les effets très spéciaux et super-sanglants de *Complex*, pertite production américaine réalisée par John Grissmer avec Louise Lasser et Mark Soper.

● Actuellement en tournage aux studios Churubusco à Mexico : *La vengeance du serpent à plumes*. Il s'agit d'une parodie des James Bond (co-production franco-mexicaine) réalisée par Gérard Oury avec Coluche.

● Révélé par *Le dernier combat*, le jeune cinéaste Luc Besson s'apprête à tourner en août un nouveau film intitulé *Subway*. Isabelle Adjani et Christophe Lambert (le Tarzan de *Greystoke*) ont déjà signé pour les rôles principaux.

● Une nouvelle production française de la veine de *Gwendoline* ? C'est ainsi que se présente *Sarraonia : la reine africaine* dont le tournage devrait débuter dès octobre en Afrique du Nord. Cette histoire de sorcellerie sur fond de colonialisme sera interprété par Lynn Watts (chanteuse-mannequin d'origine américaine), et le metteur en scène se nomme Med Hondo.

● C'est Ron Howard, le jeune metteur en scène de *Splash* qui remporte un succès fou outre-Atlantique, qui remplacera Robert Zemeckis (*Romancing the Stone*) à la barre de *Cocoon*, thriller de S.F. que préparent actuellement les producteurs des *Dents de la mer*. Les effets spéciaux seront réalisés par Ralph McQuarrie qui a déjà travaillé sur les trois *Star Wars* et *E.T.*

● Quelle est l'identité du maniaque qui persécute Carole Laure au téléphone dans *Stress* ? Pour quelles raisons a-t-on déposé un cœur de bœuf encore saignant sur le siège de sa voiture ? Qui a intérêt à lui faire perdre la raison ?... Réponses : le 19 septembre 84, date de sortie de *Stress*, le nouveau film (angoissant !) de Jean-Louis Bertucelli avec Carole Laure, Guy Marchand et André Dussolier.

Gilles Polinien



Réalisé par Nick Castle, « Last Starfighter », étonnante aventure de SF, est interprété par Lance Guest, Robert Preston et Rylan Sargent

Drew Barrymore et George C.Scott dans « Firestarter », une nouvelle adaptation d'un récit de Stephen King (après le brillant « Children of the Corn »), est mis en scène par Mark Lester (« Class 84 »).



LE DERNIER TESTAMENT

Le cinéma de science-fiction s'est souvent plu à nous décrire des mondes post-atomiques dont il nous offrait des visions tragiques et désespérées traduisant le légitime pessimisme de leurs auteurs. Récemment, Nicholas Meyer, adoptant un style semi-documentaire, souleva une vive émotion parmi l'opinion américaine, lors de la projection de son film *The Day After*. D'une actualité chaque jour plus cruciale, il était inévitable que ce sujet revienne sur nos écrans. Mais c'est d'une manière totalement inédite que résonne ce nouveau cri d'alarme, puisqu'il est pour la première fois véhiculé par la voix d'une femme, ce qui nous vaut une œuvre vibrante de sensibilité et de pudeur. Fille, épouse et mère, la femme à travers sa fertilité recèle l'essence même de la vie pour laquelle elle fait preuve d'un respect que l'homme ignore totalement, ainsi qu'il l'a démontré au fil des siècles en cherchant inlassablement la plus radicale façon de détruire son prochain, tandis que sa compagne pleurait les disparus et soignait les blessés. Il était donc parfaitement légitime que la gent féminine puisse exprimer son désarroi et sa terreur face à une telle probabilité apocalyptique et transmette ainsi son fervent espoir qu'une telle chose jamais n'arrive. Venue de la télévision, Lynne Littman réalise avec *Le dernier testament* son premier long métrage de cinéma, pour lequel elle n'a guère choisi la facilité, tant par le choix de son sujet que par celui de ses acteurs, qui pour être d'excellents comédiens confirmés dans leur métier, n'en sont pas pour autant des têtes d'affiche.

Après un bref panorama sur une famille dans ses gestes quotidiens, et le départ du père (William Devane) pour sa journée de travail, le drame survient. Simplement, froidement, sans que l'on sache d'où ni comment. Chacun est brusquement impliqué dans l'une de ces tragédies qui « n'arrivent qu'aux autres ». Commence alors un long cortège de doutes, d'angoisses, de terreurs, d'espoirs et de douleurs qui emportera un à un les habitants de la petite ville d'Hamlin, sous le regard de Carol. C'est à travers ce personnage à la fois fort et vulnérable, attendant le retour d'un homme qui jamais ne reviendra et luttant pour assurer la survie de ses trois enfants qu'elle ne sauvera pas, que Lynne Littman nous expose le plus fervent des plaidoyers. La mort a frappé, mais pour certains le sursis est là, qu'il faut chaque jour gagner en s'organisant, en s'acharnant, en s'étourdissant dans l'accomplissement de corvées stupides pour ne plus penser à la douleur. Et pourtant elle est omniprésente, chaque jour plus intense, devant la vie de l'enfant s'échappant de ses bras, face à l'intensité d'un dialogue avec sa fille, dont elle fermera le linceuil de ses mains, et à sa mémoire, projetant les images d'un temps heureux à jamais révolu. Grâce à la simplicité et à l'authenticité des situations et des personnages mis en scène, le film acquiert une dimension humaine et un ton « réaliste » rarement égalé, auquel nul ne saurait rester indifférent, en particulier grâce à la remarquable composition de Jane Alexander, engendrant une bouleversante et vibrante Carol.



Un à un, victimes des radiations, les enfants de la ville d'Hamlin disparaissent tristement...



Jane Alexander et ses enfants Roxana Zal et Lukas Haas doivent quotidiennement tester leur courage pour essayer de survivre à l'effroyable holocauste nucléaire...



Une œuvre pathétique, qui ne manquera ni d'émouvoir ni d'alarmer les spectateurs, prouvant en cela que son but aura été atteint.

Cathy Karani

U.S.A. 1983 *Production* : Paramount. *Prod.* : Jonathan Bernstein et Lynne Littman. *Réal.* : Lynne Littman. *Scén.* : John Sacret Young, d'après l'histoire « The Last Testament » écrite par Carol Amen. *Photo* : Steven Poster. *Dir. art.* : Linda Pearl. *Chef déc.* : David Nichols. *Mont.* : Suzanne Pettit. *Mus.* : James Horner. *Son* : Lee Alexander. *Maq.* : Tonya Wexler. *Cost.* Julie Weiss. *Prod. ass.* : Andrea Asimow. *Ass. réal.* : William Hassell, Peter Bogart. *Photo additionnelle* : Charles Minsky. *Cam.* : John Koester. *Effets spéciaux* : Chuck Stewart. *Int.* : Jane Alexander (Carol Wetherly), William Devane (Tom Wetherly), Ross Harris (Brad Wetherly), Roxana Zal (Mary Liz Wetherly), Lukas Haas (le révérend Hollis), Lilia Skala (Fania), Leon Ames (Henry Abhart), Lurene Tuttle (Rosemary Abhart), Rebecca de Mornay (Cathy Pitkin), Kevin Costner (Phil Pitkin), Mako (Mike), Mico Olmos (Hiroshi), J. Brennan Smith (Billdocker), Lesley Woods (Madame le Maire de Hamlin), Wayne Heffley (le chef de la police), William Schilling (le pharmacien). *Dist. en France* : C.I.C. 90 mn. Couleurs par CFI.

EN PLEIN CAUCHEMAR

Après *La 4e dimension*, voici qu'arrive sur nos écrans un nouveau film d'épouvante à sketches, initialement réalisé pour la télévision et donc doté d'un budget considérablement plus modeste que celui de son prédécesseur. Un handicap qui n'a pas empêché le réalisateur de tirer le meilleur parti des quatres scénarios dont il disposait pour visualiser ces « cauchemars », dont deux au moins se révèlent fort intéressants : le premier pour ses rebondissements, et le second pour son rythme et ses qualités techniques. Bien que leurs sujets soient totalement différents et qu'il n'existe aucune réelle cohésion entre ces quatre épisodes, un fil conducteur relie cependant les personnages impliqués dans les épouvantables situations auxquelles ils sont confrontés. Pour chacun d'entre eux, le cauchemar n'était que le détonateur par lequel se manifeste un élément refoulé de leur personnalité, et dont la soudaine intervention va leur permettre de franchir un cap.

Lisa, l'héroïne de *Terreur à Topanga* », est une intoxiquée de la cigarette, état que son mari juge inacceptable et méprisable. Aussi sortira-t-elle de la maison en cachette à 11h du soir après lui avoir lâchement laissé un mot, expliquant sa quête vers le paquet convoité. Commence alors un long cheminement vers l'angoisse, car Lisa n'est pas sans savoir (l'information étant divulguée par tous les médias) qu'un dangereux maniaque, évadé d'un asile, rôde après avoir sauvagement assassiné un policier (lors de la séquence, d'une extrême violence, ouvrant le film). Cette première histoire, efficacement mise en scène, ne se dépare à nul moment d'une intense angoisse savamment entretenue par l'intervention, à la limite du clin-d'œil, de divers éléments : attaque-surprise de la voiture de Lisa par le chien du voisin, insolite comportement de l'épicier révélant son arme comme s'il s'apprêtait à s'en servir contre sa cliente, brusque chute de la jauge d'essence, succession de stations fermées, et enfin l'oasis espéré tenu par un inquiétant pompiste dont le signalement évoque irrésistiblement celui du tueur recherché. Le sketche s'achève sur un formidable coup de théâtre...

Le second volet de *Nightmares* se détache sensiblement du lot, affichant un modernisme et une efficacité remarquables, hélas amoindris par une flagrante référence à *Tron*. J.J. Cooney est un adolescent visiblement complexé (relations parentales difficiles, physique ingrat et notes scolaires déplorables) compensant ses faiblesses par une hallucinante virtuosité aux jeux-vidéo dont il est l'incontestable champion. Seule exception à son palmarès, « L'évêque des batailles », jeu en treize phases de difficultés croissantes ayant toujours débouté J.J. à la douzième étape. Or, cette nuit *est* la sienne, et J.J. va enfin battre l'Evêque auquel il réclame le droit de jouer l'ultime épreuve. C'est alors que tout chavire !

A l'inverse de *Tron*, où les protagonistes se retrouvaient d'emblée dans l'univers vidéo, ce sont ici les vaisseaux et chasseurs du plan électronique qui surgissent dans la réalité (dans une extraordinaire combinaison d'effets spéciaux) pour s'emparer de celui qui eut l'audace de défier l'Evêque...

Alternant le regard halluciné de J.J. et son incroyable dextérité à manier boutons et manettes de consoles face à la vertigineuse vitesse des éléments en mouvement sur l'écran vidéo, Joseph Sargent est parvenu à instaurer une formidable tension reflétant habilement les préoccupations de la génération montante, tension soudainement brisée de tragique manière par un inexorable passage vers la « quatrième dimension » !

La confrontation du Bien et du Mal est la clef de voûte du troisième segment qui nous dévoile les tourments d'un prêtre en proie au doute et décidant d'abandonner l'église. Dans sa longue traversée du désert pour rejoindre la civilisation, la preuve lui sera pourtant faite, matérialisée par un véhicule aveugle s'acharnant à le détruire, que le Mal comme le Bien coexistent, susceptibles l'un ou l'autre d'habiter l'esprit de l'Homme. Le propos de ce sketch, au déroulement louchant irrésistiblement vers *Duel*, ne se justifie nullement, son seul attrait résidant en d'impressionnantes cascades admirablement réglées, parmi lesquelles se distingue la séquence où le terrifiant véhicule surgit du sol, grondant sous une formidable poussée.

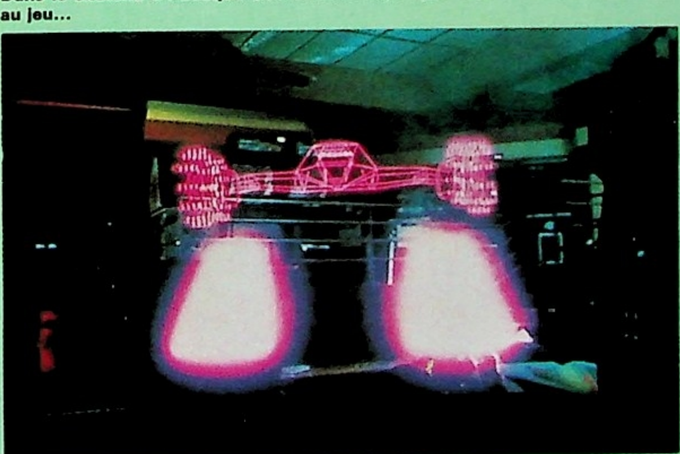
Dernière phase de cette série de cauchemars,« La nuit du rat » met aux prise un couple d'Américains moyens et leur petite fille face à ce qu'ils croient être une invasion de rats dans leur demeure. L'élément moteur de ce récit repose sur l'arrogante assurance d'un « homme responsable », convaincu de pouvoir tout résoudre par lui-même, et qui va se trouver confronter à une créature venue du fond des âges, sous la forme d'un rat gigantesque. Une leçon d'humilité, qui portera ses fruits... Intéressante étude de caractère, servie par des comédiens convaincants mais dont la conclusion sombre hélas dans le ridicule, renforcé par la grotesque apparition de l'animal (image d'un vrai rat grossi et projeté en surimpression).

Il est assez rare qu'un film à sketches parvienne à réunir plusieurs segments d'une qualité égale, et *Nightmares* n'échappe pas à la règle. D'autant que si le réalisateur, Joseph Sargent, fait preuve d'authentiques qualités à la mise en scène et surtout à la direction d'acteurs, il n'est guère servi par les quatre scénarios totalement dépourvus d'originalité. Il parvient néanmoins à tirer fort honorablement son épingle du jeu, en nous offrant un film sympathique, n'ayant d'autres ambitions que celle de distraire le spectateur, ce en quoi il réussit parfaitement.

Cathy Karani

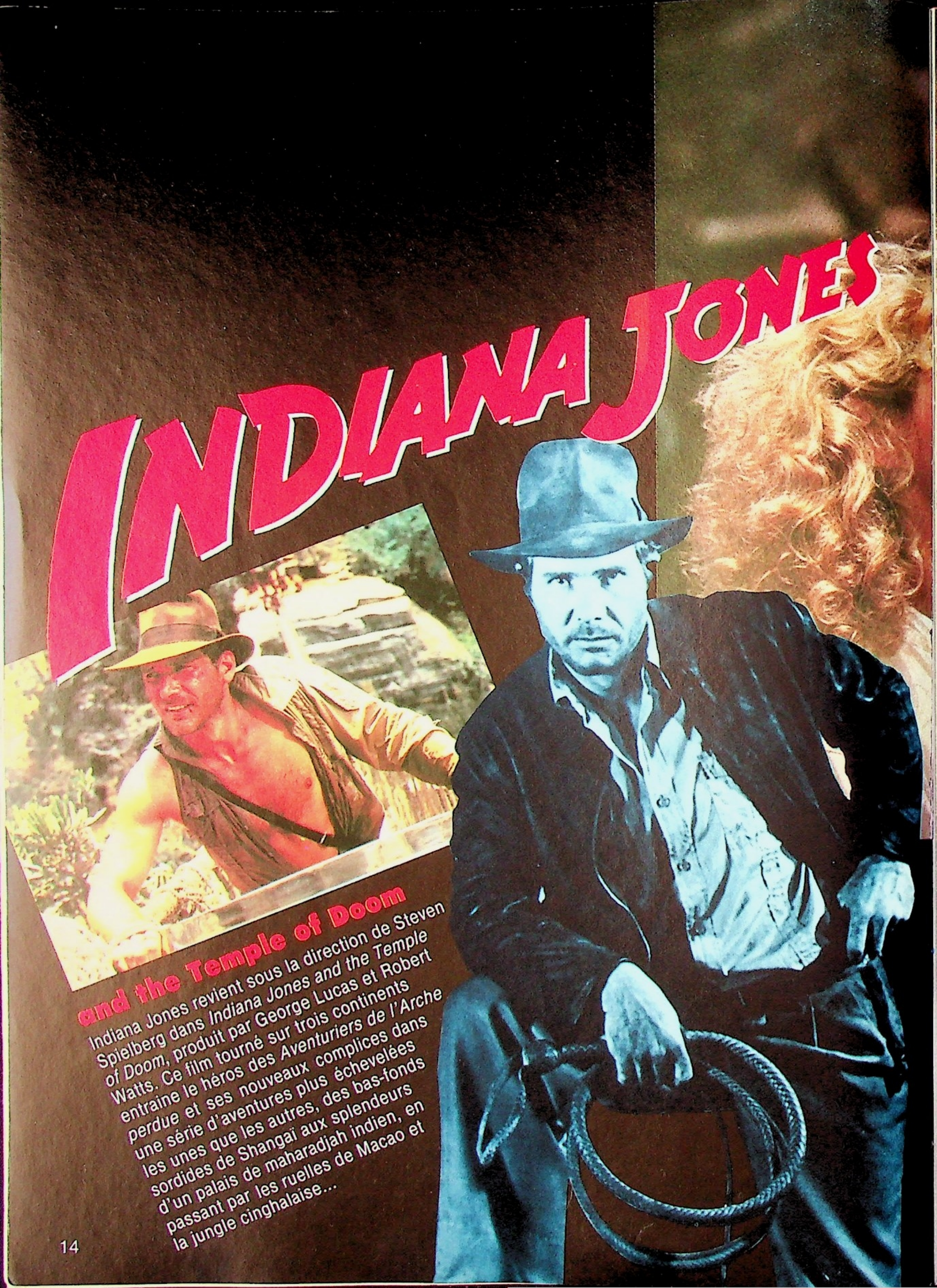


Dans le sketche « l'Evêque des Batailles », le jeune J.J. défie l'ordinateur au jeu...



... mauvais perdant, ce dernier passe à l'attaque et envoie ses troupes foudroyantes !

U.S.A. 1983. *Production* : Universal. *Prod.* : Christopher Crowe. *Réal.* : Joseph Sargent. *Prod. Ex.* : Andrew Mirisch, Alex Beaton. *Prod. Ass.* : Alan Barnette. *Scén.* : Christopher Crowe (épisodes 1, 2 et 3), Jeffrey Bloom (épisode 4). *Phot.* : Gerald Perry Finnerman (ép. 1 et 2), Mario Dileo (ép. 3 et 4). *Architecte-déc.* : Dean Edward Mitzner. *Dir. Art.* : Jack Taylor. *Mont.* : Rod Stephens, Michael Brown. *Mus.* : Craig Safan, *Son* : Jim Alexander.*Maq.* : James Scribner. *Cost.* : Nancy McArdle, Nick Mezzanotti. *Cam.* : John Nogle. *Asst. réal.* : Kevin Cremin. *Photo « matte »* : Dwight S. Land. *Concepteur visuel* : Michael L. Griffin. *Effets spéciaux des jeux vidéo* : Bo Gehring Associates. *Int.* : « Terreur à Topanga » : Cristina Raines (Lisa), Joe Lambles (Philip), Anthony James (l'épicier), Clare Nono (la présentatrice TV), Raleigh Bono (le voisin), Dixie Lynn Royce (Dennis), Lee James Jude (le tueur) ; « l'Evêque des batailles » : Emilio Estevez (J.J.), Mariclare Costello (Mme Cooney), Louis Giambalvo (Mr. Cooney), Moon Zappa (Pamela), Billy Jacoby (Zock) ; « La bénédiction » : Lance Henriksen (MacLoed), Tony Plana (Del Amo), Timothy Scott(le shériff), Robin Gammell (l'évêque) ; « La nuit du rat » : Richard Masur (Steven Houston), Veronica Cartwright (Claire Houston), Bridgette Andersen (Brooke Houston), Albert Hague (Mel Keefer). Dist. en France : C.I.C. 99 mn. Technicolor. Panavision.



INDIANA JONES

and the Temple of Doom

Indiana Jones revient sous la direction de Steven Spielberg dans *Indiana Jones and the Temple of Doom*, produit par George Lucas et Robert Watts. Ce film tourné sur trois continents entraine le héros des *Aventuriers de l'Arche perdue* et ses nouveaux complices dans une série d'aventures plus échevelées les unes que les autres, des bas-fonds sordides de Shangaï aux splendeurs d'un palais de maharadjah indien, en passant par les ruelles de Macao et la jungle cinghalaise...



LES AVENTURIERS DES FEUILLETONS PERDUS

PAR TOM SCIACCA

L'un des plus grands succès de l'année 1981 fut *Les Aventuriers de l'Arche perdue*, ce film d'aventures en forme de feuilleton concocté par Steven Spielberg, l'enfant-prodige du cinéma contemporain et lui-même grand amateur de feuilletons des années trente et quarante.

Pour tous les adultes d'aujourd'hui qui ont été sevrés aux feuilletons de la Republic Pictures, que ce soit à la télévision ou dans les salles obscures, *Les Aventuriers*, c'était un peu comme de rentrer chez soi après une longue absence. De beaux héros, des héroïnes irrésistibles, de méchants nazis, des décors à couper le souffle et des effets spéciaux époustouflants !

Or, cela n'a rien d'étrange si l'on songe que George Lucas, le producteur des *Aventuriers*, est lui aussi un fan de ces feuilletons et des bandes dessinées. D'ailleurs, *La Guerre des étoiles* est en quelque sorte le *Flash Gordon* d'aujourd'hui...

Lucas et Spielberg, depuis des années, caressaient ce projet des *Aventuriers*, qu'ils repoussaient régulièrement, l'un pour faire *Rencontres du troisième type*, le second, *Star Wars*. Et puis, en 1977, ils se retrouvèrent tous les deux en vacances à Hawaii...

« George avait fui dans les îles pour échapper à ce qu'il croyait devoir être un désastre monumental », se souvient Spielberg. « Et puis un soir, au dîner, il entendit dire que *Star wars* connaissait un succès foudroyant ! Alors il se mit à rire aux éclats et me parla d'une série de films qu'il avait l'intention de faire autour des exploits d'un archéologue-aventurier : Indiana Jones. Il avait une vision de ces films qui évoquait tout à fait les feuilletons des années trente et quarante. Je lui répondis aussitôt que je trouvais l'idée géniale et que j'avais, moi aussi, toujours rêvé de porter à l'écran un feuilleton qui tenait tout à la fois de *Lash Larue*, *Spy Smasher*, *The Masked Marvel* et *Tailspin Tommy*... »

Au départ, leur choix de l'interprète du rôle principal se porta sur Tom Selleck, la vedette de la série télévisée *Magnum P.I.* qui était déjà retenu et dut par conséquent décliner l'offre. [Il obtint toutefois un lot de consolation l'année dernière avec *Les aventuriers du bout du monde* et plus récemment dans *Lassiter*].

Le plus curieux, c'est que le héros de leurs rêves, Steve et George l'avaient sous leurs yeux : « C'est en allant voir *l'Empire contre attaque* », raconte Spielberg, « que je me suis rendu compte que c'était Harrison Ford qu'il nous fallait pour jouer le rôle d'Indiana Jones, et j'ai pris contact avec lui dès le lendemain ».

« Dans *Les Aventuriers de l'arche perdue*, il a fait plus que d'incarner un personnage », poursuit Spielberg. « Il a pris une part importante à la plupart des décisions concernant l'évolution du film. Ce n'était pas prévu au contrat : j'avais flairé son talent exceptionnel de narrateur, son intelligence, sa finesse et j'ai ainsi fait appel à lui plus d'une fois ».

INDIANA JONES

Il est vrai que Harrison Ford avoue préférer travailler sur les films qui lui donnent l'occasion d'apporter la plus grande contribution personnelle au héros et à l'histoire. C'est particulièrement le cas d'Indy, le personnage principal des *Adventuriers* et de *Indiana Jones and the Temple of Doom*.

« Je ne prends pas ça pour un privilège », commente Ford.« Pour moi, cela procède de la responsabilité qui incombe à l'acteur. Quand on incarne un personnage on est responsable de sa crédibilité vis-à-vis du public, et on se doit de faire en sorte que le film soit aussi bon que possible ». Sa contribution à l'élaboration du personnage d'Indy est allée des suggestions de costumes à la chorégraphie des séquences de combat, et il a apporté un soin particulier à la vraisemblance. Pour lui, Indiana Jones devait être à la fois sympathique et crédible, et il a veillé à ce qu'il le soit ! Dès le début, lorsque Spielberg lui a proposé le rôle, il a reconnu en Indiana Jones « un rôle excellent dans ce qui pouvait être un film sensationnel ». Mais il tenait absolument à ce que le personnage et le film soient bien distincts de Han Solo et de *Star Wars*, ce en quoi il partageait le sentiment de Spielberg, le metteur en scène : « Il y a certainement des points communs entre les deux », admet celui-ci, « mais ils sont aussi différents l'un de l'autre qu'ils se ressemblent par certains côtés. Ce sont tous deux des aventuriers, ils parlent vite et bien, et ils témoignent à leur façon d'une certaine douceur. Mais Indiana Jones possède une autre dimension. Il est beaucoup plus complexe que Han Solo ».

Au fur et à mesure de la progression du film, tous les problèmes de ressemblance entre les deux personnages étaient oubliés, balayés, grâce surtout au talent de leur interprète commun : « Harrison Ford est un grand acteur », se plait à dire Spielberg. « C'est une vraie vedette, très originale, comme l'on n'en avait pas vu depuis trente ou quarante ans. Dans ce film, il réalise la synthèse entre l'Errol Flynn de *Don Juan*, et l'Humphrey Bogart du *Trésor de la Sierra Madre*. Il y a quelque chose de remarquable dans la façon dont il « enlève » le film ».

Le tournage des *Aventuriers* devait apporter une autre joie à Steven Spielberg : celle de retrouver George Lucas, son ami de longue date : « George et moi, nous nous connaissons depuis plus de 11 ans », nous racontait-il lors du tournage des *Aventuriers*. « Et nous n'avons pas toujours travaillé ensemble. Il est très important que rien ne vienne entacher notre amitié, que le film marche ou non ». Depuis bien sûr, on sait que *Les Aventuriers de l'Arche perdue* ont connu un succès phénoménal, sans précédent, rapportant plus de 100 millions de dollars de bénéfice, que les ventes de vidéocassettes devaient encore augmenter : il s'en serait vendu 800.000 exemplaires dans le monde, sans parler des vidéo-disques interactifs des ordinateurs de jeux...

Pour les pères spirituels du film, l'un des moments les plus mémorables restera certain jour de tournage en Tunisie... Steven Spielberg et George Lucas supervisaient tous deux la séquence au cours de laquelle Indy tente de mettre fin aux projets d'évasion de l'Arche à l'aide d'un aéroplane nazi.

Ayant pris la direction de l'une des équipes, Lucas s'était posté au sommet d'une colline, tandis que Spielberg allait s'installer en haut d'une autre colline avec la seconde équipe de prises de vues, et tous ceux qui disposaient d'un talkie-walkie pouvaient sasir leur conversation amicale :

— Où te mets tu, Steven ? »

— Ça va, pour toi, George ? »

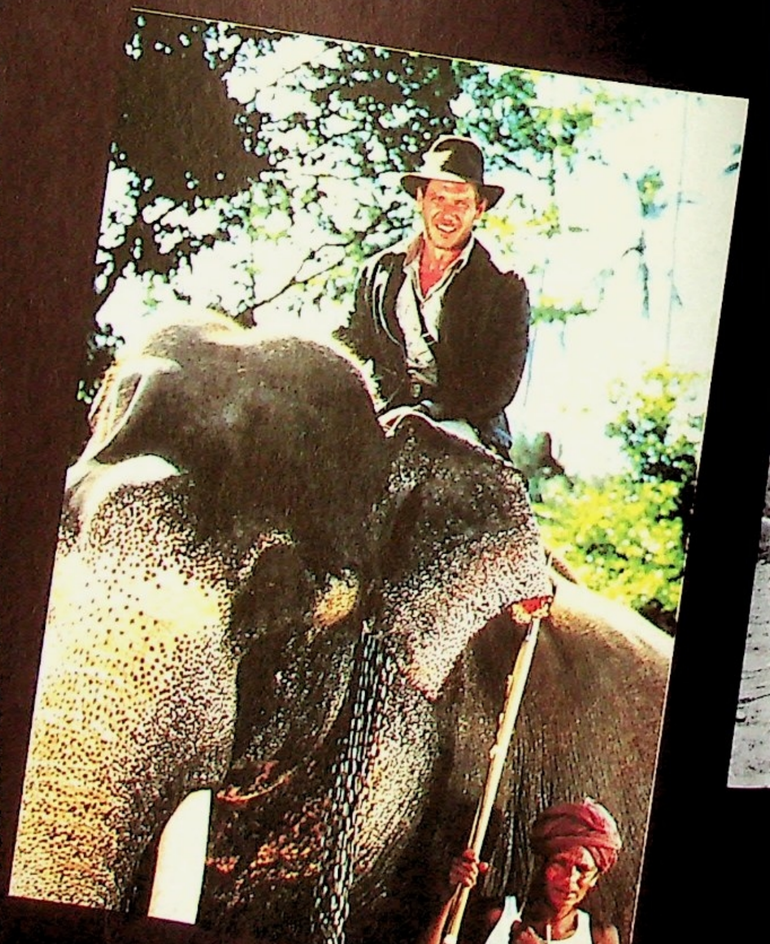
— On la refait, ou ça te convient ? »

Dans le film, Indiana Jones était embauché par le Gouvernement américain pour empêcher les Nazis de faire main basse sur l'Arche d'Alliance — l'émetteur de Dieu décrit dans la Bible. Les Alliés craignaient en effet qu'en s'appropriant l'Arche, Hitler ne se fasse passer pour le nouveau Messie et n'en retire un pouvoir incommensurable.

Sa quête de l'Arche menait Indy au Tibet, où il retrouvait une ancienne petite amie (Marion Ravenwood, superbement interprétée par Karen Allen), qui détenait une amulette indiquant la localisation de l'Arche. Les agents nazis étaient évidemment eux aussi sur la trace, et Indy finissait par en découdre au revolver dans le bar de montagne où elle était allée se réfugier après leur rupture... L'intrigue les emmenait ensuite au Moyen Orient, où Indy retrouvait son Meilleur Ennemi : Belloq (Paul Freeman), qui s'attaquait déjà à l'exhumation du Puit des Ames dans lequel était enfouie l'Arche.

Le reste, on le sait : il s'ensuivait une succession de combats et de poursuites épiques, après quoi la colère de Dieu s'abattait sur les hordes nazies...

Mais de ces combats et de ces poursuites, on retrouve les pareils dans les feuilletons des années trente et quarante, dans les *serials* de la Republic Pictures : la silhouette solitaire suspendue au-dessus d'un gouffre par une corde pourrie dont le dernier brin se rompt plusieurs dizaines de mètres au-dessus de sa tête, au bord d'une falaise... le camion bourré d'explosifs lancé à la rencontre d'une décapotable d'époque et qui la percute dans une épingle à cheveux, projetant son conducteur dans un précipice auquel il n'échappe qu'en bondissant sur une étroite corniche... le personnage qui se déplace sur le toit des wagons d'un train lancé le long d'une rampe abrupte et qui attrape au vol la corde lancée d'un avion... Tout cela, et bien plus encore, on l'a déjà vu dans *Captain America*, *Cap-*





INDIANA JONES



tain Marvel et *Secret Service in Darkest Africa*, qui sont les plus proches des *Aventuriers de l'Arche perdue*, tant par la lettre que par l'esprit. Les séries ultérieures comme *King of the Rocketmen* et ses deux séquelles, *Radar Men from the Moon* et *Zombies of the Stratosphere* devaient faire davantage appel à la science-fiction ; aussi nous semble-t-il que les feuilletons qui inspirèrent essentiellement Lucas et Spielberg sont *Perils of Nyoka* (William Witney, 1942), *The Masked Marvel* (Spencer Bennet, 1943) et *Spy Smasher* (1942). Comme les *Aventuriers de l'Arche perdue*, *Indiana Jones and the Temple of the Doom* découle en droite ligne de ces films à épisode qui, dans *Perils of Nyoka* par exemple, mettaient en scène un archéologue (le Professeur Campbell), et son assistant, le Dr. Larry Grayson (interprété par Clayton Moore) : les deux savants découvraient un papyrus ancien donnant l'emplacement des Tablettes d'Hypocrate perdues dans l'antiquité et qui recélaient les secrets de la médecine grecque. Ils montaient une expédition dans le désert d'Arabie afin de retrouver Nyoka Gordon (Kay Aldridge), seule capable de déchiffrer les tablettes. Nyoka, Larry et Campbell étaient capturés et faits prisonniers par la méchante Vultura (Lorna Gray), à laquelle ils parvenaient enfin à échapper pour retrouver les tablettes.

Le protagoniste de *The Masked Marvel* est un détective privé ; ils sont quatre, en fait, à porter le même déguisement, et le méchant est cette fois-ci l'archétype du Japonais inquiétant : Sakima (Johnny Arthur, le père de Darlene dans les comédies de la série *Our Gang*). Sakima passe son temps à saboter les moyens de défense de l'Armée Américaine tout en exterminant l'un après l'autre les détectives, mais notre « Merveille Masquée » lui règle son compte et met sa bande en déroute avant de faire connaître son identité : c'est en réalité un cascadeur, Tom Steele, qui n'appartenait pas au groupe de détectives. Le *serial* avait sa logique que la logique ne connaissait pas toujours...

Le personnage d'Alan Armstrong (Kane Richmond), le Spy Smasher (autrement dit : « le fracasseur d'espions », tout un programme...) était basé sur un super-héros de bande dessinée populaire à l'époque, et dont l'activité principale consistait, comme son nom l'indique, à mettre fin aux agissements des espions nazis à grands coups d'ailes volantes, bases sous-marines et autres escalades de falaises à main nues ; autant d'éléments que l'on retrouve dans *Les Aventuriers*...

Secret Service in Darkest Africa mettait en scène Rod Cameron et Rex Bennett, lequel, basé dans la région de Casablanca, combattait tout à la fois les Arabes et les Nazis en Afrique du Nord...

Indiana Jones and the Temple of Doom n'est ni le prologue, ni une suite aux *Aventuriers de l'Arche perdue*. C'est un épisode indépendant, comparable aux thrillers de la série des *James Bond*. Harrison Ford est le seul acteur que l'on retrouve dans les deux films. C'est maintenant Kate Capshaw, la vedette de *A Little Sex* et *Dreamscape*, qui lui donne la réplique, dans le rôle d'une chanteuse de boîte de nuit au tempérament volcanique. Le troisième protagoniste de l'histoire est un petit garçon de douze ans : Short Round, « court et rond », interprété par le Chinois Ke Huy Quan, la dernière découverte de Steven Spielberg, qui confirme son talent à diriger des enfants.

Citons encore trois acteurs de cette aventure mouvementée : Philip Stone, la très britannique vedette-fétiche de Kubrick et interprète de *Barry Lyndon*, *Orange mécanique* et *The Shining*, qui incarne ici un officier anglais, le Capitaine Blumburtt, dont Indy fait la connaissance au mystérieux Palais de Pankot ; l'une des plus grandes vedettes du cinéma indien, Amrish Puri, qui tint le rôle de Ghandhi dans le film du même nom et qui interprète ici le rôle du Grand Prêtre du Palais de Pankot : Gola Ram, personnage inquiétant au visage écarlate et au crâne rasé, et enfin Roshan Seth, qui incarne le Premier Ministre de Pankot, Chattar Lal. Cet acteur, qui jouait récemment dans *Ghandhi* où il tenait le rôle de Nehru, passe pour l'une des plus grandes vedettes du cinéma asiatique contemporain.

Indiana Jones and the Temple of Doom ne réunit pas seulement Steven Spielberg, George Lucas et Harrison Ford, mais toute une équipe qui a fait ses preuves : c'est le cinquième film pour la Lucasfilm de Robert Watts, le producteur, qui a déjà produit *Les Aventuriers*, avec Frank Marshall et Kathleen Kennedy — deux autres vieux complices de Spielberg.

Le scénario, basé sur une histoire originale de George Lucas, est signé Willard Huyck et Gloria Katz, auxquels on doit déjà celui d'*American Graffiti* ; c'est l'ILM de Lucas qui assure une nouvelle fois les effets spéciaux du film, sous la supervision de George Gibbs (*Superman*, *Flash Gordon*, *Conan le Barbare*, *Ragtime* et *Monty Python, le sens de la vie*) et Dennis Muren, responsable des maquettes, modèles réduits et effets optiques, lauréat de plusieurs Oscars et qui a notamment travaillé sur les trois films de la saga de la *Guerre des étoiles*, *Rencontres du troisième type* et *E.T.*.

La musique est signée John Williams, qui avait déjà composé celle, inoubliable, des *Aventuriers de l'Arche perdue*.

Même le monteur, Michael Kahn, lauréat d'un Oscar pour *Les Aventuriers*, a déjà travaillé sur quatre des films de Spielberg, et bon nombre des techniciens qui avaient apporté tout leur talent à la réalisation des précédentes aventures d'Indiana Jones se retrouvent dans *The Temple of Doom*, comme Douglas Slocombe, le chef opérateur, trois fois couronné par l'Academy of Motion Picture pour *Voyages avec ma tante*, *Julia* et *les Aventuriers*, et David Tomblin, l'assistant réalisateur, qui a déjà travaillé avec Lucas sur *The Empire Strikes Back* et *Return of the Jedi*. Il n'est jusqu'au responsable des cascades, Vic Armstrong, qui ne soit un vétéran dans son domaine !

Au fond, les seuls nouveaux-venus dans l'équipe sont les acteurs, Elliot Scott, le décorateur et Anthony Powell, auquel on doit les costumes et qui a décroché trois Oscars pour *Voyage avec ma tante*, *Mort sur le Nil* et *Tess*. C'est à ce dernier que l'on doit la garde-robe stupéfiante du jeune Maharadjah de Pankot, incrustée de joyaux et de pierreries, et celle, non moins étonnante de Dame Kate Capshaw, qui va du fourreau écarlate garni de sequins d'or au pyjama flottant de soie — sans compter les centaines de costumes des figurants, et notamment les haillons des enfants de la mine et de la carrière.

Pour faire les décors de *Indiana Jones and the Temple of Doom*, et en particulier la mine et le village dans la jungle, il n'aura pas fallu moins de 250 ouvriers, placés sous la responsabilité de Bill Welch. On doit à Elliott Scott, le chef décorateur, la conception et la réalisation des décors « naturels » et des splendeurs architecturales du film, parmi lesquels un Temple à couper le souffle, le Pavillon du Plaisir du Palais de Pankot, les décors intérieurs d'un exotisme forcené des suites d'Indy et de Willie au Palais, la siniste « Chambre des Pointes » et l'immense carrière qui occupait tout le plateau —pourtant gigantesque— de *Star Wars*, un labyrinthe étonnant de grottes et de galeries ;

l'étalage de pourpre et d'argent du Nightclub Obi Wan de Shangaï et, *last but nos least*, la clairière dans la jungle, complète avec éléphant incorporé — le frère jumeau de celui qui se trouvait pour de bon à Ceylan, lors des prises de vues en extérieurs, à cause des raccords... Pour Elliott Scott, qui n'est pas un débutant, puisqu'il a travaillé sur les premiers films d'Hitchcock et sur la plupart des comédies musicales de l'âge d'or de la MGM britannique avant de concevoir et de réaliser les décors raffinés de *La maison du diable* ou du *Dragon du lac de feu*, les nouvelles aventures d'Indiana Jones représentèrent un nouveau défi, et de taille...

Le tournage devait commencer le 18 avril 1983, dans l'île de Ceylan — aujourd'hui Sri Lanka, « perle de l'Orient » et royaume du thé, des noix de coco et des pierres précieuses. Une seconde équipe, qui tournait à Macao, devait bientôt rejoindre la première à Sri Lanka, puis dans les décors astucieusement aménagés en jungles exotiques de l'EMI, à Elstree, non loin de Londres. Après trois mois de tournage intensif en studio, les séquences à l'écran bleu furent réalisées aux Etats-Unis, dans les laboratoires de la Lucasfilm. Des séquences additionnelles furent également tournées dans le nord de la Californie et notamment à la Base de l'Armée de l'Air de Hamilton, pour faire pendant aux séquences filmées sur l'aéroport de Shangaï, après quoi il fallut passer aux scènes d'extérieures, prises en décors réels à Mammoth Mountain et sur les rivières American et Tuolomne. Le tournage proprement dit prit fin le 8 septembre 1983, soit moins de cinq mois plus tard. La réalisation des effets spéciaux se poursuivit à l'ILM jusqu'en mars 1984.

Avec ses jungles impénétrables, ses montagnes truffées d'anfractuosités, ses vallées luxuriantes et ses formations rocheuses impressionnantes, Sri Lanka offrait à Lucas et Spielberg le décor rêvé pour tourner un grand film d'aventures et d'action exotiques. On leur fait confiance : ils auront su extraire la substantifique moëlle de leurs trois semaines de tournage dans la plantation du thé d'Hantane, située haut dans les montagnes, dans l'arrière-pays au-dessus de Kandy, où l'équipe de décorateurs reconstitua un village indien des environs de 1935. Il semblait en effet plus pratique de construire un village à partir de rien du tout que de devoir décorer et redécorer un hameau censé apparaître tour à tour florissant et dévasté — notamment par un incendie.

Vers la fin de la deuxième semaine de tournage, la seconde équipe, qui avait mené à bien les prises de vues d'une séquence de poursuite en voitures dans les rues étroites et tortueuses des bas-fonds de Macao, rejoignit la première équipe pour filmer les exploit s périlleux de nos héros sur un pont de liane spécialement érigé pour les besoins de la cause au-dessus d'un gouffre de plus de cent mètres de profondeurs. « Nous avons eu la chance de trouver l'endroit adéquat non loin du site de la construction d'un grand barrage par une firme britannique », nous déclare Robert Watts, le producteur, « de sorte que nous avions sous la main des techniciens et des ouvriers de haut de gamme pour nous dresser le pont de liane... avec des câbles d'acier. Ce n'est que par la suite que nous l'avons décoré pour lui donner des airs de vieux pont tout déglingué ! »

Les cascades — et les escalades ! — jouent un rôle important dans le film. C'est à Vic Armstrong qu'incombait la tâche de mettre au point des cascades mouvementées, *originales*et qui font de l'effet tout en restant dans les limites de ce que l'on peut raisonnablement exiger d'un acteur. Ce que nous ne savons pas, c'est si ce sont elles qui faisaient se lamenter Harrison Ford, le jour où nous l'avons rencontré : « Je me demande parfois pendant combien de temps je vais encore réussir à jouer dans ce genre de films », nous confia-t-il.« Vous ne pouvez pas savoir comme c'est éprouvant de jouer par moins quarante dans le blizzard et puis par soixante degrés à l'ombre en plein désert la semaine d'après. D'accord, on n'est pas forcé de rester à l'ombre, mais enfin... Il y a des moments où je voudrais qu'on me confie des rôles de grand-père, que je n'aie pas besoin de rebondir sur tous les murs toutes les dix minutes.... Je crois que ce qu'il y a de pire dans ce métier, c'est d'être obligé de faire comme si de rien n'était quand vous avez un avion qui vous passe sur la jambe, et tout ça avec le sourire, comme si ça ne faisait *vraiment* pas mal. Enfin, pour les risque-tout comme moi, la vie continue toujours. La mort peut surgir à chaque pas, le péril survenir à tous les coins de rue, un serpent venimeux apparaître n'importe où, la vie continue. Mais pourquoi faut-il toujours qu'il y ait ces foutus serpents venimeux ! »

On a dit que si Indiana Jones était si populaire, c'était parce qu'il n'était pas invulnérable, et que sa vulnaribilité était ostensible, justement. « Indy n'est pas invincible », commentait le même jour Robert Watts, le producteur. « Ce n'est évidemment pas un champion de boxe et il n'a pas toujours le dessus contre ses adversaires. Seulement il s'en tire parce qu'il a de la volonté, de la détermination et de la jugeote ».

Gageons que *The Temple of Doom* lui donnera l'occasion d'en faire usage...

(Trad. : Dominique Haas)

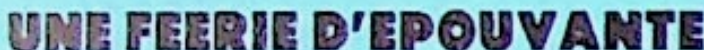




Voici quelques mois, nous avions eu l'occasion de nous entretenir avec Charles Band (cf. E.F. n° 43), qui nous avait dévoilé ses derniers projets en date, dont *Swordkill*, *Ragewar* et *Ghoulies*. Nous avons pu voir, depuis, les deux premiers, le remarquable *Swordkill* et le très surprenant *Ragewar*, ainsi que des extraits de *Ghoulies*, en cours de montage actuellement. Ces films, nous vous en reparlerons le mois prochain, car Charles Band se révèle réellement comme l'un des plus actifs et prolifiques jeunes producteurs de Hollywood.

On se souviendra que, lors de notre interview, Charles Band avait insisté sur le talent de John Buechler, qu'il considère comme « l'un des meilleurs techniciens d'effets spéciaux actuel ». Par ailleurs, Band avait eu l'idée géniale de confier à une demi—douzaine de réalisateurs différents le soin de mettre en scène des segments de *Ragewar* afin de « tester » lequel se révélerait le meilleur cinéaste pour de futures réalisations. Il semblerait que ce soit John Buechler qui l'ait emporté (d'une courte tête devant Dave Allen, lequel est responsable d'une séquence tout droit sortie de *Jason et les Argonautes* : celle du colosse de pierre). En effet, c'est à John Buechler qu'incombe la tâche de réaliser *Troll*, d'imaginer les délirantes créatures qui le hantent, et de superviser les nombreux trucages. Comme l'on pourra s'en apercevoir à la lecture du scénario ci-dessous, *Troll* n'est pas sans évoquer un projet avorté de Lamberto Bava, où l'on voyait de minuscules lutins envahir un immeuble tout entier et terroriser ses locataires. Il est également proche, dans l'esprit, du nouveau film tourné par Joe Dante, l'étonnant *Gremlins*, produit par Steven Spielberg. Toutefois, *Troll*, s'inspirant de légendes scandinaves (dans lesquelles ce nom s'applique à une créature d'origine surnaturelle, prenant l'apparence d'un nain cruel, ou parfois d'un géant, vivant dans les grottes, les collines ou bien même sous les ponts), est un sujet original, dû a Ed. Naha, l'un des collaborateurs de la revue américaine « Starlog ». Présenté par Charles Band comme son projet le plus « étrange à ce jour », *Troll* est attendu avec une vive impatience par tous les amateurs d'héroic-fantasy et de merveilleux. Nous ne pouvions résister, quant à nous, au plaisir de vous livrer ses premières photos, en exclusivité mondiale !

Cathy Karani



Worlds of wonder.
Worlds of mystery.
Worlds of fear.
These worlds are the kingdom of
Troll



Le réalisateur, John Buechler

Réputé depuis quelques années comme l'un des spécialistes d'effets spéciaux les plus demandés d'Hollywood, John Buechler vient de former, en janvier dernier, sa propre compagnie : Mechanical & Makeup Imagneries (MMI). Maître dans l'art de créer les plus horrifiques et monstrueux effets de maquillage possibles, Buechler a fait son chemin en travaillant à divers aspects de l'industrie cinématographique. Originaire de Belleville (dans l'Illinois !), John obtint ses premiers diplômes, dans les disciplines cinématographiques, artistiques et théâtrales, à la Southern Illinois University. Puis il débuta en produisant des films publicitaires et industriels pour diverses sociétés locales. A l'instar de la plupart des professionnels en matière d'effets spéciaux, il acquit ses connaissances techniques par des recherches personnelles. Seulement deux ans après s'être installé à Hollywood (en 1978), Buechler commença à créer des effets spéciaux, pour une nouvelle série TV intitulée *Jason of Star Command*. Après avoir formé une association avec Roger Corman, il s'occuppa de *Forbidden World (Mutant)* pour la New World Pictures. Depuis, on lui doit les effets spéciaux (et souvent, la réalisation de séquences entières comprenant ses trucages !) d'œuvres telles *Sorceress, Android, Death Stalker, Hard Rock Zombies, Love Letters, Telephone* et *Mausoleum*. Une lourde responsabilité lui incomba lorsque Charles Band lui demanda de réaliser le sketche « Demons of the Dead », de son nouveau film fantastique *Ragewar*, épisode pour lequel Buechler conçut d'effrayantes goules. Puis ce fut le délirant *Ghoulies*, où une bande de teenagers affronte stoïquement morts-vivants et autres abominables personnages ! Buechler fait remarquer, lorsqu'on l'interroge, que des pionniers du cinéma tels Disney, Lucas et Spielberg ont eu une profonde influence non seulement sur son travail en matière d'effets spéciaux, mais également sur l'industrie du cinéma toute entière. « En fait », dit-il, « les effets spéciaux et les techniques de production se sont développés à tel point qu'ils constituent à présent des éléments indissociables de tout projet cinématographique ».



Scénario

« Harry et Anne Porter forment un couple particulièrement heureux. Harry vient juste d'obtenir la direction littéraire d'un quotidien de Los Angeles, tandis que sa femme voit sa carrière de psychiatre prendre un considérable essor. Jeunes et dynamiques, ils sont les fiers parents de deux superbes enfants, Wendy-Anne, âgée de six ans, et Harry Jr., onze ans, son frère aîné. Cependant, lorsque cette famille modèle décide de déménager pour s'installer au 1313 Mockingbird Lane, leur vie de rêve tourne au cauchemar...

Leur nouvel immeuble, possède, en effet, depuis peu un locataire d'une espèce bizarre, non humaine... un troll ! Petit et vert, d'aspect inquiétant, le troll observe l'installation des Porter, son attention se portant plus particulièrement sur la petite Wendy. Lorsque la gamine poursuit sa balle de tennis dans le sous-sol, le troll décide d'agir : il agresse l'enfant et l'envole dans un lieu étrange et inconnu. Puis il se transforme en une réplique exacte de la fillette, et se joint au reste de la famille...

Les parents, ainsi que Harry Jr, ne se doutent nullement que leur petite fille est en réalité un monstre : Le troll, sous la forme d'un adorable enfant, attaque successivement chacun des résidents de l'immeuble. Quand « Wendy » accule ses victimes, elle devient alors une affreuse et répugnante créature, dégoulinante de bave.

Le troll, sous la forme de Wendy, porte un anneau ancien, dont l'extrémité tranchante recèle un poison terrible, brûlant la peau des victimes. Celles-ci hurlent et gesticulent, se métamorphosant en d'ahurissantes créatures, dont les appartements deviennent dès lors de petits mondes magiques.

Heureusement, Harry Jr. se lie d'amitié avec une étrange et sarcastique vieille femme, Eunice Saint-Clair, qui se révèle être une sorcière. Eunice a semble-t-il traqué ce troll depuis des siècles, afin de sauvegarder le monde. « Jadis », explique-t-elle à son jeune ami, « ces créatures dominaient la terre. Quand l'homme apparu, il fut convenu que les humains et ce peuple se partageraient équitablement la planète. Mais un humain magicien, du nom de Torok, ne fut nullement satisfait de cet accord. Il voulait davantage de pouvoir et de magie ! Et ainsi, il se mit du côté des petites créatures et entreprit de dominer l'univers !

Les humains, aidés par la magie blanche, vainquirent Torok et ses cohortes. On jeta sur lui un sort, le transformant en troll. Toutes les autres créatures furent condamnées à disparaître dans les ombres de la nuit, pour ne subsister que dans l'esprit et l'imagination des humains lesquels demeurèrent les seuls propriétaires de la planète. Torok, toutefois, fit le vœu de continuer le combat. Sa « mission » consiste à créer un univers de petites créatures magiques qui, lorsqu'il sera complet, envahira la Terre, détruisant notre civilisation actuelle...»

Et c'est précisément ce qu'il est en train d'accomplir avec les anciens habitants de l'immeuble, donnant naissance à des hommes-araignées, des géants, des satires, des nymphes et toutes sortes de créatures imaginables ! Une fois que chacun des « résidents » aura acquis sa forme monstrueuse définitive, cette armée de monstres jaillira pour contaminer la terre entière ! Eunice essaie de stopper le troll, mais échoue. C'est donc au jeune Harry qu'il appartiendra désormais de sauver le monde... ! »





THE CREATURE

« Dans l'espace, personne ne vous entend rire ! » La nouvelle parodie de SF américaine de Bruce Kimmel : « The Creature wasn't Nice » (la créature n'était pas gentille !)

par Steve Swires

Un « caillot de sang pourpre-violacé, grand, gluant et visqueux » avec des bras et des jambes, qui chante et qui danse : « Je veux vous manger la tête », est la raison d'être de la nouvelle parodie de S.F. : *The Creature Wasn't Nice* ! D'après son auteur, réalisateur et co-vedette Bruce Kimmel : « C'est la première chose qui me soit venue à l'esprit. Dès que j'ai eu l'idée, je suis alle au piano et j'ai écrit la chanson ! ». Tandis qu'il nous parle de son bureau de Culver City, pendant un arrêt de la post-production, Kimmel, à trente trois ans, exprime un enthousiasme contagieux pour sa première incursion dans le domaine du cinéma fantastique.« L'idée m'est venue il y a un an à peu près, quand j'ai vu *Bataille au delà des étoiles* à la télé-



vision », explique-t-il. « *Creature* est une parodie des films du genre *Alien*, genre qui comprend des classiques tels que *The Thing, The Angry Red Planet*, et *It' The Terror From Beyond Space.* Le film se moque de tous ces films sur des gens, dans un vaisseau spatial, qui vont sur une planète inconnue, y trouvent une « chose » qu'ils rapportent ensuite à bord ».

Les occupants de ce vaisseau assez particulier —« The Vertigo » — sont interprétés par Cindy Williams, Patrick MacNee, Leslie Nielsen, Garrit Graham et Kimmel lui-même. « Ce ne sont pas les membres d'équipage ordinaires attendus », observe-t-il. « Ils sont un peu bizarres, tous, à leur façon ».

Bizarres ? Dans quel sens ? Kimmel définit leur singularité : « Cindy interprète Annie, l'officier responsable du moral du groupe, qui finit par être chargée d'absolument tout parce qu'elle est la seule à être un peu saine d'esprit. Je joue « John » l'apprenti stagiaire de la N.A.S.A., qui est aussi le cuisinier du bord et laveur de planchers. Gerrit incarne « Arthur Rodzinski », le second, un sale type tout-à-fait odieux, obsédé sexuel.

« Leslie est le « Capitaine James Jimmy Jameson », résolu, costaud, héroïque, dont le trait particulier est de prendre ses décisions en écoutant les autres pour ensuite s'attribuer leurs idées. Patrick campe le « Docteur Strark », le savant typique, obsédé par l'importance de sa mission, qui pense être la voix de la raison et est sans cesse en train de dire des choses comme « Ceci est capital pour l'Humanité ». Il semble toujours qu'il y en ait un parmi eux pour déclarer :« La Créature ne veut de mal à personne », au moment précis où elle lui arrache un bras ! ».

Pourquoi ces cinq personnes-là particulièrement sont-elles à bord de ce vaisseau ? « Ca, c'est une question qu'on a essayé de débrouiller plus d'une fois » s'esclaffe Kimmel. « Je crois que c'est juste un groupe de gens de la N.A.S.A., qui aiment bien s'amuser, dans l'espace. Je suppose qu'ils vont sur différentes planètes ramasser des échantillons. Ils forment un groupe qu'on pourrait appeler « Cherche et trouve », et qui est envoyé en dernier pour les missions de nettoyage ».

Kimmel se réfère abondamment à d'autres films de S.F. lorsqu'il parle de *Creature* et il attend du public qu'il partage cette conscience des renvois à des films de référence.« Quiconque a déjà vu un seul de ces films saura *exactement* ce qui est sur le point de se passer », prédit-il, avec l'intention que cette connaissance ajoute au plaisir du comique. « Pratiquement tout le premier quart du film montre les membres de l'équipage dans l'espace en train d'accomplir leur tâche quoti-

dienne. Par exemple, à un certain moment, on monte un spectacle. Le capitaine donne une représentation théâtrale du Journal de bord, je fais « John et moi aux fourneaux » et Cindy chante « Serre-moi, Touche-moi, Excite-moi » avec projecteurs de boite de nuit et fumigènes.

« Puis le docteur découvre une étrange planète, vers laquelle ils se dirigient. Mon personnage trouve là une espèce de gélatine qu'il rapporte à bord. Celle-ci grandit au cours des quelques semaines suivantes. C'est par le docteur que nous savons ce qui se déroule au fur et à mesure. Il passe son temps à sortir de la chambre d'observation et, à chaque fois, les expressions de son visage nous font comprendre que la chose grandit sans cesse . Puis la chose s'échappe et menace l'équipage. Elle chante et elle danse, elle aussi, à sa façon... »

La comédie de S.F., telle que la conçoit Kimmel, a mis longtemps à percer. A part *Sleeper* de Woody Allen, et des œuvrettes gentiment amusantes telles *Galaxina*, le film comique fantastique n'a jamais été vraiment de tradition à Hollywood. Kimmel pense savoir pourquoi. « C'est une chose très dure à faire. Si vous commencez à faire des blagues, c'est terminé pour vous. Mais si vous avez de vrais personnages, avec une situation bien amenée, vous pouvez tout faire.

« Je n'écris pas de gags courts. Je m'attache surtout à construire des personnages et une histoire, pas seulement à faire des blagues ou des jeux de mots. Bien sûr, il y a des répliques drôles — *j'espère !* — mais l'humour vient surtout des réactions des personnages face à des situations que tout le monde a connues dans chacun de ces films ».

Kimmel a réussi à tourner sa satire de l'espace en moins de cinq semaines, pour deux millions de dollars. Une telle situation pourrait être contraignante pour la créativité de certains metteurs en scène ; mais pour lui ça a été luxueux, surtout comparé avec son expérience de *The First Nudie Musical*, qu'il a écrit, mis en scène et interprété avec Cindy Williams en 1976, avec un budget de 150.000 dollars et trois semaines de tournage. A nouveau, il a essayé de tirer le meilleur parti possible de ses ressources limitées pour *Creature* en tournant tout (exceptée une courte séquence) en studio avec deux plateaux principaux : l'intérieur du vaisseau spatial et la surface de la planète inconnue.

Heureusement, il n'avait pas de décors compliqués en vue. « Au contraire », raconte-t-il, « à l'origine, je voulais essayer de *tout* parodier, avec des décors très pauvres qui rendraient les maquettes plus qu'évidentes. Et puis j'ai pensé que cela reviendrait à se moquer de ce qui n'était au départ qu'une blague ; alors que faire quand la blague de départ est usée ? ».

Au lieu de cela, il a contacté la décoratrice-maquettiste Lee Cole, qui a, entre autres, travaillé sur *Star Trek — Le Film*. Kimmel l'a trouvée « merveilleuse, bien que je pense qu'elle ait été un peu influencée par *Star Trek*. J'ai essayé de garder au vaisseau spatial un aspect très humain et très « normal », en quelque sorte, comme s'il était conçu pour que les gens s'y détendent et y vivent confortablement, sans être pour cela trop compliqué. Le vaisseau lui-même est plutôt grand, avec quatre étages, cinquante corridors et dix pièces différentes. Il n'a rien de baroque, mais s'inspire plutôt d'un avion. Il me fait penser à un hôpital ». Très en contraste avec lui, la planète « rappelle beaucoup Dali, avec de nombreuses perspectives étranges et insolites. Vous avez vraiment l'impression d'être quelque part là-bas. »



Cindy Williams face à la « Créature » !

Pour les effets spéciaux, Kimmel a écouté son producteur, Mark Haggard, qui lui suggérait une compagnie appelée « The Magic Lantern », dont les superviseurs Bob Greenberg et Bill Hedge ont créé la séquence des « *Juifs dans l'espace* » de *L'histoire du monde, 1ère partie*, de Mel Brooks, séquence dont ils interprétaient également les pilotes du vaisseau spatial rabbinique. « Je ne connaissais pas leur travail », concède-t-il, « mais je les ai rencontrés et appréciés. J'ai vu leur bobine du film de Mel Brooks et je les ai trouvés très bien. C'étaient les premiers spécialistes d'effets spéciaux que je rencontrais et on les a engagés ».

Quant à la nature de leur contribution, « il y a des plans du vaisseau se déplaçant dans l'espace, de la navette s'éjectant toute seule du vaisseau et se posant sur la planète, et sept ou huit autres plans du même ordre vraiment bons. Le film a peu d'effets spéciaux mais ils sont très habilement faits ».

Parlant de l'apparence du personnage de toute première importance, la Créature, Kimmel donne moins de détails. « Je ne sais pas comment décrire ce type », dit-il. « Il est justement en train de me regarder, assis dans mon bureau, en ce moment ! Comme dit Rodzinski : « C'est un tas de quintessences impénitentes ».

« La créature reste floue un moment au début, mais une fois qu'ils l'ont capturée et enfermée dans la salle d'observation, on la distingue très clairement. En fait, c'est un homme à l'intérieur d'un costume, bien sûr, mais tout ceci est une comédie, heureusement, et je crois que la créature a tellement de personnalité et de vie propre que ça marche. Elle est même tout à fait adorable — si l'on excepte le fait qu'elle aime manger les gens ! ».

Que Bruce Kimmel répugne à trop en révéler quant à l'apparence de sa créature est très compréhensible, étant donné que son numéro de comédie musicale est l'un des clous du film. « Vous ne connaissez les intentions de la créature que lorsque vous l'entendez chanter », explique-t-il, « Jusqu'alors elle n'a fait que crier, baver et poursuivre les gens, mais sans que l'équipage sache pourquoi. Le docteur continue à insister pour dire qu'elle est seulement effrayée, et ne veut vraiment de mal à personne. Finalement, ils la branchent sur l'ordinateur pour qu'il traduise ce qu'elle chante. Et ce qui en sort ressemble à une romance de Sinatra — sauf que c'est une chanson qui parle du désir de manger les gens ! »

Etant donné l'approche irrévérencieuse de Kimmel envers son sujet, ce n'est pas étonnant qu'il n'ait pas essayé de prédire sérieusement l'avenir dans son film, situé en l'an 2012 parce que « ça m'a tout simplement semblé bien. J'ai quand-même tourné quelques trucs avec trois journalistes en train de commenter les informations sur Terre, mais j'ai tout coupé ensuite parce que ça n'apportait rien de plus. Qui sait à quoi le Futur ressemblera ? Je ne pense pas que ce sera très différent. Il y a toujours des gens pour prédire des visions épiques de destruction et de bouleversements, mais je n'y crois pas. Je pense que tout suit son train, tout simplement ».

En conséquence, le public ne devrait pas s'attendre à trouver un message trop important dans ce film. « La seule chose, vraiment, que vous puissiez apprendre », pense-t-il, « est de ne pas aller sur une planète étrange et pourpre, dont vous pouvez sentir battre le pouls, pour y ramasser un morceau de gélatine. C'est la valeur rédemptrice du film face à la société. A part cela vous n'apprenez absolument rien, de quelque nature que ce soit, dans ce film. Il est totalement sans mérite ».

Kimmel, cependant, pourrait bien être en train de mésestimer ses ambitions, parce

Patrick McNee, Leslie Nielsen, Cindy Williams, Bruce Kimmel et Gerrit Graham, compagnons terrorisés d'un voyage « spécial » dans les étoiles...




Bruce Kimmel découvrant à son tour la Créature...

que le film nous dit, en fait, ce qu'est devenu un des héros de l'écran préférés du XXe siècle, dans une scène tournée en extérieur au très moderne Cyprus College. Comme il le décrit lui-même : « l'équipage va au cinéma du bord et voit une bande annonce du dernier *Dirty Harry* avec un Dirty Harry de 80 ans. Ironiquement Harry est interprété par Paul Brinagar, qui avait joué le personnage du cuisinier dans *Rawhide* (1) aux côtés de Clint Eastwood pendant de nombreuses années. Il joue Clint avec une perruque et lui ressemble énormément. On lui a aussi donné une voix qui rappelle tout à fait celle de Clint ».

Creature contient beaucoup de ces « private-jokes » et Kimmel espère que les fans du film fantastique ou de S.F. en particulier les apprécieront. « Il y a des références à Steven Spielberg, Brian de Palma et Alfred Hitchcock », dévoile-t-il. « La blague visuelle des premiers plans du film est très proche de la séquence d'ouverture de *Rencontres du 3e type*. Je ne peux pas vous dire quel est le plan sur De Palma sans révéler le mot de la fin, mais les références à Hitchcock sont constituées de plusieurs plans que j'aime beaucoup, tels que le plan circulaire de 360°.

« Ce que j'ai repris, ce sont les scènes classiques propres à ce genre de films, sur lesquelles j'ai mes propres variations. Elles sont réalisées de façon à s'inscrire dans la logique du film et à le faire bien fonctionner. Si les gens saisissent l'allusion, parfait, sinon ils peuvent toujours suivre l'histoire et s'amuser ! »

Kimmel donne lui-même l'impression de s'être énormément amusé à réaliser *Creature*. Cela lui a non seulement donné l'occasion de rendre hommage à certains de ses films préférés, mais lui a aussi permis de travailler avec des acteurs qu'il admirait depuis longtemps, et principalement avec Cindy Williams, qu'il connaît depuis quinze ans.

« J'ai écrit le rôle de Cindy pour elle mais elle a détesté le premier script », rappelle-t-il, « parce qu'elle n'y avait pas de personnage très approfondi. On en a discuté, et on en est arrivé à ce qu'elle voulait. Je l'ai réécrit, et c'est devenu un rôle très chouette. On a travaillé très, très, bien ensemble. »

Kimmel considère Gerrit Graham, dont les films de SF précédents furent *Génération Protéus* et le TV-film *Strange New World* comme « un des garçons les plus étranges que j'ai jamais rencontrés ». Il l'a choisi parce qu'il pensait que l'interprétation outrageusement narcissique de Graham pour le rôle de « Beef » — personnage calqué sur Mick Jagger — dans *Phantom of the Paradise* de De Palma, était « remarquable, une des meilleures interprétations que j'aie jamais vue à l'écran. Il est très créatif — Il *est* Rodzinski ! »

Kimmel assure qu'il « a toujours eu Leslie Nielsen à l'esprit depuis le début. Il reprend son personnage de *Planète Interdite*, vingt ans plus tard. Une fois que vous l'aurez vu dans ce rôle, vous ne pourrez plus regarder *Planète* sans éclater de rire ! Il est l'archétype du gars qui croit être le chef mais n'en a en réalité pas le titre dut tout. Il est le genre de type qui, dans chacun de ces films, quand l'équipage part en quête de la créature dit : « Attendez ! », revient sur ses pas, prend un pistolet et dit : « On ferait mieux de prendre *ça* ! ».

« Son interprétation est formidable — il est à mourir de rire ! Ça a été un plaisir de travailler avec lui. Il nous faisait des suggestions, et il était depuis le départ totalement *pour* le film. C'est un vrai professionnel, très drôle et très spontané. Je pense même qu'on pourrait faire une émission de télévision avec toutes ses chutes coupées au montage ». Par ailleurs, Kimmel avait résisté au début à la suggestion de prendre Patrick MacNee. « J'avais écrit le rôle pour Buck Henry », révèle-t-il, « mais il partait pour l'Europe et ne voulait pas faire de film. On m'avait proposé Patrick parce que nous avons le même agent, mais je l'avais refusé parce que je pensais qu'il était trop sympathique. Je ne le connaissais que par la série *Chapeau melon et bottes de cuir*. J'étais complètement idiot à ce moment là, et je ne voyais qu'une distribution très traditionnelle. On a proposé le rôle à Vincent Price, mais il l'a refusé pour une raison quelconque. Alors on a été voir Christopher Lee, mais il a refusé aussi parce qu'il a dit qu'il ne voulait pas être mangé ! Et puis, on s'est rencontrés avec Patrick, et il a été tellement merveilleux que je lui ai presque donné le rôle dans l'instant !

« Ce que j'ai découvert en lui, c'est qu'il est un grand acteur, de tout premier ordre, qui désire être dirigé. On s'est merveilleusement bien entendus, et ça a collé formidablement. Il est tellement bien dans ce film — tout à fait différent de ses précédents emplois. Il joue un type complètement dingue, et dans ce rôle il m'épate vraiment. Ce qu'on lui a fabriqué est un personnage lunatique, aux changements d'humeur extrêmement versatiles, qui passe de la folie à la crise de rire en disant : « Je suis désolé, je n'ai jamais voulu perdre le moment de mes émotions ». Il est toujours éclairé par en-dessous, et il est formidable. C'est simple : je l'adore ! ».

Quant à son propre rôle, Kimmel admet « qu'il est la raison pour laquelle j'ai fait le film. Je suis en train d'essayer de créer les circonstances qui me permettront de réaliser mes propres petits films comme Woody Allen. Fondamentalement, mon personnage est le même que dans *Nudie*, mais légèrement plus intelligent. Il est très timide et quelque peu stupide, et pourtant essaye toujours d'aider les autres. Il est le type qu'on n'a jamais envie d'avoir dans son équipe. Je suppose qu'il suscite même l'affection,à sa façon.

Malgré ses nombreuses références à d'autres films de S.F., Kimmel ne considère pas réellement *Creature* comme une véritable comédie de S.F. mais comme une comédie, tout simplement. « Si je prenais ces cinq personnages et les plaçais dans n'importe quelle situation, ils seraient toujours drôles. Il se trouve que j'aime la S.F., alors ce n'était pas difficile de les mettre dans cette situation ».

Son affection pour la S.F. est vraiment authentique ; et il l'a découverte de la même façon que bien d'autres metteurs en scène professionnels. « J'adorais « Famous Monsters of Filmland », et j'en ai fait la collection à partir du premier numéro », se rappelle-t-il. « En fait,j'habitais tout près de Forry Ackerman, et j'allais souvent lui rendre visite quand j'avais dix ou onze ans. Il m'amusait, toujours, lui, et ses petites créatures tapies partout derrière les portes.

« Le premier film de S.F. que j'aie jamais vu était *Target Earth*. Ça m'a tout simplement terrifié, à tel point que j'ai quitté le cinéma en courant ! Les robots étaient réellement effrayants, mais j'ai revu le film récemment, et c'est vraiment risible. J'en avais vu ensuite trois, au même programme, dans un cinéma à côté de chez moi, qui passait des films anciens : *Invaders From Mars*, *Invasion of the Saucer Men* et *The She Creature*.

« *Invaders* » m'avais *vraiment* marqué. Ce film me rappelle mon enfance plus que n'importe quel autre dont je me souvienne. Il est la quintessence du film de cauchemar paranoïaque des années 50. La peur la plus terrible pour un enfant est que, d'une façon ou d'une autre, tout autour de lui change, et que ses parents ne le reconnaissent plus. J'avais un rêve, quand j'étais gosse, toujours le même : j'étais dans mon quartier mais je ne pouvais jamais retrouver ma maison. Et je pense que c'est ce film qui avait causé ce rêve. Je l'ai justement revu récemment, et c'est toujours aussi formidable ».

Bien qu'il ne suive plus l'actualité de S.F. d'aussi près désormais, Kimmer a encore cependant sur la question une opinion très affirmée. « Je pense que *Rencontres du 3e type*, est l'un des plus grands films de tous les temps, mais seulement dans sa version originale ».

Au moment de cette interview, Kimmel n'en était qu'à deux semaines de terminer son premier montage, opération qu'il avait attaquée avec grande énergie. « Le premier montage faisait deux heures vingt cinq minutes, et je veux le réduire à quatre vingt dix minutes », dit-il. « On est en train de couper sauvagement et de jeter de la pellicule sans compter, dans tous les coins. Je dois être impitoyable. D'ailleurs, tout le monde ici m'appelle « le boucher », parce que je coupe sans me soucier des acteurs. Si ça ne me fait pas rire ou que ça n'apporte rien de plus au film, j'élimine ! J'ai déjà enlevé beaucoup de choses que j'aime vraiment, c'est dommage, mais je dois être brutal ! ».

Aussi occupé soit-il, Kimmel est déjà en train de penser à son prochain projet, une autre comédie appelée :*Howard of the Jungle*. « Je n'appellerais pas vraiment ça une parodie de Tarzan », dit-il. « C'est un gosse abandonné accidentellement par ses parents dans la jungle, à treize ans — qui grandit pour devenir *moi* ! »

Qu'il ait ou non la possibilité de faire ce film dépendra en grande partie du succès de *The Creature Wasn't Nice*. Le facteur déterminant pourrait bien être la volonté du public de rire de situations de S.F. qu'il avait traditionnellement l'habitude de prendre au sérieux. Avec un futur immédiat de metteur en scène reposant sur une telle corde raide, Bruce Kimmel choisit résolument de rester optimiste.

« Je n'ai vraiment que de bons préssentiments pour le film », insiste-t-il. « Qu'on aime ou non le sujet, l'interprétation est excellente. On a essayé de plaire à davantage de monde qu'aux seuls fanatiques du genre et je pense que cela fera une comédie vraiment très drôle ! ».

(Trad. Joëlle Pelegri)

(1) Feuilleton-western à gros succès de la TV américaine du début des années soixante.

STARMAN

UN REPORTAGE PHOTO DE DONALD FARMER

En avril dernier, John Carpenter a commencé le tournage, dans le Tennessee (Sud des Etats-Unis) de son nouveau film, *Starman*, une aventure fantastique où un extra-terrestre, venu sur notre planète à bord de la traditionnelle soucoupe volante, s'initie aux mœurs et coutumes des étranges bipèdes que nous sommes...

Aux côtés de l'alien Jeff Bridges figure la très séduisante et dynamique Karen Allen (*Les aventuriers de l'arche perdue*), dont il tombera bien sûr vite amoureux ! Cette romance de science-fiction bénéficie d'un très important budget (plus de 20 millions de dollars !), et est produite par Michael Douglas (dont le dernier film, *Romancing the Stone*, vient de sortir Outre-Atlantique).

Nous étions sur place, et l'Ecran Fantastique s'enorgueillit d'être le premier magazine au monde à publier ces photos exclusives pour vous ! Notre collaborateur Donald Farmer suit le tournage, et nous publierons ultérieurement les interviews qu'il effectue actuellement. En attendant, nous vous laissons découvrir les premiers pas de danse de Jeff Bridges...



1. Jeff Bridges et John Carpenter discutant de la scène de danse (début du film).

2. incarnant un extra-terrestre, Jeff Bridges est intrigué de voir des humains danser...

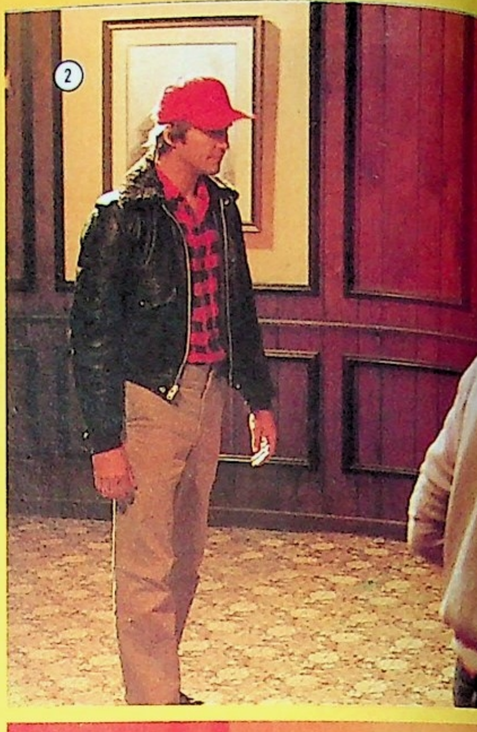
3. Il décide, après tout, de se joindre à eux...

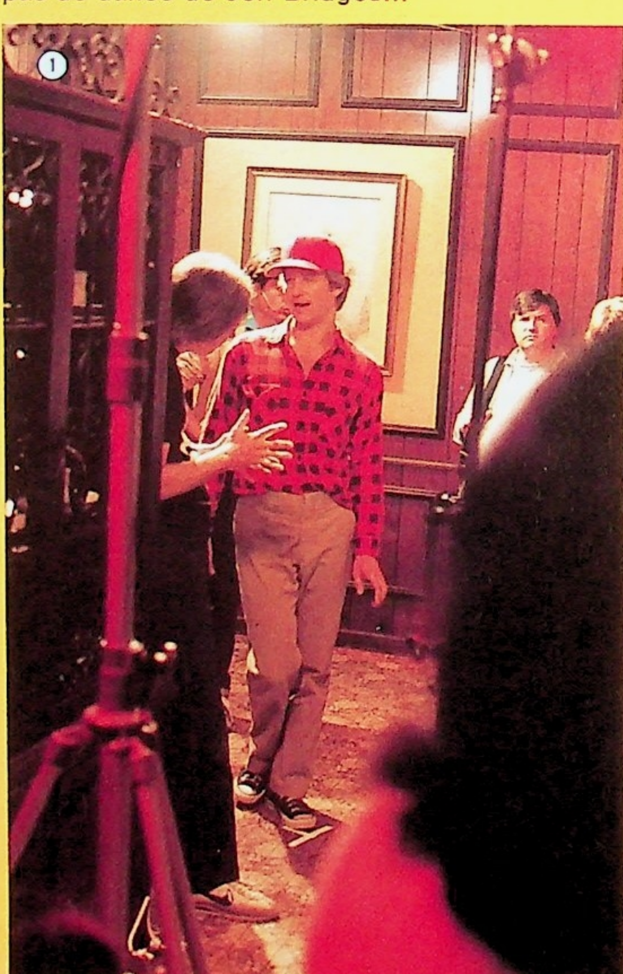
4. Et, finalement, il se débrouille plutôt bien !

5. John Carpenter, derrière la caméra, prépare un plan.

6. Les ruelles inondant le motel hébergeant Jeff Bridges (reconstruit en studio) sont aspergées d'eau, pour un plan de nuit.

7. Après une éprouvante première journée de tournage, Jeff Bridges se détend en prenant du café !

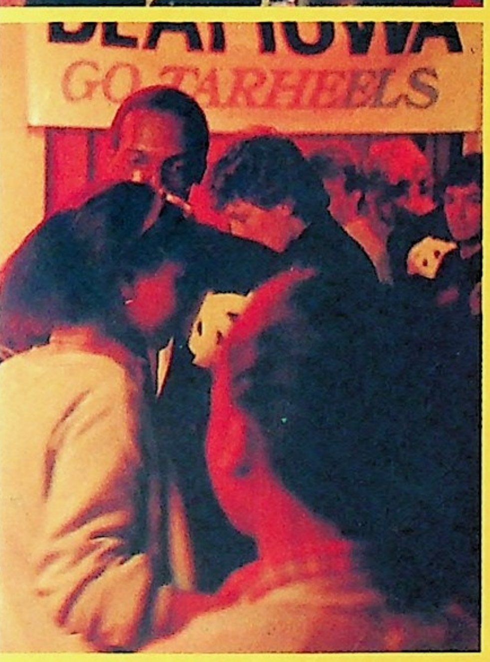
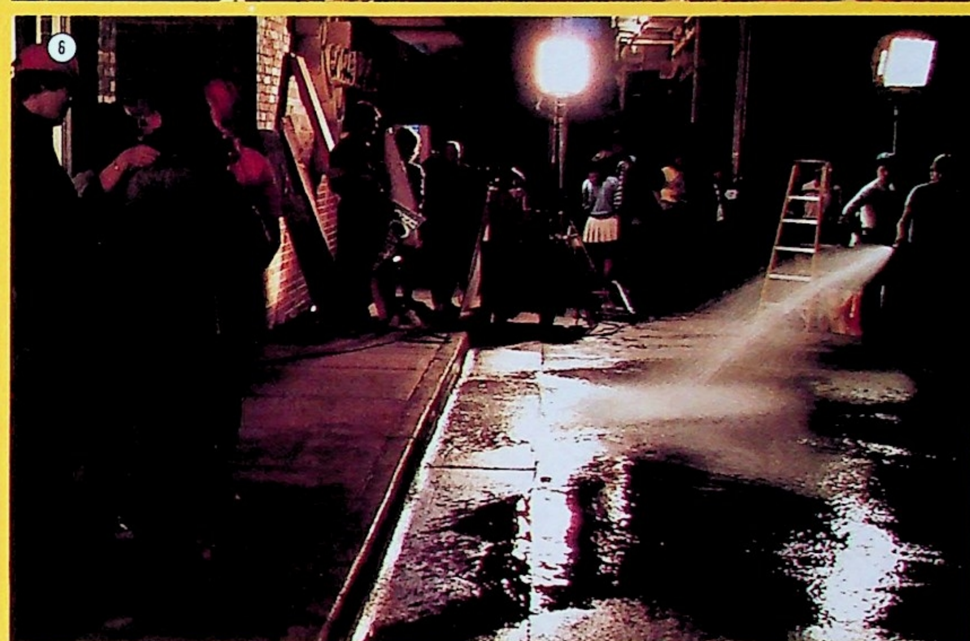










5
PANAVISION

GO TARHEELS

6

TARHEELS

7



PREVIEW

Trois jeunes gens sont impliqués dans une mystérieuse malédiction antique, lorsqu'ils se trouvent aux prises

THE POWER est le second film de Jeff Obrow, l'auteur de *Pranks*, rebaptisé lors de sa ressortie aux Etats-Unis du titre davantage évocateur de *The Dorm that Dripped Blood* (littéralement : « le dortoir qui dégorgeait de sang ») titre dont Obrow s'avoue tout à fait satisfait : « Au moins, de cette façon », dit-il, « le spectateur sait ce qui l'attend ! »

The Power est une nouvelle variante sur le thème des morts-vivants, et c'est aussi la première tentative de réalisation commune de Obrow et Steve Carpenter : « Nous avons fait nos études ensemble à l'UCLA », nous confie Obrow, « et nous écrivions et montions ensemble des films que Steve filmait sous ma direction. Après en avoir fait deux ou trois de la sorte, nous avons décidé de réaliser ensemble un vrai long métrage. Lorsque nous étions étudiants, quand c'était moi qui tournais, j'aimais bien avoir l'avis de Steve, puisqu'aussi bien nous avions écrit le scénario tous les deux ; et il me disait également ce qu'il en pensait en tant que chef opérateur et monteur. Alors, comme j'étais censé produire ce film, j'ai tout naturellement voulu travailler avec lui pour m'assurer que la mise en scène serait à la hauteur de mes espérances. »

C'est également à l'UCLA que Obrow fit la connaissance de la productrice associée de *Pranks* et *The Power* : Stacey Giachino qui, selon les propres termes de Obrow « dirige tout dans la maison de production et s'occupe en particulier des problèmes juridiques et financiers. »

C'est ainsi que se retrouvèrent

avec une statuette mexicaine rapportée d'un voyage... Un terrifiant thriller de l'occulte...

associés au générique de *The Power* les noms de trois camarades d'université : Jeff Obrow à la production, Steve Carpenter à la caméra, les deux mêmes sous trois rubriques différentes : scénario, mise en scène et montage... et Stacey Giachino, comme productrice associée.

Obrow usa du même procédé pour réunir les fonds nécessaires à la production de *The Power* et *Pranks* : « Nous avons tourné une bobine d'essai très alléchante pour attirer les investisseurs potentiels. Evidemment, les bribes d'action qui leur furent proposées étaient censées se retrouver dans le produit fini, mais en fin de compte, on ne reconnaît absolument aucun élément de cette bobine dans *The Power* tel que nous l'avons tourné. Nous avions filmé un petit « extrait » de trois minutes... mais ce n'est qu'après avoir réuni les fonds que nous avons commencé à écrire le scénario ! Nous étions bien obligés d'attendre de savoir de quel argent nous disposerions ; on ne fait pas le même film suivant les sommes disponibles, et nous ne voulions pas écrire une histoire trop ambitieuse que nous n'aurions pas eu les moyens de filmer. »

Le scénario de *The Power*, qui met en scène une amulette aztèque dotée d'un pouvoir maléfique considérable, ne repose sur aucune légende en particulier, mais ne serait-ce que pour en tracer les grandes lignes, Obrow affirme s'être livré à des recherches approfondies sur les cultures et les civilisations d'un grand nombre de peuples : « J'ai découvert une légende aztèque selon laquelle cinq étoiles seraient tombées sur Terre et qui avaient pour nom Sayacatyl ou Quetzacatyl. Nous y faisons allusion, dans le film. C'est de là que nous avons tiré le nom de Destacatyl. Nous nous sommes dit qu'il avait une résonance suffisamment inquiétante tout en conservant un minimum d'authenticité. Notre Destacatyl ne s'inspire d'aucun mythe particulier, mais je connais toute une kyrielle d'histoires d'amulettes, de pierres ou de gadgets magiques dotés du mauvais œil. Nous avons en quelque sorte amalgamé tous ces contes en un seul. »

Selon Obrow, le film montre comment... « les forces du mal se transmettent progressivement à quatre ou cinq personnages successifs, qui incarnent le Mal, non pas parce qu'ils ont l'intention de devenir mauvais, mais pour la simple raison qu'ils ont l'impression de pouvoir posséder l'idole — ou parce qu'ils désirent s'en emparer. Or c'est tout le contraire : on se rend compte qu'on ne peut pas posséder l'idole ; c'est elle qui vous possède ! Ceux qui croient pouvoir la posséder sont déjà sa victime, et c'est en cela que ce film est différent des autres films fantastiques. La quête du pouvoir dégénère toujours en une prise de possession par des forces malignes sur lesquelles on cesse très vite d'avoir la moindre emprise.

« Le film fait peur, mais à un niveau très intime. Selon moi, tout le monde peut se retrouver dedans. Je suis persuadé que tous ceux qui ont fait tourner les tables se sont un jour demandé « et sinous faisions vraiment apparaître un esprit ? ». Voilà ce qu'il y a de terrible dans *The Power...* »





THE POWER

PREVIEW

Il n'empêche que *The Power* distille une horreur très concrète... Nos lecteurs se réjouiront d'apprendre que Destacatyl a *le Pouvoir* de changer ses victimes en toute une gamme de créatures plus hideuses les unes que les autres, dont la distraction favorite consiste à hâcher menu leurs contemporains !

L'artiste des effets spéciaux auquel on doit les manifestations horrifiques de *The Power* est Matthew Mungle, déjà coupable de celles du *Dortoir*. « Il avait effectué un excellent travail pour *Pranks* », nous confie Obrow, « mais il s'est surpassé avec *The Power*, qui lui permettait, en plus, de s'exprimer dans le registre surnaturel tout en constituant une difficulté supplémentaire, car les effets spéciaux requis étaient beaucoup plus techniques. Il s'en est vraiment bien sorti. »

Obrow a d'ailleurs repris la plupart de ses collaborateurs de *Pranks*. Le fait de se retrouver pour travailler ensemble une nouvelle fois a permis aux membres de cette toute jeune équipe — l'âge moyen est de 24 ans... — de se perfectionner et de tirer les leçons de leur première expérience.

« Quand on tourne un film à tout petit budget », affirme Obrow, « on a trop souvent tendance à se dire qu'on n'est pas vraiment sûr de l'effet produit par certaines scènes, mais qu'après tout, on n'est même pas certain d'arriver à faire sortir le film, alors... Et voilà comment on se laisse un peu aller. Nous avons eu la chance de voir passer notre film un peu partout, et c'était affreux : les scènes dont nous nous étions dit que « ça irait toujours » nous sautaient aux yeux : nous n'arrêtions pas de nous répéter ce que nous aurions dû faire à la place. C'est ainsi que pour notre second essai, chaque fois que nous n'étions pas sûrs de quelque chose, nous le refaisions jusqu'à ce que ça marche pour de bon ! Nous nous sommes donné beaucoup de mal pour arriver à un résultat satisfaisant à nos yeux, mais nous ne voulions plus risquer d'avoir honte par la suite de ce que nous avions fait. D'autant plus que, cette fois, nous savions d'avance que le film allait sortir et qu'on allait le voir en salle ! »

En réalité, ce n'est qu'après la fin du tournage que Obrow et ses associés ont signé un accord de distribution avec Film Ventures, lesquels exigèrent à ce moment-là le tournage de scènes d'action complémentaires pour ajouter un petit « quelque chose » au film, lequel bénéficia également d'effets spéciaux supplémentaires.

« Nous étions cent pour cent d'accord avec Film Ventures, et si nous n'avions pas réalisé toutes les scènes d'action et les séquences d'effets spéciaux du premier coup, c'est que nous étions à court de capitaux. Nous étions satisfaits du film que nous avions réussi à faire avec notre budget, mais *The Power* tel que vous le verrez est beaucoup plus fort encore ».

Ses prochains projets ? Obrow avoue souhaiter s'écarter quelque peu du genre fantastique pour son prochain film, « mais je referai des thrillers », conclut-il, « parce que c'est vraiment ce que je préfère. Seulement je ne veux pas en faire trop d'affilée ; tout ce que je risquerais, c'est de m'épuiser sur le sujet, et de faire des films moins percutants... »

Dominique Haas



« Il y a des siècles de cela, dans la nuit des temps, en suscitant leurs démons les plus terrifiants, les Aztèques donnèrent naissance à une nouvelle puissance du Mal, plus destructrice que tout ce que l'on avait jusqu'alors imaginé, et l'incarnèrent dans une petite idole de terre cuite à laquelle ils donnèrent le nom de Destacatyl.

Tout le secret de Destacatyl résidait dans son habileté confondante à séduire ceux qui l'approchaient et à transformer leurs désirs et leurs pensées les plus intimes en un comportement dévastateur et meurtrier.

L'affaire commence en 1971, dans le désert du Mexique. Francis Lott, un occultiste américain, a retrouvé la trace de l'idole : elle se trouve dans la maison isolée d'un vieux spirite mexicain, Raphael. Le vieillard refuse sa proposition de lui acheter l'idole, mais l'ayant prise en main, Lott ne peut résister au pouvoir maléfique de Destacatyl et tue le Mexicain pour la lui dérober. Au moment de s'enfuir avec son butin, Lott succombe à une force invisible qui l'abandonne dans le désert, hurlant de douleur sous le ciel nocturne. Le mal a repris son long cheminement.

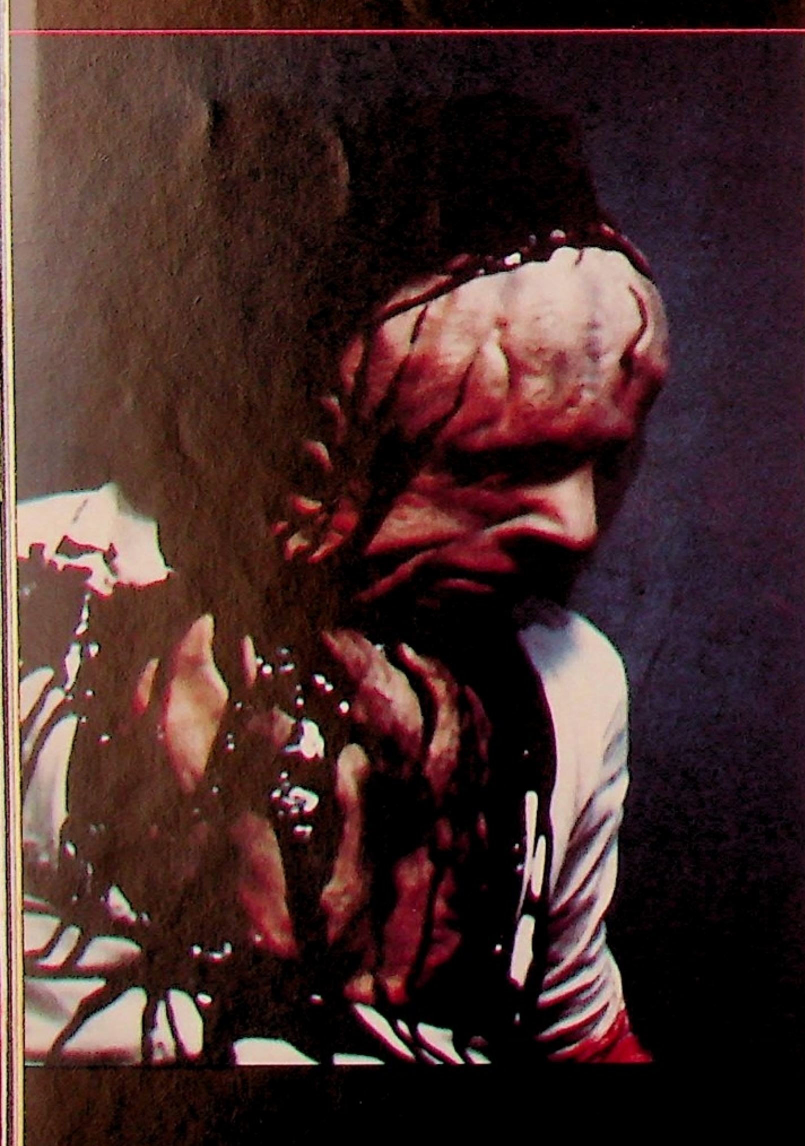
Nous nous retrouvons dans un collège californien, de nos jours : trois adolescents, Tommy, Julie et Matt projettent une expédition au cimetière local où ils ont décidé de se livrer à une séance de spiritisme en pleine nuit. Ce soir-là, Tommy apporte avec lui une amulette que ses parents ont ramenée de leur voyage au Mexique : l'effigie de Destacatyl... Les forces libérées au cours de la séance de spiritisme terrorisent les trois jeunes gens qui quittent précipitamment le cimetière, mais le gardien qui les fait déguerpir n'a pas la même chance ; écrasé sous le poids d'une monumentale pierre tombale, il connaîtra une fin affreuse.

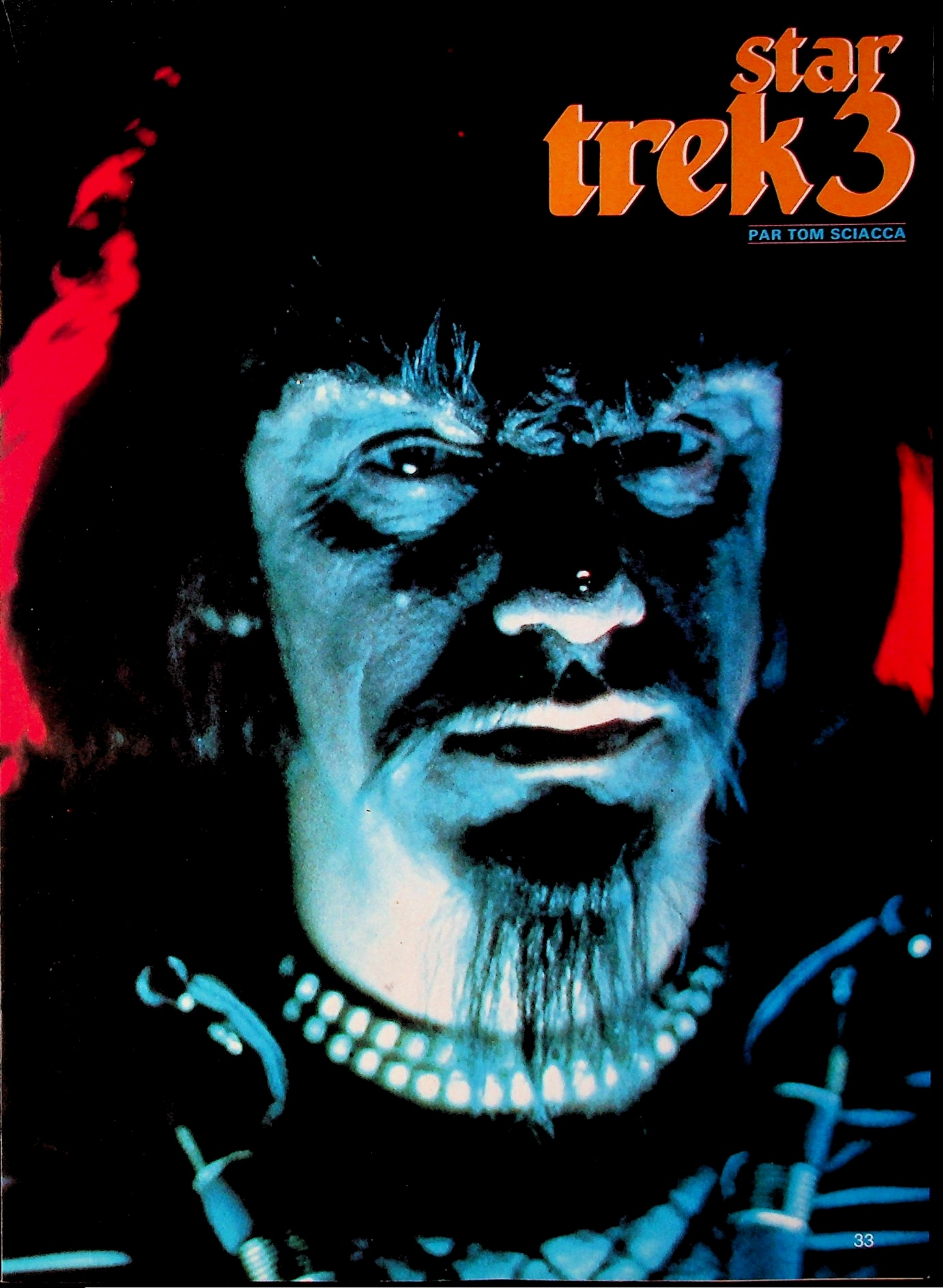
Le récit de la mort étrange du gardien est exploité par une feuille à scandale locale, le « Prince Eyewitness ». Après avoir lu l'article, le trio d'adolescents s'arrange pour rencontrer la jeune journaliste chargée de l'affaire. Celle-ci, Sandy McKennah, rêve de faire une vraie carrière de reporter et de quitter le « Eyewitness ». Elle n'accorde guère de crédit à l'histoire de Destacatyl, mais son petit ami, Jerry Shepard, éprouve un très vif intérêt pour l'idole, aussi l'emprunte-t-il à Julie, qui accepte de la lui laisser examiner.

Chacun de son côté, Jerry et Julie entreprennent des recherches sur la divinité et prennent conscience de son potentiel dévastateur, mais si Julie en est effrayée, Jerry, qui est toujours en possession de la statuette, est au contraire passionné par sa découverte. Il défie Destacatyl de faire de lui l'instrument de son pouvoir destructeur, et le mal s'incarne une nouvelle fois, le jeune homme succombant à l'influence de la divinité d'argile. Sa perception des choses, son échelle des valeurs se modifient et il se trouve bientôt changé en un être démoniaque, grotesque. Les manifestations physiques finissent par s'estomper, mais Jerry est toujours possédé : Destacatyl a trouvé en lui l'émissaire idéal. Il rend Jerry folle d'épouvante, assassine une jeune femme qui le dérange alors qu'il est en pleine communion avec l'esprit démoniaque, puis s'attaque à Sandy, laquelle avait eu l'imprudence de ne pas prendre au sérieux son intérêt pour Destacatyl.

Il attire la jeune femme dans la maison vide et obscure où vit son père, à la périphérie de la ville, mais Julie, Tommy et Matt arrivent à leur tour pour avertir la jeune femme du péril qu'incarne l'idole. C'est là qu'aura lieu la confrontation finale. Rendu fou par le pouvoir qui l'habite, Jerry accable Sandy de menaces à l'égard de son père. La demeure commence à tomber en morceaux : le toit s'effondre sur eux, les objets se mettent à tourner dans tous les sens et les portes se referment en claquant tandis que Jerry éclate d'un rire dément. Julie retrouve Sandy dans une tentative désespérée pour remettre la main sur la fétiche maléfique. Elles parviennent à l'arracher à Jerry, qui se lance alors à leur poursuite et les accule dans une pièce aveugle où elles se barricadent.

Jerry réussit malgré tout à pénétrer dans la pièce et Sandy et Julie sont confrontées aux démons qui le possèdent. L'image du destin épouvantable qui attend Jerry les hantera jusqu'à la fin de leurs jours... »





star trek 3

PAR TOM SCIACCA


NCC

star trek 3

A LA RECHERCHE DE SPOCK

Le 1er juin sort le troisième épisode de la saga, dans plus de 1200 salles d'un bout à l'autre des Etats-Unis. *Star Trek III : The Search for Spock* nous livrera donc enfin le secret de la mort du sympathique personnage (mais périt-il réellement à la fin de *Star Trek II* ?).


Léonard Nimoy, dirigeant le tournage

PAR TOM SCIACCA

Voici deux ans déjà, les fans de *Star Trek* recevaient un choc : Spock faisait le sacrifice de sa vie ! Et les *trekkies* ne l'ont pas bien pris du tout. Dans toutes les salles de cinéma on entendait des sanglots au moment fatal, lors de la cérémonie funéraire.

On ne sait que très peu de choses sur les qualités de *Star Trek III*, ceux qui savent se bornant à répondre « C'est sensationnel » ou « Je ne peux rien vous dire, il faudra que vous attendiez » à toutes les questions. Et comment leur en vouloir : quelle raison auraient-ils de dévoiler



L'Amiral Kirk (William Shatner) ouvre le tir, aux côtés de ses amis McCoy (Deforest Kelley), Chekov (Walter Koenig), Scotty (James Doohan) et Sulu (George Takei).

leurs batteries ? Quoi qu'il en soit, et pour les très rares lecteurs de l'Ecran Fantastique qui auraient réussi l'exploit d'ignorer encore quelque chose des péripéties de *Star Trek*, voici un rapide réusmé des épisodes précédents de la plus célèbre légende des temps télévisés.

Lors de la diffusion du premier épisode de *Star Trek*, sur la chaîne NBC, le 8 septembre 1966, les amateurs de science-fiction de qualité n'avaient pas eu grand'chose à se mettre sous la dent jusque-là : *Outer Limits, La Quatrième dimension*, et *Science Fiction Theatre. Lost in Space*,qui avait bien démarré en 1965, perdit rapidement de son sérieux pour tourner au spectacle pour train-fantôme, de sorte qu'en faisant la connaissance du Capitaine James T. Kirk, de Mr. Spock, l'officier extra-terrestre, et du reste de l'équipage mi-terrien, mi-étranger du vaisseau spatial Enterprise, ce fut une sorte de choc ! Personne n'était préparé à l'idée de voir un spectacle d'une telle qualité et d'une telle intelligence sur son écran de télévision, et trois ans plus tard, les fans écrivaient toujours pour réclamer de nouveaux épisodes, mais c'était fini : la série était supprimée.

En 1968, après la fin de la série, on fit différents projets pour la ressusciter sous une forme ou une autre, soit comme mini-série télévisée, téléfilm ou long métrage destiné au grand écran. *Star Trek* revit ainsi provisoirement le jour à la NBC en 1974 : le samedi matin, et sous forme d'images animées. Ecrits et produits par certains des membres de l'équipe originale, les épisodes faisaient appel aux voix des acteurs de la série devenue fameuse, et ils connurent un joli succès. Mais leur diffusion fut elle aussi interrompue au bout de 22 semaines, ces dessins animés ayant sans doute été à leur tour jugés « trop bons » pour le samedi matin... Les amateurs n'avaient plus dès lors à se mettre sous la dent que les dix volumes intitulées *« The Star Trek Log »* (« Le Livre de bord de Star Trek »), édités par Ballantine et qu'Alan Dean Foster tira de ces 22 épisodes animés.

A la même époque, Roddenberry recevait de la Paramount le feu vert pour la mise en chantier d'un film à petit budget —entre 3 et 5 millions de dollars — intitulé *Star Trek II*. L'histoire tournait autour d'un Enterprise revu et corrigé combattant une force étrangère et qui s'attribuait le nom de Dieu. Peu désireux de voir le Capitaine Kirk s'attaquer au Bon Dieu, les responsables de la Paramount classèrent ce projet...

C'est alors que quelqu'un décida de tourner une nouvelle série télévisée de *Star Trek : Operation Prime Time* (« Opération Premiers jours du monde »). Le scénario fut écrit, mais changea bientôt de destination ; il fut en effet question d'en faire un film de long métrage, qui devait être mis en scène par Philip Kaufman (*L'Etoffe des héros*). On y voyait — ou plutôt : on y *aurait vu* l'Enterprise faire route vers une planète censée héberger les Titans mythiques, mais le projet fut une nouvelle fois abandonné.

Néanmoins, *Star Trek* devait être de nouveau programmé sur les ondes, sous forme de téléfilm à gros budget, et il était question d'en réaliser toute une série dans la foulée. Titre prévu : « In Thy Image » (« A ton image ») ; scénariste : Alan Dean Foster...

Ce projet télévisé était plus ou moins basé sur le même thème que celui de Roddenberry, et on y trouvait en germe le sujet de la série télévisée avortée *Genesis II*, notamment dans l'épisode intitulé *Robot's Return*. Il y était question d'une sonce spatiale de la NASA revenant sur Terre, à son point de départ, et partant à la recherche de son Dieu créateur ou Nasa, ainsi qu'elle l'appelle.

Ce scénario, plus ou moins compilé par Alan Dean Foster à partir de trois épisodes de la série et conçu pour un film de deux heures, introduisait de nouveaux personnages : Leonard Nimoy ayant refusé de regagner son poste, Mr. Spock faisait place à un certain lieutenant Xon, originaire de la planète Vulcain, et on trouvait aussi à bord une native de Delta, Ilia, ainsi que le Commandant Will Decker, qui veillait sur la destinée de l'Enterprise. Cette mouture était déjà très proche de ce que devait être, en fin de compte, *Star Trek, le film*.

Un dernier facteur devait avoir une importante déterminante sur la genèse de *Star Trek* : le succès incroyable à tous points de vue d'un autre film... *Star Wars* ! La popularité et les bénéfices considérables remportés par *La Guerre des étoiles* amenèrent les responsables de la Paramount à revoir leurs positions au sujet de *Star Trek* : dès le

Mark Lenard, qui créa le rôle de Sarek, le père vulcain de Spock dans l'épisode TV « Journey to Babel », revient, dans un rôle important, pour cette 3e aventure cinématographique de l'Enterprise.



fantastique »). Dans l'épisode original, Kirk affrontait Khan, un renégat qui s'était illustré dans les Guerres Génétiques duXXᵉ siècle et candidat à la domination du monde, en toute simplicité. Khan finissait par se faire expédier, avec toutes ses troupes, sur un monde inhospitalier mais habitable à condition d'y mettre du sien : Ceti Alpha 5.

Dans la séquelle, rebaptisée *Star Trek II : la colère de Khan*, on faisait bientôt la connaissance d'un nouveau personnage : le lieutenant Saavik (Kirstie Alley), une femelle

thèmes empruntés à la littérature — ainsi la facette « Capitaine Horatio Hornblower » accentuée dans la personnalité de Kirk, et la relation pareille à celle qui unit Charles Darnay et Sidney Carton mise en évidence entre Kirk et Spock par le don de « A Tale of Two Cities » que ce dernier fait à l'amiral — thèmes sous-jacent et qui contribuent à donner aux personnages une épaisseur qui va bien au-delà de celle qu'ils avaient dans les 79 épisodes de la série télévisée. Avec *Star Trek II*, la sage sort du petit écran pour acquérir une dimension propre : ce n'est plus seulement une série télévisée portée au grand écran.

Après cela, toutes les hypothèses étaient permises : Nimoy revien-



Léonard Nimoy apprenant au chef des Klingon à se servir de son pistolet désintégrateur.

drait-il ? Et s'il ne revenait pas, qui prendrait sa place ? Quantité de rumeurs commencèrent presque aussitôt à circuler : Nick Meyer entreprenant le film anti-nucléaire à grand succès que l'on sait (*The Day After*), qui allait désormais présider aux destinées de *Star Trek III : The Search for Spock* ? Il n'y avait apparemment qu'une personne qui soit digne de le faire : Leonard Nimoy lui-même !

Nimoy, dont les talents dépassent celui du simple acteur, puisqu'il écrit — poésie et prose — et a mis en scène de nombreuses pièces de théâtre (dont *« Vincent »*). N'est-il pas titulaire d'une maîtrise d'Enseignement de l'Université d'Antioch ?

Et pourtant, lorsque Harve Bennett décida de lui donner le feu vert, tous furent surpris. Nimoy était-il à la hauteur de la tâche ?

A cette question, une seule réponse : si quelqu'un peut et doit assumer le destin de Spock, c'est bien Nimoy ! Après 79 épisodes télévisés et deux films de long métrage pour le grand écran, personne ne saurait mieux que lui prendre la mesure de *Star Trek*. En fait, pour se faire la main récemment, il mit en scène l'an dernier un épisode de la série télévisée *T. J. Hooker* dans lequel il jouait également. (1)

Lorsque le tournage démarra, le 15 août 1983, certains fans avouèrent leurs regrets de ne plus retrouver Kirstie Alley dans le rôle du lieutenant Saavik, repris par Robin Curtis, native du nord de l'Etat de New York.

début de 1978, il était rebaptisé *Star Trek, le film*, et se voyait gratifié du statut de « Film à Gros Budget » !

Du coup, Leonard Nimoy signa son contrat et retrouva son poste à bord de l'Enterprise, aux côtés de William Shatner, De Forest Kelley, George Takei, Jimmy Doohan, Nichelle Nichols, Majel Barret et Grace Lee Whitney. L'équipage était au complet. Deux nouveaux-venus devaient bientôt le compléter : Decker (Stephen Collins) et Ilia (Persis Khambatta).

Robert Wise fut alors pressenti pour mettre en scène cette œuvre monumentale, dont les effets spéciaux furent confiés à Robert Abel and Associates, une firme spécialisée qui s'était rendue célèbre dans les années 70 pour ses trucages merveilleux de spots télévisés de prestige, comme ceux de 7Up.

Mais quelques semaines à peine après le début du tournage, on commençait à entendre parler de certains problèmes : avec le scénario, qu'il avait bien fallu « gonfler » pour les besoins du grand écran — et dont Alan Dean Foster se plaît à dire qu'on aurait mieux fait d'écouter un peu ses conseils ; avec les effets spéciaux, qui ne plaisaient pas à la Paramount, de sorte que Abel and Associates tirèrent leur révérence au bout de quelques mois, laissant leur place à Douglas Trumbull et John Dykstra.

Mais entre temps, beaucoup d'argent avait été jeté par les fenêtres : une certaine partie du film avait été tournée deux fois avant d'être complètement supprimée, la séquence du « mur de mémoire », où l'on voyait Kirk et Spock quitter l'Enterprise pour explorer V'ger pendant que Kirk était assailli par les anti-corps de V'ger et sauvé par Spock, après que l'esprit de ce dernier ait « fusionné » avec celui de V'ger. Ces vingt minutes devaient être coupées et remplacées par le « voyage » de Spock. Elles ont toutefois été remontées dans la copie utilisée pour l'édition de vidéocassettes, où on peut encore les y voir, alors que le film est resté tel quel.

A défaut de succès critique, *Star Trek, le film* connut bel et bien un triomphe financier : c'était ce que réclamaient les Trekkies, même si — et peut-être, justement parce que — en dépit de ses effets spéciaux, ambitieux, ce n'était que le rema-



L'impétueux commandant Krugo, chef des Klingon (Christopher Lloyd), entouré de ses sbires : Maltz (John Larroquette) et Torg (Stephen Liska).

niement d'un épisode de la série télévisée, intitulé *The Changeling*. Il avait eu beau coûter 40 millions de dollars, le film devait rapporter beaucoup plus d'argent encore.

C'est ainsi que, deux ans plus tard, on commença à parler d'un *Star Trek II*. Le scénario original était intitulé *The Undiscovered Country*, la mise en scène devait être assurée par Nicholas Meyer, et on apprit enfin, à grand renfort de publicité, que le méchant serait un transfuge de la série, Khan Noonian Singh, rescapé d'un épisode intitulé *Space Seed* (« Graine de l'espace »). Khan était interprété par Ricardo Montalban, alors vedette de la série télévisée *Fantasy Island* (« L'Ile

métissée dont les ancêtres étaient originaires de Vulcain et de Romulus, élève officier, protégée de Spock et à laquelle Kirk ne semblait pas être tout à fait indifférent.

Si Alan Dean Foster prétend regretter que les scénaristes du second épisode n'aient pas *aussi* tué Kirk, « pour apporter un sang nouveau à la saga, il faut renouveler les cadres... », Nicholas Meyer, le réalisateur, et Harvé Bennett, le producteur, ont réussi à revivifier les personnages en les amenant à faire face à la mort et à la vieillesse. Rendons hommage aux acteurs : ils parviennent à rendre crédible cette prise de conscience et l'acceptation du fait. Ajoutons à cela l'apport de

A LA RECHERCHE DE SPOCK


Cathie Shiriff incarne Valkris, une espionne Klingon essayant d'apprendre les secrets du Projet Genesis.

Kirstie Alley aurait « déserté » par suite d'un désaccord avec la Paramount portant sur le montant de son salaire, d'où son replacement par Robin Curtis qui lui ressemble étrangement.

A William Shatner, De Forest Kelly, Nichelle Nichols, James Doohan, Walter Koenig et George Takei, devaient également se joindre Mark Lenard, revenu dans le rôle de Sarek, le père de Spock. Lenard est depuis toujours l'un des préférés des fans de *Star Trek*, qui ne l'ont pas seulement vu dans *Journey to Babel*, mais aussi au cours de la première année de diffusion de la série, dans le rôle du Commandeur de Romulus de *Balance of Terror*.

Le voile devait être levé sur tous ces mystères peu de temps après le début du tournage, par suite d'un incendie dans les Studios Paramount : le feu avait déjà détruit plusieurs plateaux et notamment la célèbre « Rue de New York » que l'on retrouve dans plusieurs épisodes de la série, comme *« City on the Edge of Forever »* (« La Cité sur les rivages de l'éternité ») et *« A Piece of the Action »* (« Une partie des faits ») et menaçait de s'étendre au décor monumental du Temple de Vulcain ; mais grâce à la présence d'esprit de William Shatner, le décor d'un million de dollars fut sauvé : risquant tout, à commencer par sa vie, celui-ci grimpa en effet à toute vitesse les escaliers menant au sommet du plateau d'où il projeta de l'eau sur les flammes à l'aide d'un tuyau d'incendie, jusqu'au moment où les pompiers purent accéder au théâtre des évènements. Un héros à la ville comme à l'écran ! A peu près au même moment, le même Shatner était encensé dans bien des milieux pour sa contribution à l'action du Colonel « Bo » Gritz afin de combattre la désertion en Asie du Sud Est...

Star Trek III commence là où l'autre se termine... L'Enterprise regagne la Terre, bien endommagée à la suite du combat livré à Khan. Le lieutenant Saavik et le Professeur Marcus atterrissent quelque temps après sur la planète Génésis, afin d'établir des recherches. Le nouveau monde a cependant évolué d'étrange façon et attiré l'attention du Commandant Kruge, un Chef Klingon belliqueux qui essaiera d'utiliser les secrets de la planète afin de développer les pouvoirs de l'Empire Klingon. Pendant ce temps sur terre, l'amiral Kirk reçoit des preuves que Spock peut encore être en vie.

Les officiers supérieurs commandant l'Enterprise se réunissent alors chez Kirk — dont on voit beaucoup plus le « décor naturel » dans ce film que dans le précédents, de même que les personnages sont, dans l'ensemble, bien plus souvent montrés « off duty » que par le passé, ce qui ajoute à l'approfondissement de leur personnalité — afin de parler du destin de leur bien-aimé Spock. C'est au milieu de cette réunion « de famille » qu'arrive l'Ambassadeur Sarek, le père de Spock. Son esprit fusionne avec celui de Kirk. Le Docteur Mc Coy cherche désespérément à retrouver un souvenir bien enfoui dans sa mémoire... L'Amiral Morrow (Robert Hook) tente de persuader Kirk de ramener l'Enterprise sur le monde de Genesis, mais en donnant l'impression que le bâtiment aurait été détourné par des pirates. L'Enterprise repart pour une nouvelle aventure, tout à fait exceptionnelle...

On murmure certaines indiscrétions : comment George Takei (Sulu) aurait demandé par contrat à figurer — oui, *à jouer les figurants !* — dans la scène du temple de Vulcain, rien que pour pouvoir porter la robe de cérémonie de rigueur... Ceux qui ont eu l'occasion de découvrir les premières images du film —dont le tournage s'est achevé le 15 octobre dernier, après 49 jours de travail intensif — allèchent ceux qui n'ont encore rien vu avec des promesses d'effets spéciaux fulgurants, réalisés par l'ILM sous la supervision de Ken Ralston. Chaque plan a été storyboardé par les dessinateurs de l'ILM, et chaque idée de trucage développée conjointement par Ralston et Nimoy. Durant les prises de vue avec les comédiens, ce dernier tenait compte en permanence du travail ultérieur de post-production sur les effets spéciaux, assurant une homogénéité parfaite au film.

James B. Sikking (Hill Sy. Blues) fait désormais partie de la distribution, dans le rôle du Capitaine Styles, commandant de l'U. S. S. Excelsior, le dernier bâtiment de la flotte, ainsi que Christopher Lloyd (campant l'ignoble Lord Kruge, Commandant de la flotte de guerre des Klingons, aux côtés de Judith Anderson, dans le rôle d'une prêtresse de Vulcain.

Dans *« The Making of Star Trek II »*, (Pocket Books, 1982), Leonard Nimoy a fait des commentaires très intéressants sur le destin de Spock : « On pourrait toujours évoquer très rapidement une réincarnation ou une résurrection et une forme provisoirement déviante à laquelle il suffirait de faire subir une nouvelle métamorphose pour retrouver le Spock que l'on connaît ; mais on pourrait aussi faire un film tout à fait différent, dans lequel Spock n'apparaîtrait pour ainsi dire pas. On pourrait envisager l'histoire suivant un angle de ce nouveau monde sur l'organisme de Spock, et ce serait une aventure merveilleuse à la fin de laquelle seulement on révélerait aux spectateurs que la résurrection est possible ; et ce ne sont pas les seules approches concevables : tout dépend de la façon de les mettre en scène... J'ai en tout cas le sentiment que nous avons des quantités de possibilités à exploiter pour notre nouveau projet, et que tout notre problème consiste à faire un choix et à le mettre en œuvre aussi soigneusement que possible. Il faudra faire cela très, très bien, mais je n'ai aucun doute sur un point particulier : il y a une merveilleuse histoire à écrire à partir de là ! »

A l'évidence, tout ce qui compte ici-bas *veut* le retour de Spock... Après tout, il y a des millions de dollars de poupées à son effigie à vendre ! Une chose est sûre, c'est donc que Mr. Spock revient. Il revient de ce que l'on pourrait appeler le « Paradis de Vulcain », retrouver Kirk et ses coéquipiers, vêtu d'une robe blanche... On sait aussi que Leonard Nimoy, Harve Bennett et les spécialistes des effets spéciaux de l'ILM nous réservent des combats entre Klingons et Romuliens à nous couper le souffle, et que nous découvrirons des aspects inattendus de la vie à bord de l'Enterprise ; on nous promet également des scènes époustouflantes lors de l'évasion de l'Amiral Kirk, prisonnier de la Fédération, et des images qui mettent en évidence les talents de bretteur de Sulu (George Takei)... Beaucoup d'action spectaculaire donc, bien servie, par la mise en scène rapide et efficace de Nimoy, qui dispose d'une histoire remarquable.

C'est à nouveau au talentueux James Horner *(Star Trek II, Brainstorm, La foire aux ténèbres, Gorky Park,* etc.). qu'a été confié le soin de composer la partition musicale des nouvelles aventures de l'Enterprise et de ses occupants.

William Shatner nous a, quant à lui, révélé que ce film de 17 millions de dollars « stupéfierait tout le monde et que certains détails choqueraient en particulier certains fans », leur donnant « de quoi méditer tout l'été », ce qui réussit à nous convaincre d'une seule chose : souhaiter ardemment la sortie du film en France !

(Trad. : Dominique Haas)

(1) On lui doit notamment un épisode de la série *Night Gallery* de Rod Serling : *« Death on a Barge »*, une histoire de vampire tournée en 1972, ainsi que des shows TV. Léonard Nimoy est membre de la Guilde des Réalisateurs depuis 12 ans.

C'est à Tom Burman que fut confié le soin d'imaginer et de réaliser les différentes créatures monstrueuses parsemant « Star Trek 3 ».







LE DERNIER TESTAMENT

Testament. U.S.A. 1983. Réalisé par Lynne Littman • **Scénario** John Sacret Young, d'après l'histoire écrite par Carol Amen • **Directeur de la photographie** Steven Poster • **Montage** Suzanne Petit • **Musique** James Horner • **Production** Entertainment Events/American Playhouse • **Distributeur** C.I.C. • **Durée** 90 mn. **Sortie :** le 13 juin 1984 à Paris.

Interprètes : Jane Alexander (Carol Wetherly), William Devane (Tom Wetherly), Ross Harris (Brad Wetherly), Roxana Zal (Mary Liz Wetherly), Lukas Haas (Scottie Wetherly), Philip Anglim (le Révérend Hollis), Lilia Skala (Fania), Leon Ames (Henry Abhart).

L'histoire : « Hamlin, petite ville isolée de Californie, vit sous le choc post-atomique, coupée du monde extérieur, sans électricité. Dans l'église, les habitants rassemblés décident de ne pas céder à la panique, d'instaurer une sorte de Croix-Rouge et de s'entraider. Mais les retombées radioactives sont terribles. Pour Carol et ses enfants, la survie semblera de plus en plus précaire… »

L'Ecran Fantastique vous en dit plus : *Testament* est le premier long métrage de cinéma de Lynne Littman. Lorsqu'elle a débuté au Département Recherches de la télévision nationale, son but était de devenir réalisatrice de documentaires ; elle souhaitait déjà montrer par le film les événements dramatiques qui surviennent dans la réalité. En moins de 10 ans, elle a reçu notamment 4 Emmy Awards, un Oscar (celui du meilleur court-métrage documentaire, en 1977, pour *Number Our Days*), et de nombreux autres prix dans les Festivals d'Atlanta et de San Francisco où ses films furent accueillis avec enthousiasme par le public. Plusieurs de ses précédentes œuvres ont évoqué ses propres expériences. Dans *Testament*, Lynne Littman expose son amour ardent et « primal » pour ses enfants. Ayant lu la nouvelle de Carol Amen « The Last Testament », elle persuada son auteur d'en acheter les droits. Le film fut tourné en 28 jours pour la somme de 750 000 dollars. Lynn Littman est mariée au réalisateur Taylor Hackford *(Officier et Gentleman)*. Ils ont deux fils.

Jane Alexander, la vedette de *Testament*, a déjà été récompensée au théâtre par le Tony Award, et à la télévision par l'Emmy Award. Au cinéma, on l'a « nominée » trois fois pour l'Oscar de la meilleure actrice. Camarade de classe de Lynne Littman, Jone était déjà une partisane du mouvement pour le désarmement nucléaire. « J'ai tout de suite pensé », déclare-t-elle, « qu'il fallait tourner ce film, car il explique clairement la situation ; il faut supprimer l'arme nucléaire. Tout simplement parce qu'il est illusoire de penser qu'il y aura des survivants et que nous serons parmi ceux-ci. L'histoire le montre bien : les gens ne sont pas victimes de l'explosion elle-même. Ils subissent les radiations, personne n'est à l'abri, et c'est la fin d'une civilisation. Je suis certaine que ce film fera réfléchir. ». Née à Boston où elle a été élevée, Jane étudia particulièrement les mathématiques et l'art dramatique. Décidant d'entrer rapidement dans la vie active, elle suit des cours de formation accélérée de sténo et devient secrétaire d'un agent de New York. Un peu plus tard, on lui propose d'être la doublure de Sandy Dennis qui présente « A Thousand Clowns » à Broadway. Depuis Jane a joué dans de multiples pièces présentées à New York, où elle tenait le rôle principal. C'est son interprétation dans « The Great White Hope » qui lui valut le Tony Award. En 1970, elle a repris son rôle pour le film réalisé par Martin Ritt *(L'Insurgé)* et fut nommée pour l'Oscar. Ses deux autres nominations seront pour *Les hommes du président* de Alan J. Pakula et *Kramer contre Kramer* de Robert Benton. Actuellement, elle tourne pour CBS-TV « Calamity Jane : Diary of A Frontier Woman », dont elle est également productrice. Jane est mariée au célèbre metteur en scène de théâtre Ed Sherin. Ils vivent avec leurs quatre enfants à la campagne, près de New York.



LES AVENTURIERS DE L'ARCHE PERDUE

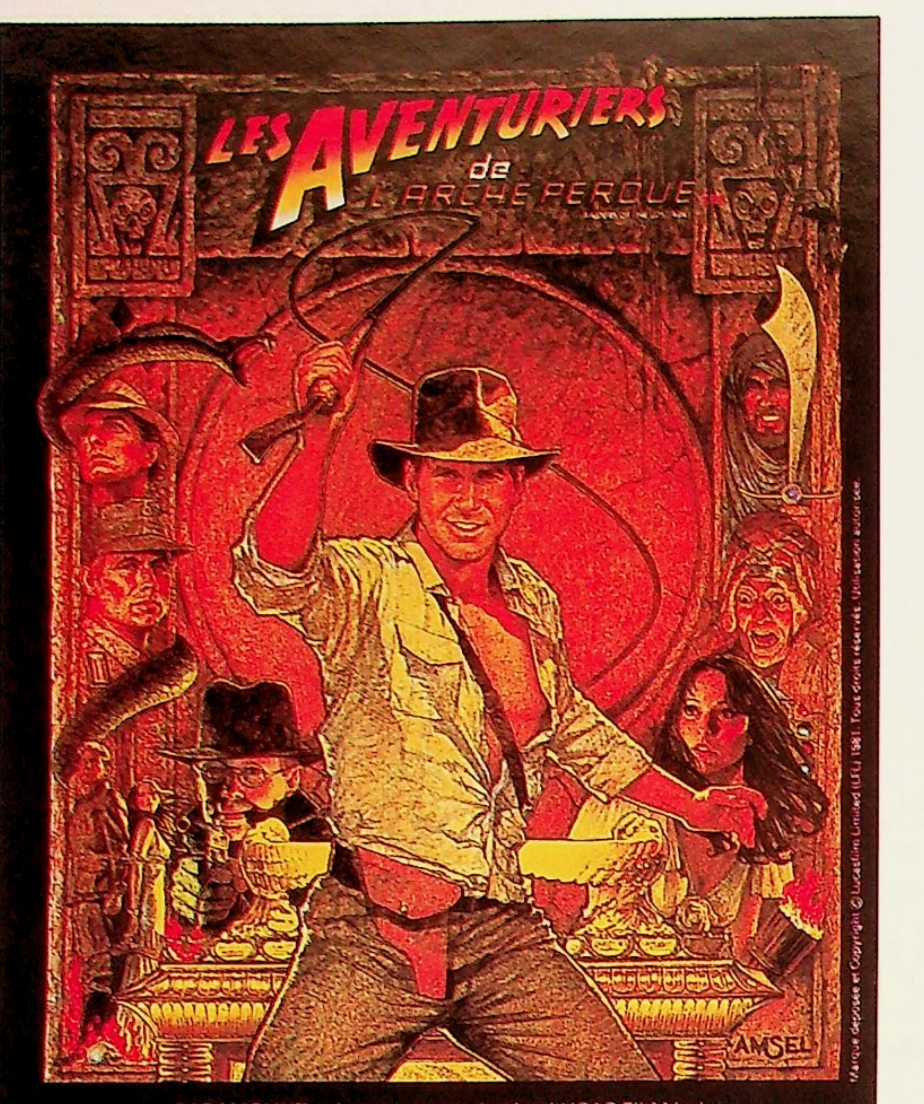
Raiders of the Los Lost Ark. USA 1981. Un film réalisé par Steven Spielberg • **Scénario** Lawrence Kasdan, d'après une histoire de George Lucas et Philip Kaufman • **Directeur de la photographie** Douglas Slocombe • **Musique** John Williams • **Décors** Norman Reynolds • **Montage** Michael Kahn • **Effets spéciaux** Richard Edlund • **Production** Lucasfilm • **Distributeur** C.I.C. • **Durée 116 mn.** *Réédition.*

Interprètes : Harrison Ford (Indiana Jones), Karen Allen (Marion), Wolf Kahler (Dietrich), Paul Freeman (Belloq), Ronald Lacey (Toht), John Rhys-Davies (Sallah), Denholm Elliott (Marcus Brody).

L'histoire : « Indiana Jones, passionné d'archéologie et aventurier dans l'âme, est toujours prêt à partir par monts et par vaux dès qu'il entend parler de temples ou de pyramides inexplorés. C'est pourquoi les Services Secrets américains le choisiront pour devancer les hommes d'Hitler et s'emparer de l'Arche d'Alliance, présumée se trouver dans le Puits des Ames, lequel a disparu avec la cité de Tanis, engloutie par les sables quelque mille ans… avant Jésus Christ ! »

L'Ecran Fantastique vous en dit plus : Le projet de *Raiders*... est né à Hawaii en 77. Steven Spielberg et George Lucas y passaient des vacances ; les deux amis se connaissaient depuis 11 ans. La première de *Star Wars* devait avoir lieu à New York une semaine après, et Lucas, anxieux, s'était réfugié au soleil ; il était persuadé que le film serait un fiasco monumental ! Dès sa sortie, le film est un succès, et Lucas, détendu, raconte à son ami l'histoire d'un de ses projets : il s'agit d'archéologie et cela présenterait sous forme de feuilleton télévisé les exploits d'un aventurier passionné de recherches, Indiana Jones. Ce serait un peu à la manière des films à épisodes présentés dans les années 30 et 40. George Lucas y pense depuis une dizaine d'années, mais le projet *Star Wars* ne lui en a pas laissé le temps jusqu'à présent. Steven Spielberg est excité par l'idée : « J'ai toujours voulu faire un film qui serait un mélange de Lash LaRue, Spy Smasher, Masked MArvel, Tailspin Tommy et Edgar Rice Burroughs » confirme-t-il. « L'imagination débordante de George m'apportait tout cela » devait-il déclarer. Six mois plus tard, Lucas propose à Spielberg la réalisation de ce film. Ce dernier accepte, et ils établissent ensemble un planning pour démarrer la production en 1980. Spielberg travaille à la post-production de *Rencontres du 3e type*, et le tournage de *1941* doit commencer aussitôt après, ce qui explique la nécessité de patienter un peu avant la mise en œuvre de *Raiders*. George Lucas désire que ce film soit réalisé parce qu'il *veut* le voir ! En spectateur ! Comme le film est conçu telle une série, il a déjà préparé deux autres épisodes qui seront tournés si *Raiders*... est favorablement accueilli par le public, comme il l'espère ! Spielberg fut très satisfait du travail fourni par l'ensemble de l'équipe, et considère ce tournage comme sa meilleure expérience de réalisateur : « Qu'il s'agisse de Norman Reynolds et de toute son équipe artistique, de Doug Sclocombe et de ses opérateurs, ou de qui que ce soit d'ailleurs, tout s'est merveilleusement passé ! Pas d'amertume, pas de sautes d'humeur, chacun a travaillé avec son voisin dans un esprit d'équipe pour faire un bon film. Cette équipe anglaise est la plus rapide de celles que je connaisse, et c'est grâce à elle que nous avons terminé douze jours plus tôt que prévu. Ils sont aussi rapides qu'une équipe de télévision. Je n'ai jamais été aussi vite sans compromettre la qualité. Nous tournions une moyenne de 40 plans par jour en extérieur et 15 plans par jour lorsque nous étions sur des plateaux de tournage, la cadence étant ralentie pour des questions d'éclairage. Cela prouve que l'on peut gagner du temps par rapport au planning et réduire le coût d'un film de 15 millions de dollars alors que l'on prévoyait d'en dépenser 35 millions ! ».





C'est arrivé...
Plus rien n'est comme avant.
Ni plus personne.
Que reste-t-il?
Que va-t-il rester?
C'est arrivé partout.

LE DERNIER TESTAMENT

PARAMOUNT PRÉSENTE UNE PRODUCTION ENTERTAINMENT EVENTS
EN ASSOCIATION AVEC AMERICAN PLAYHOUSE • UN FILM DE LYNNE LITTMAN
JANE ALEXANDER • LE DERNIER TESTAMENT • WILLIAM DEVANE • MUSIQUE COMPOSÉE PAR JAMES HORNER
D'APRÈS UN SUJET DE CAROL AMEN "THE LAST TESTAMENT" • SCÉNARIO DE JOHN SACRET YOUNG
PRODUIT PAR JONATHAN BERNSTEIN & LYNNE LITTMAN • RÉALISÉ PAR LYNNE LITTMAN
UN FILM PARAMOUNT DISTRIBUÉ PAR CINÉMA INTERNATIONAL CORPORATION

CARL LAEMMLE *presents*

FRANKENSTEIN

THE MAN WHO
MADE A MONSTER

with

COLIN CLIVE, MAE CLARKE,
JOHN BOLES, BORIS KARLOFF,
DWIGHT FRYE, EDW. VAN SLOAN & FREDERIC KERR


Based upon the
Mary Wollstonecraft Shelley Story
Adapted by John L. Balderston
from the play by Peggy Webling
L'ECRAN FANTASTIQUE
DIRECTED BY
JAMES WHALE
A UNIVERSAL PICTURE
PRODUCED BY
CARL LAEMMLE, JR.

EN PLEIN CAUCHEMAR

UNIVERSAL PICTURES Présente "EN PLEIN CAUCHEMAR"
1re, 2e et 3e Parties écrites par CHRISTOPHER CROWE
4e Partie écrite par JEFFREY BLOOM
Producteurs Exécutifs ALEX BEATON et ANDREW MIRISCH
Produit par CHRISTOPHER CROWE Réalisé par JOSEPH SARGENT
UN FILM UNIVERSAL DISTRIBUÉ PAR CINEMA INTERNATIONAL CORPORATION
1983 UNIVERSAL CITY STUDIOS, INC.

Jean Pierre JACKSON présente

LOOKER

ELLE EST PARFAITE.

Un film écrit et réalisé par
MICHAEL CRICHTON
avec
ALBERT FINNEY, JAMES COBURN
SUSAN DEY, LEIGH TAYLOR-YOUNG
Produit par HOWARD JEFFREY, Musique de BARRY DEVORZON
Chef Décorateur DEAN EDWARD MITZNER
Directeur de la Photographie PAUL LOHMANN

A LADD COMPANY RELEASE
THRU WARNER BROS.
A WARNER COMMUNICATIONS COMPANY

Une sélection
CRYSTAL FILMS

Distribué par
SINFONIA FILMS



U.S.A. 1981. Réalisé par Michael Crichton • **Scénario** Michael Crichton • **Directeur de la photographie** Paul Lohmann • **Montage** Carl Kress • **Musique** Barry DeVorzon • **Effets spéciaux** Joe Day • **Production** Ladd Company • **Distributeur** Sinfonia Film • **Durée** 100 mn **Sortie :** le 6 juin 1984 à Paris.

Interprètes : Albert Finney (Dr. Larry Roberts), James Coburn (John Reston), Susan Dey (Cindy), Leigh Taylor-Young (Jeannifer Long), Dorian Harewood (Lieutenant Masters).

L'Histoire : « Le Dr. Larry Roberts, l'un des meilleurs spécialistes californiens de chirurgie esthétique, est sollicité par quatre jeunes modèles, qui lui présentent, à quelques jours d'intervalle, des listes extraordinairement précises de « défauts » à corriger. Peu de temps après ces interventions, plusieurs de ces patientes trouveront la mort... Intrigué, Roberts mène une enquête, qui le conduira jusqu'au bureau d'un magnat de la pub, se livrant à d'étranges recherches. Elles ont pour but d'« hypnotiser » les consommateurs, et de les inciter à consommer certains produits ainsi que certaines idées politiques. Un duel à mort opposera alors les deux hommes... »

L'Ecran Fantastique vous en dit plus : Né à Chicago le 23 octobre 1942, Michal Crichton, réalisateur, scénariste et romancier à succès, passe son enfance à Roslyn, à Long Island, et prend goût à la littérature fantastique et policière en lisant Edgar Poe et Conan Doyle. Les films d'Hitchcock exerceront aussi sur lui une influence marquante. Il commence à écrire durant ses études secondaires, et publie son premier article au « New York Times » à l'âge de 14 ans ! Après un certificat d'anthropologie à Harvard, il se rend à Londres puis en France. De retour aux USA, il est accepté à la Harvard Medical Shool. En 1965, sous le pseudonyme de John Lange, il écrira une série de romans policiers, se signalant tous par la présence d'un arrière-plan médical ou technologique. L'adaptation de son dernier ouvrage, « Binary », marquera, en 1972, ses débuts de réalisateur de télévision. En 1969, Crichton publie son premier best-seller, « La vérité Andromède », que Robert Wise filmera deux ans plus tard. Après avoir signé, pour Jeannot Szwarc, le scénario de *Extrême Close Up* (1973), Michael Crichton écrit et réalise *Mondwest*. L'année suivante, Mike Hodges porte à l'écran son roman *The Terminal Man*. Trois ans plu tard, en 1977, Crichton retourne à la mise en scène avec *Coma*. Il tourne *La grande attaque du train d'or* (1979), suivi de la publication de « Congo », un nouveau best-seller qui sera prochainement adapté au cinéma. Sportif, amateur de tennis, collectionneur passionné d'art moderne, Michael Crichton a souhaité aborder avec *Looker* les problèmes posés par le pouvoir de la publicité : « Les spots publicitaires représentent, dores et déjà, une forme de suggestion collective ; c'est leur fonction même. J'ai voulu montrer, dans ce film, le genre de pressions auxquelles nous allons bientôt devoir faire face... »

Premier film hollywoodien d'Albert Finney, *Looker* marquait également son retour à l'écran après six années d'activités au National Theatre de Londres. Né le 9 mai 1936 à Salford, dans le Lancashire, Albert Finney a fait ses études à la Royal Academy of Dramatic Art, en compagnie d'Alan Bates et de Peter O'Toole. Après avoir interprété Shakespeare pendant de nombreuses années, il débute à l'écran dans *Le cabotin* (1960) de Tony Richardson, avant de conquérir une célébrité internationale et une nomination à l'Oscar avec *Tom Jones* (1963). On a pu le voir notamment dans : *La force des ténèbres* (63), *Scrooge* (70), *Le crime de l'Orient Express* (74), *Le frère le plus futé de Sherlock Holmes* (75), *Duellistes* (77), *Wolfen* et *Annie* (1981). Face à lui, un « méchant célèbre » : James Coburn, qui fut révélé en 1965 par *Notre Homme Flint*, de Daniel Mann, film situé dans la tradition James Bond. Né le 31 août 1928 à Laurel, dans le Nebraska, James Coburn débuta au théâtre avec Vincent Price dans « Billy Budd ». Après de nombreuses difficultés, il débutera au cinéma dans *La chevauchée de la vengeance* (1958) de Bud Boetticher. L'un des meilleurs seconds plans hollywoodiens, James Coburn sera rapidement catalogué dans les rôles d'anti-héros élégants et cyniques avant d'acquérir une gloire mondiale. Principaux films : *Les 7 mercenaires* (60), *La grande évasion* (62), *Major Dundee (64)*, *Le cher disparu* (66), F *comme Flint* (67), *Il était une fois... la révolution* (71), *Pat Garrett et Billy le Kid* (73), *Croix de fer (77)*, *Le cercle de fer* (78), *High Risk* (81).





Nightmares. USA 1983. Un film réalisé par Joseph Sargent • **Scénario** Christopher Crowe (ép. 1, 2 et 3), Jeffrey Bloom (ép. 4) • **Directeur de la photographie** Gérald Perry Finnerman (ép. 1 et 2), Mario DiLeo (ép. 3 et 4) • **Musique** Craig Safan • **Décors** Dean Edward Mitzner • **Montage** Rod Stephens, Michael Brown • **Effets spéciaux des jeux vidéo** Bo Gehring Associates • **Production** Universal • **Distributeur** C.I.C. • **Durée** 93 mn.

Sortie en France : le 13 juin 1984 à Paris.

L'histoire : Film à sketches : « Terreur à Topanga » : une femme femme préférera risquer sa vie à sortir de nuit dans un quartier où un tueur fou a été signalé plutôt que de se passer de cigarettes ! ; « L'évêque des batailles » : J.J. Cooney, champion des jeux vidéos, affrontera une diabolique machine ; « La bénédiction » : le Révérend McLeod, qui pense avoir perdu la Foi, rencontrera pourtant le Diable dans le désert... ; « La nuit du rat » : Steven, un « homme responsable », sûr de lui et mari autoritaire, sera brusquement aux prises avec un rat géant et invincible !

L'Ecran Fantastique vous en dit plus : Né à Jersey City en 1925, le réalisateur Joseph Sargent suit tout d'abord les cours de la New School for Social Research à New York, où on lui enseigne notamment la mise en scène de théâtre. Il passe de la théorie à la pratique quand le cinéma s'intéresse à lui, en la personne de Stanley Kubrick, dont il deviendra « special assistant »... Installé par la suite sur la côte Ouest, il se voit confier le tournage de la série TV *The Man from U.N.C.L.E.* En 1966, il réalise sn premier film de cinéma, *Un espion de trop*, dont le scénario est tiré de cette série, avec Robert Vaughn et David McCallum. Ce seront ensuite (notamment) : *The Hell with Heroes* (1968) avec Rod Taylor et Claudia Cardinale ; *Le cerveau d'acier* (1970), pour lequel il recevra le prix de la Directors Guild, excellente aventure de SF avec Susan Clark et Eric Braeden ; *Les Bootleggers* (1973) avec Burt Reynolds ; *Les pirates du métro* (1974) avec Walter Matthau, Robert Shaw et Martin Balsam ; *Mac Arthur, le général Rebelle* (1977), avec Gregory Peck. Pour la télévision, Joseph Sargent a notamment tourné la série des *Genesis*, et il prépare actuellement *Memorial Day*.

Christopher Crowe, scénariste des trois premiers sketches et producteur du film, est né à Racine, dans l'état du Wisconsin, où il grandit. Après des cours d'université, passionné de vitesse, il participe à de nombreuses courses automobiles, et dirigea une rubrique dans une revue spécialisée. Dans son dernier scénario, il racontera l'histoire d'un pilote professionnel tentant d'échapper à une société futuriste entièrement automatisée ! En 1980, il passe sous contrat pour l'Universal : c'est alors qu'il écrit *Nightmares*. Depuis, il a rédigé d'autres scénarios qui ont été confiés notamment à Robert Wise, aux producteurs David Foster et Larry Turman et à la Mirisch Corp. « Chaque histoire ne justifiait pas un long métrage » précise Crowe. « Le film à sketches à fait ses preuves, aux USA et en Europe. Notre lien, dans *Nightmare*, est l'atmosphère de terreur qui peut envahir subitement les endroits que nous voyons pourtant tous les jours ». En effet, ajoute-t-il, « les professeurs fous voulant devenir des maitres du monde ne nous effraient plus. En revanche, un bâtiment abandonné peut nous donner la chair de poule... ! ».

Véronica Cartwright est la fille du directeur artistique John Cartwright. Née à Bristol, en Angleterre, elle a sept ans lorsque sa famille émigre aux USA. C'est à cet âge qu'elle débute à la TV, d'abord dans des spots publicitaires, puis en tenant le rôle de Violet Rutherford dans la série « Leave it to the Bearer ». A 9 ans, elle tourne dans son premier film au côté de Robert Wagner, dans *Love and War*. Trois ans plus tard, elle est en compagnie de Audrey Hepburn et Shirley Mac Laine dans *La rumeur* de William Wyler. Puis en 1963, l'année suivante, elle joue dans *Les oiseaux* d'Hitchcock. C'est alors qu'elle reçoit un Emmy Award pour sa performance dans « Tell me not in Mournful Numbers », série TV. Depuis, elle a tourné dans de nombreux films, dont *Alien* et *L'étoffe des héros*.



Un vétéran d'Hollywood

JOHN CARRADINE

La Seconde Carrière de Carradine. 1954-1984

Avant de continuer chronologiquement notre promenade parmi les films de John Carradine, il nous faut ouvrir une parenthèse pour signaler un nouveau chapitre de sa vie privée. En 1941, il divorça de sa première femme et ne se remaria qu'en 1945, avec une jeune actrice (qui jouait dans *Bluebeard*), Sonia Sorel qui devait lui donner trois autres fils : Christopher (1947), Keith (1950) et Robert Reed (1954). Durant ces années, l'infortuné Carradine eut bien des ennuis avec sa précédente épouse qui le traîna devant les tribunaux pour arriérés de pension alimentaire et même pour bigamie. Cela n'entama pas son moral, ne l'empêchant pas notamment de passer de joyeuses soirées en compagnie d'autres « bons vivants» de ses amis tels qu'Errol Flynn, Cesar Romero, Henry Fonda ou Anthony Quinn.

PAR PIERRE GIRES

JOHN CARRADINE

Toujours très sollicité pour paraître sur les planches, Carradine figura dans de nombreuses pièces modernes : « Arsenic and Old Laces » (« Arsenic et vieilles dentelles ») où il joua le rôle créé par Karloff à la scène et repris par Raymond Massey dans la version filmée : « My Dear Children », mis en scène par Otto Preminger ; « Galileo », mis en scène par Joseph Losey ; « The Heiress » (« L'Héritière »), rôle du père joué à la scène par Basil Rathbone et à l'écran par Ralph Richardson ; « The Royal Family of Broadway », rôle de Tony Cavendish tenu à l'écran en 1930 par Fredrich March ; « La Route au Tabac », rôle du vieux Lester tenu dans le film de John Ford par Charley Grapewin ; « The Time of Your Life », rôle de Kit Carson ; « Volpone », « La Folle De Chaillot », etc... Comme on peut le constater, Carradine jouait tous les grands auteurs, de Jean Giraudoux à Somerset Maugham, de Erskine Caldwell à Henry James et de William Saroyan à Edna Ferber. Et puis encore du Shakespeare : Brutus, dans « Julius Caesar ».

C'est aussi Shakespeare qui préside aux débuts officiels de John Carradine dans une nouvelle forme de spectacle artistique qui prend un essor considérable aux U.S.A. dès la fin de la guerre : la Télévision ! En 1949, Carradine y fait ses débuts dns *une adaptation de La Douziène Nuit* (rôle de Malvolio), première de ses innombrables participations à des shows, des pièces ou des téléfilms qu'il nous est malheureusement impossible de recenser, la plupart n'ayant pas abouti sur nos petits écrans : signalons au moins sa personnification de Fu-Manchu dans un téléfilm pilote d'une série jamais poursuivie.

Pour clore cette parenthèse extra-cinématographique, citons un nouvel épisode de sa vie matrimoniale, à savoir son second divorce survenu en 1956 après deux années de péripéties devant les tribunaux qui lui accordèrent finalement la garde de ses trois fils issus de ce mariage (ce qui n'est pas fréquent et mérite d'être souligné). Après quoi, en 1957, l'incorrigible Carradine se remaria avec une certaine Doris Rich.

C'est en 1954 que John Carradine a commencé dans les studios hollywoodiens une seconde carrière qui ne devait plus subir de « cassure », notre prolifique histrion allongeant chaque année sa filmographie à une cadence rarement égalée. Si l'on ajoute que ses prouesses théâtrales et ses apparitions à la télévision ne firent également que croître, l'on se demande comment cet infatigable comédien trouvait encore le temps de mener une existence familiale, de goûter aux joies du « farniente » et de faire face à tous les ennuis qui s'abattirent sur lui, notamment ses fréquents démêlés avec le fisc et ses ex-femmes. Il ne niait d'ailleurs pas que ses constants et impérieux besoins d'argent étaient seuls responsables de sa participation à de nombreux films sans grand intérêt, ce qui devait, hélas devenir une habitude à mesure que s'écoulaient les années.

En 1954, John Carradine reparut donc sur les grands écrans dans plusieurs productions importantes où il ne jouait que des personnages épisodiques. Ce fut notamment le cas pour le célèbre western *Johnny Guitare* de Nicholas Ray où refait surface un John Carradine différent de celui que nous avions connu jusqu'alors : vieilli, le visage rendu encore plus maigre par des rides très prononcées le faisant paraître plus âgé qu'il n'était (il n'avait même pas la cinquantaine), tel était donc l'ex-comte Dracula de Kenton qui en outre, ô surprise, incarnait auprès de la grande Joan Crawford, un « gentil » qui se faisait tuer lâchement au grand désespoir de l'héroïne. Les westerns devaient réapparaître régulièrement dans sa filmographie, mais il n'y sera plus souvent le vilain ; ses compositions vont devenir plus variées : il sera juge, pionnier, pasteur, saltimbanque, marchand, médecin, bref tous les archétypes de la mythologie de l'Ouest. Détail révélateur de ce changement d'emploi : dans la version 1957 de *Jesse James* réalisée par Nicholas Ray, il incarne un docte révérand, et lorsque plus tard John Ford le réutilisera, ce sera pour en faire un simple quidam dans *The Man Who Shot Liberty Valance (L'Homme qui Tua L.V.)* en 1962, et un vulgaire joueur (tricheur tout de même) dans *Cheyenne Autumn (Les Cheyennes)* en 1964.

Mais dans l'avalanche de films que Carradine va tourner à partir de 1955, vont figurer une fraction importante de scénarios fantastiques dont nous soulignons ici les principaux, renvoyant nos lecteurs à notre filmographie pour y découvrir tous les autres. Le grand retour de John Carradine au Fantastique s'effectue en 1956, année où il participe à *The Black Sleep*, de Reginald Le Borg, auprès de Basil Rathbone, Bela Lugosi et Lon Chaney Jr, jouant l'un des malheureux cobayes dont le cerveau a été abîmé par les expériences du chirurgien Rathbone : affublé d'une longue barbe et d'une chevelure interminable, Carradine ressemble à quelque abbé Faria croupissant au fond de sa geôle et réussit une composition intéressante dans un drame qui ne l'est pas moins malgré un sujet cent fois traité.

Dans *The Unhearthly*, de Brooke Peters (1957), dont il est cette fois le principal interprète, Carradine devient à son tour un docte professeur pratiquant des expériences peu orthodoxes sur des sujets non volontaires, dans le but louable de trouver le secret de la vie éternelle mais avec des résultats catastrophiques pour lui comme pour ses patients. Ce petit film, qui marquait son retour en vedette dans le Fantastique (seul genre où désormais il aurait parfois la tête d'affiche), fut suivi de *The Cosmic Man*, de Herbert Greene (1959) où il incarne un être de l'espace victime, à son arrivée sur Terre, d'un étrange phénomène qui le rend parfois transparent, parfois invisi-



John Carradine, entouré d'autres « monstres » célèbre du 7e art, lors du tournage de « The Black Skepp » (1956)



Face à Burt Lancaster dans « The Kentuckian (1955)

ble. La même année, il est l'un des morts-vivants animés par des extra-terrestres dans l'estimable *Invisible Invaders* d'Edward L. Cahn et en 1960, il est l'un des savants découvrant et explorant un monde sous-marin dans *The Incredible Petrified World* de Jerry Warren. Autre petit budget fantastique lui redonnant la vedette : *The Wizard of Mars,* de David Hewitt (1965), transposition en thème de science-fiction du fameux *Magicien d'Oz,* où Carradine tient le rôle titulaire.

Parmi les œuvres hors du Fantastique de cette période de rendement intense, il nous faut citer surtout *The Last Hurrah (La Dernière Fanfare)* qui vit en 1958 le retour de Carradine sous la direction de John Ford ; *Tarzan the Magnificent (Tarzan le Magnifique)* de Robert Day (1960) qui rend à Carradine un rôle de vilain digne de ceux de sa grande époque Fox ; *The Adventures of Huckleberry Finn (Les Aventuriers du Fleuve)* de Michael Curtiz (1960) où il incarne un ignoble chasseur d'esclaves en fuite ; et *The Patsy (Jerry Souffre-Douleur)* (1964) où il revient allègrement à la comédie auprès du grand Jerry Lewis.

Il nous faut à présent signaler ici deux événements importants concernant cette période (1955-1970) de la carrière de John Carradine : sa participation à des films falsifiés, et son apport au cinéma fantastique mexicain.

En ce qui concerne le premier point, tout commença (sans Carradine) avec la fabrication spontanée d'une « version américaine » d'un excellent film japonais : *Gojira (Godzilla)* de Inoshiro Honda (1954) auquel des distributeurs californiens ajoutèrent des scènes tournées par Terry Morse avec l'acteur Raymond Burr, lequel jouait un reporter assistant à la destruction de Tokyo par le monstre sans jamais rencontrer — et pour cause ! — les protagonistes nippons de l'histoire. Ainsi fut créée une œuvre hybride se voulant une co-production mais dont le seul objectif était d'attirer les spectateurs yankees en affichant un acteur américain comme s'il était la vraie et principale vedette de la co-production en question. Ce procédé pour le moins répréhensible, a été fréquemment utilisé vers cette période, et John Carradine s'est trouvé impliqué (le terme n'est pas impropre) dans plusieurs affaires de ce (mauvais) goût où furent trafiquées des œuvres américains aussi bien qu'étrangères, au point que certains de ces films n'avaient presque plus rien à voir avec leur métrage original, et étaient en outre peu compréhensibles pour le malheureux spectateur, des personnages arrivant et disparaissant sans autre forme de procès.

C'est en 1957 que John Carradine fut pour la première fois sollicité afin de tourner des séquences additionnelles destinées à américaniser un autre film fantastique du japonais Inoshiro Honda : *Jujin Yukiotoko,* histoire d'un être devenu monstrueux après avoir été



John Carradine et la Religion : proche de Moïse dans « Les dix commandements » (1956), puis facétieux diablotin dans « Antopsia de un fantasma » onze ans plus tard... !

JOHN CARRADINE

atteint par les radiations dégagées par une bombe atomique. Quatre acteurs hollywoodiens, à la tête desquels Carradine incarne un savant, examinent la créature dans de brèves séquences qui contrastent avec celles de l'œuvre originale, laquelle, considérée pour elle-même, était avec *Godzilla* l'un des meilleures du spécialiste fantastique japonais. Le titre américain *Half-Human* était plus logique que le titre français (*L'Abominable Homme des Neiges*), car il ne s'agit nullement du mythique yéti.

Invasion of the Animal People est un hybride enfanté en 1962 à partir d'un film suédois de 1960 où Carradine hérite à nouveau d'un personnage de savant (il en est aussi le narrateur en voix-off) aux prises cette fois avec un monstre horrible amené par un vaisseau venu de l'espace, Jerry Warren réalisant les scènes américaines ajoutées à l'œuvre scandinave mise en scène par Virgil Vogel (auteur jadis de quelques bons films fantastiques... américains !).

Pire encore est le traitement subi par un film mexicain, sans doute un moyen métrage, adaptant *Le Club des Suicidés* de R.L. Stevenson, auquel on a adjoint une autre production dont nous ignorons la nationalité, qui parle d'un homme pétrifié, et qui, pour terminer, a été encore un peu plus tronquée avec des séquences (voulant relier ces deux sujets absolument dissemblables) tournées en 1964 par Jerry Warren, décidément dangereux récidiviste en la matière, où à nouveau l'immuable John Carradine fait trois petits tours devant la caméra, cette fois en tant que mesmériste. Ce salmigondis effarant se nomme en toute simplicité *Curse of the Stone Hand* et porte le millésime de 1964.

Pour ces différentes prestations qui, chacune, ne l'occupaient que quelques jours, la plupart des scènes consistant en des discussions autour ou à propos du monstre de service, Carradine prêtait donc davantage son nom que sa personne et avait droit à la tête d'affiche, ce qui prouve au moins que sa réputation, dans le domaine du Fantastique, était encore solide. On peut regretter qu'il ait ainsi galvaudé son talent indéniable auquel, en la circonstance, on ne faisait guère appel ; mais lui s'en souciait fort peu, appliquant sa devise qui était de tourner n'importe quoi afin de pouvoir, à chaque occasion, se consacrer à son cher théâtre et faire face à toutes ses obligations coûteuses du côté familial et conjugal. Autres films trafiqués, mais cette fois de différente manière puisqu'il s'agit de films américains (toujours fantastiques, ce qui est très curieux) tournés d'abord avec certains acteurs et techniciens, puis repris plusieurs années plus tard avec des interprètes ou réalisateurs différents, changeant de titre plusieurs fois avant leur sortie tardive sur les écrans. Il s'agit évidemment de petites productions souvent inachevées par suite de manque de crédits, de faillite d'un commanditaire ou d'une société ; ou bien de films réalisés par des indépendants et qu'aucune maison de distribution ne voulait diffuser, vu leur manque à peu près total d'intérêt.

Et comme par hasard, John Carradine se trouva mêlé à quelques-uns de ces films maudits dont les plus typiques semblent être : *Blood of The Man-Devil,* où Carradine et Lon Chaney Jr sont des sorciers ; *Horror of The Blood Monsters,* qui nous transporte sur une étrange planète peuplée de créatures vampiriques ; et *Blood of The Ghasthly Horror* (signé Al Adamson comme le précédent - un réalisateur proche du degré zéro) où Carradine est à nouveau un savant-fou manipulant des cerveaux.

Nous avons dit que John Carradine avait prêté son concours au cinéma fantastique mexicain : c'est une des périodes les moins connues de sa carrière, qui même en Amérique fut pratiquement passée sous silence, la plupart de ces films n'y ayant pas été distribués (c'est aussi le cas des derniers films tournés par le grand Boris Karloff pour le compte des studios mexicains).

Cela s'est passé dans les dernières années 60, période où le Mexique fit appel, pour internationaliser sa production de films fantastiques, aux plus grands noms



John Carradine voyeur dans « The Unearthly » (1957)

« Dr. Terror's Gallery of Horror » (1967) de David L. Hevitt.



Prendre le diable par la queue, et le mordre aux dents, tel est le sort infortuné que subit Carradine dans « Autopsia de un fantasma » !

Un coiffeur peu engageant, dont se méfie le jeune Charles Bronson ...(« Showdown at Boot Hill » - 1958).

hollywoodiens du genre. En 1967, en compagnie de son ami Basil Rathbone, Carradine tourna *Autopsia De Un Fantasma*, d'Ismael Rodriguez où il héritait d'un rôle bien dans ses cordes : Satan, traditionnellement accoutré d'une grande cape et la face ricanante allongée par une barbe pointue. Vinrent ensuite, en 1967-68, plusieurs productions dont il fut le seul acteur américain et aussi la principale vedette, comme *La Senora Muerte* et *Pacto Diabolico*, toutes deux réalisées par Jaime Salvador, toutes deux le transforment en savant-fou dans la plus pure tradition hollywoodienne, ces productions s'efforçant de ressembler aux grands succès californiens de similaire inspiration ! *Enigma De Muerte*, de Federico Curiel, nous restitue un Carradine au service des Nazis.

Enfin *Las Vampiras* de Federico Curiel, lui attribue le rôle du comte Dracula qui devait être la dernière prestation mexicaine de Carradine de cette époque.

Pour en revenir à sa carrière américaine, ce sont donc ses rôles de savants-fous et de vampires qui ont fait sa notoriété dans le Fantastique. En 1966, il retrouva le personnage du comte Dracula avec un film qui eut l'idée originale de transporter le vampire dans le cadre de l'Ouest des westerns, et de le confronter à un autre héros de l'écran (mais qui fut bien réel, celui-là) : Billy le Kid. Sensiblement vieilli depuis ses apparitions dans les œuvres de Kenton, Carradine incarne, dans *Billy The Kid Versus Dracula*, de William Beaudine, un comte au visage marqué, avec des poches sous les yeux et des rides accentuées, image peu conforme à l'éternelle jeunesse du personnage de Bram Stoker. Dans ce script délirant signé de Karl Hittleman, Billy le Kid décide de se ranger et de se marier, sans se douter, le malheureux, que l'oncle de sa dulcinée n'est autre que le comte Dracula, ce qui, on s'en doute, causera bien des tourments aux jouvençaux ; une nouvelle fois, le sanguinaire outlaw est présenté de très favorable manière, ce que l'on peut ici pardonner car le film n'a bien entendu aucune prétention historique.

D'autres films de vampires ont bénéficié, à cette époque, de la présence de John Carradine, même s'il n'y incarnait pas lui-même un suceur de sang, comme *Dr Terror's Gallery of Horrors* de David Hewitt (1967), dont Carradine est le narrateur tout en y interprétant un rôle de sorcier, ou *The Blood of Dracula's Castle*, du sinistre Al Adamson (1969) où Carradine sert un couple de vampires. En résumé, John Carradine n'arrêtait pas de tourner, surtout des films fantastiques, négligeant trop souvent la qualité au profit de la quantité (nous avons déjà dit pourquoi), mais se mettant néanmoins parfois au service de scénarios intéressants malheureusement gâchés par des réalisateurs de piètre envergure, à cent coudées au dessous des vraies valeurs d'alors telles Jack Arnold ou Roger Corman.

Nous verrons plus loin ses prestations télévisées ; quant au théâtre, il continuait à bénéficier des faveurs de Carradine qui y consacrait toujours le meilleur de son temps. C'est ainsi qu'en 1966, il fit de longues tournées avec « Oliver », d'après Charles Dickens, où il jouait l'horrible Fagin, après qu'à New York il ait repris le rôle de Hamlet face à son jeune fils David qui y incarnait Laerte. Il consacra également plusieurs années à jouer, à travers les U.S.A. le rôle de Lycus (tenu à l'écran par Phil Silvers) dans « A Funny Thing Happened on the Way of the Forum. »

Les années 60 furent donc très fructueuses pour John Carradine, quoique, au cinéma, on ne puisse le créditer d'aucune prestation mémorable dans aucun film important. Or, la décade suivante allait nous offrir l'image d'un John Carradine cette fois sollicité et engagé dans des productions de qualité, y compris des chefs-d'œuvres du Fantastique, où le chef du « clan Carradine » (plusieurs de ses fils étant entrés dans la carrière paternelle) allait continuer de paraître inlassablement, malgré l'âge et l'adversité qui ne l'épargnèrent pas alors.

V - Le Patriarche de la Famille Carradine.

Depuis quelques années, John n'est plus l'unique Carradine célèbre à Hollywood. Fier de ses fils (qui en retour ne tarissent pas d'admiration pour lui), il peut se vanter d'être l'un des rares acteurs dont plusieurs enfants ont réussi à se faire un nom au firmament du Septième Art. David avait débuté

JOHN CARRADINE

en 1964 dans *Taggart* de R.G. Springsteen et était devenu populaire grâce à deux séries télévisées : *Shane* (1965-66) et surtout *Kung-Fu* (1972), le grand écran en ayant fait la vedette de *La Course à la Mort 2000, En Route Vers la Gloire* et *L'œuf du Serpent,* entre autres. Etre dirigé par Ingmar Bergman prouve bien que David a atteint une renommée internationale que son père lui-même n'a jamais obtenue. Keith, qui débuta en 1971 dans *A Gunfight (Dialogue de Feu)* de Lamont Johnson, s'imposa rapidement grâce à *L'Empereur du Nord, Les Duellistes, La Petite,* etc. Quant au jeune Robert, il fut, à l'ombre de John Wayne, dans *Les Cows-Boys* de Mark Rydell (1972), l'un des enfants qui vengent la mort du Duke lâchement assassiné par le vilain Bruce Dern ; on le vit ensuite, adolescent, dans *Orca, Le Retour, Black-Out, Main Streets,* etc... La décade 70 marqua pour Carradine le début des grandes douleurs humaines auxquelles nul n'échappe tôt ou tard. D'abord sur le plan de sa santé personnelle : il était, depuis de longues années, victime de l'une des maladies les plus douloureuses : l'arthrite, inflammation des articulations dont John Carradine devint, à mesure que s'écoulaient les années, le souffre-douleur. Ce mal implacable se fixa principalement sur ses mains, lesquelles prirent avec le temps une forme horrible, les articulations se nouant et les doigts étant rejetés en un angle tel qu'il devenait pratiquement impossible à leur propriétaire de s'en servir efficacement. Il dut renoncer notamment à la peinture qu'il aimait tant.

Et c'est ainsi que, depuis longtemps déjà, nous apercevons sur l'écran la mutilation « naturelle » de l'infortuné John Carradine qui ne cherche nullement à dissimuler son infirmité, laquelle apparaît nettement dans certains gros plans qui n'échappent pas à l'œil inquisiteur de la caméra. Mais cela n'empêche pas Carradine de faire son métier aussi consciencieusement que jadis, avec plus de mérite à nos yeux, car nous devinons que ses souffrances doivent être parfois intolérables malgré les calmants divers qui doivent lui être prescrits pour vaincre momentanément la douleur. Le plus difficile, pour un acteur, est de jouer une pièce, de tenir la scène coûte que coûte : n'ayant jamais renoncé à monter sur les planches, John Carradine ne put cependant éviter de déclarer forfait, un soir où il jouait le rôle du père dans : « La chatte sur un toît brûlant », mais ce fut une exception !

Autre terrible coup du sort pour Carradine : l'incendie de sa propriété d'Oxnard (Californie) en mai 1971, sinistre dans lequel périt sa femme Doris et où il perdit non seulement tous ses biens matériels mais aussi la plupart des souvenirs amassés au cours de sa longue carrière. Cette tragédie l'affecta profondément, mais il fit face courageusement à l'adversité et avec l'aide de ses fils, il se remit derechef à l'ouvrage pour se créer un home nouveau, refusant définitivement de se reposer comme on le lui conseillait, bien décidé à jouer la comédie jusqu'à son dernier souffle, lequel, selon lui, n'arriverait pas de si tôt. Et pour prouver (s'il en était encore besoin) que l'heure du renoncement n'avait pas encore sonné pour lui,



C'est au Mexique que John Carradine tourna « Las Vampiras » (1968), entouré de fort séduisante ballerines-vampires...



Nonobstant les charmes capiteux de sa victime, John Carradine l'emporte froidement (et noblement) vers son Destin... (« Las vampiras »).



Le fouet, telle est la punition des maladroits assistants du savant fou ! (« La Senora muerte », avec Elsa Carnedas 1968)

il se maria pour la quatrième fois, en 1974 (à 68 ans !), acheta un yacht, luttant victorieusement contre les années, menant une existence toujours très active, étonnant son encourage par une vitalité que sa maladie ne parvenait pas à entamer.

Avant de reprendre le cours de sa carrière pour le grand écran, ouvrons ici une large parenthèse pour signaler son travail très important effectué dans les studios de télévision. John Carradine a paru dans au moins un épisode de chacune des séries suivantes : *Suspense, Climax, Branded, Cheyenne, Bonanza, Gunsmoke, La Grande Caravane, La Grande Vallée, Au nom de la Loi, Annie agent special, Jesse James, The Munstèrs, Kung-Fu* (auprès de son fils David), *Trapped, Mon Amie Irma, Des Agents très Spéciaux, L'Homme de Fer, Night Gallery, Twilight Zone* (pour ces deux dernières, voir l'E.F. n° 11).

Il a joué également dans maints téléfilms où le Fantastique était parfois de la partie. Citons entre autres : *Daughter of the Mind* de Walter Grauman (1969) avec Ray Milland et Gene Tierney, excellent suspense teinté de surnaturel où Carradine est un hypnotiseur face au couple vedette auquel la fillette défunte apparaît sous forme spectrale ; *The Crowhaven Farm,* du même réalisateur (1970) avec Paul Burke et Hope Lange, où Carradine est un brave fermier avertissant ses deux jeunes voisins que leur demeure est hantée ; *Decisions Decisions,* d'Alex Segal (1972) avec Bob Newhart et Jean Simmons, où il est un employé de chemin de fer ; *The Night Strangler,* de Dan Curtis (1973) où Carradine est un journaliste auprès du détective Kolchak (Darren Mc Gavin) ici aux prises avec un assassin-vampire (Richard Anderson) ; *The Cat Creature* de Curtis Harrington (1973) avec David Hedison et la mystérieuse Gale Sondergaard qui est la « déesse des chats » et tue comme un félin (scénario de Robert Bloch) ; *Stowaway To The Moon,* d'Andrew Mc Laglen (1975) parodie de science-fiction, avec Lloyd Bridges et le jeune Michael Link qui s'embarque clandestinement dans une fusée spatiale ; *Death at Love House,* de E.W. Swackhamer (1976) sombre histoire de spectres rassemblant plusieurs gloires hollywoodiennes (Robert Wagner, Dorothy Lamour, Carradine, Silvia Sidney, Joan Blondell) ; *Tail Gunner Joe,* de Jud Taylor (1977) histoire du trop célèbre sénateur Mac Carthy (Peter Boyle) que nous avons pu voir au cours d'un « Dossier de l'Ecran » et où Carradine joue à nouveau un brave fermier ; *Christmas Miracle in Caufield (Le Miracle de la Mine)* de Jud Taylor (1977) avec Kurt Russell, Andrew Prine et Barbara Babcock où Carradine est le patriarche d'une famille de mineurs aux prises avec un drame classique de travailleurs condamnés à demeurer enterrés vivants si les secours n'arrivent pas à temps ; *The Greatest Heroes of the Bible,* suite de courts-métrages dans l'un desquels Carradine incarne le vieux roi David ; *The Seekers,* de Sidney Hayers (1979) avec George Hamilton, Gary Merrill et Stuart Whitman, où Carradine est un pirate de la rivière, au siècle dernier. Pour en revenir au grand écran, la décade 70 marque incontestablement le retour de John Carradine aux films de qualité. Cela commença avec *Myra Breckindrige,* de Michael Sarne (1970) où Carradine côtoie plusieurs « monstres sacrés » (Mae West, Raquel Welch, John Huston, Farah Fawcett...) et joue le chirurgien chargé d'opérer le bisexuel de l'histoire ; puis, *The Seven Minutes,* autre thème audacieux (le procès de la pornographie, pas moins !) réalisé par Russ Meyer, qui réserve à Carradine un personnage de poète, après quoi *Boxcar Bertha* de Martin Scorcese en fait le partenaire de son fils David. *Big Foot* de Robert Slatzer est un western fantastique où Carradine retrouve un rôle de pur vilain qui lui sied parfaitement. Autre film mémorable, celui de Woody Allen :

Tout ce que vous voulez savoir sur le sexe sans jamais oser le demander (1972). Dans cette suite de sketches, Woody Allen a réservé à John Carradine un rôle parodiant ses habituelles prestations de savant-fou, ce qui est un bel hommage au vieil acteur de l'épouvante. Après avoir été l'une des victimes du fou meurtrier de *Silent Night, Bloody Night,* de Theodore Gershuny, John Carradine joue l'un de ses rares personnages de représentant de la Loi dans *Hex* de Leo Garen (1973) où il affronte de jeunes motards belliqueux menés par son fils Keith, le script étant d'essence fantastique puisque mettant en scène également deux belles et redoutables sorcières.

Moctezuma : bien qu'apparaissant souvent masqué, c'est effectivement Carradine que l'on voit tout au long du film (et non une doublure) : la vision de ses mains en est, hélas, une preuve ! La même année, il voyage aux Antilles pour les extérieurs de *Shock Waves (Le commando des morts-vivants)* de Ken Wiederhorn, dans lequel, une fois encore, il meurt trop tôt à notre gré, victime des zombies sous-marins de ce curieux scénario très intéressant mais maladroitement mis en images.

En 1976, John Carradine retrouve une dernière fois son vieux com-



Une opération sur le point d'aboutir... (« La senora muerte »)

Suivent en 1973 plusieurs films d'épouvante d'honnête facture comme *Terror in the Wax Museum* de Geo Fenady (au titre explicite) ; *The House of Seven Corpses* de Paul Harrisson (sur le thème de la maison hantée), ou *One Million A.D.* d'Allen Baron, petite production dont l'action se déroule aux temps préhistoriques, sans autres monstres géants que ceux de nombreux stock-shots empruntés à des productions antérieures ; à noter que Carradine, quoique n'occupant guère l'écran figure en tête d'affiche.

En 1975, retour au Mexique pour John Carradine : il incarne le père de la sanglante héroïne de *Mary Mary Bloody Mary* de Juan Lopez

plice John Wayne dans le symbolique *The Shootist (Le Dernier des Géants)* de Don Siegel, réflexion mélancolique sur le crépuscule d'un dieu du western, après quoi Michael Winner en fait le gardien de l'Enfer dans *The Sentinel (La Sentinelle des Maudits),* rôle important dans le script mais qui se traduit dans la plupart des séquences par la vision lointaine d'un Carradine immobile sur sa chaise.

Crash, de Charles Band, lui octroie quelques dialogues savoureux en tant qu'expert-ès-sorcellerie, cependant que, parmi le générique prestigieux de *The Last Tycoon (Le Dernier Nabab)* d'Elia Kazan, Carradine passe brièvement en tant

JOHN CARRADINE

que guide faisant visiter les studios aux touristes.

1977 voit s'allonger de plusieurs unités la liste désormais record des films fantastiques de John Carradine. D'abord, *The White Buffalo (Le Bison Blanc)* de J. Lee Thompson, tentative avortée de mêler la saga de l'Ouest et les animaux géants, fût-ce un très local bison, puis *Satan's Cheerlanders* de Greydon Clark et *Monster* d'Herbert Strock, ce dernier ayat été plusieurs fois interrompu puis repris par des réalisateurs différents depuis le début de son tournage deux ans plus tôt. En 1978, outre sa participation à l'un des multiples films consacrés alors aux abeilles meurtrières (*The Bees,* d'Alfredo Zacharias), John Carradine est revenu aux rôles de vampires, d'abord dans *The Vampire Hookers* de Cirio Santiago, et ensuite dans *Nocturna* de Harry Tampa, où il reprend pour la dernière fois le personnage du comte Dracula : il s'agit d'une parodie dont la partie musicale est malheureusement trop envahissante, mais qui réserve à Carradine plusieurs scènes (au début et à la fin de l'histoire) amusantes quoique teintées de mélancolie pour ses admirateurs retrouvant un « vampire » cruellement marqué par les ans.

En 1979 pour la première fois, les trois frères Carradine David, Keith et Robert furent réunis dans *The Long Riders (Le Gang des Frères James)* de Walter Hill, où ils incarnent les frères Younger, fameux hors-la-loi du Far-West : des échos nous avaient assuré que le père Carradine faisait partie de la distribution, jouant pour la première fois avec ses trois fils. Ayant vu le film en France, nous n'y avons pas aperçu le vieux John. Etait-ce une fausse nouvelle ou bien le rôle a-t-il été coupé au montage ? (mésaventure qui devait lui arriver à propos de sa participation au film *Americathon,* cette même année).Ouvrons ici une parenthèse pour indiquer que l'âge n'avait pas modifié le non-conformisme légendaire du pittoresque vieil acteur, et notamment ses idées demeurées immuables sur Hollywood, sa faune et ses mœurs. Pourtant, quoique toujours réfractaire aux mondanités (tout au plus acceptait-il de paraître aux premières de certains de ses films réalisés par des amis personnels), l'aîné des Carradine n'était pas totalement « l'ours anti-social » qu'il prétendait lui-même être, et si les cocktails mondains ne l'intéressaient pas, il savait en revanche répondre à l'appel de l'amitié, et la fibre paternelle était toujours chez lui particulièrement vibrante.

Deux exemples pour illustrer ces affirmations : en 1978, il participa à la soirée de l'American Film Institute qui, sous la présidence de Charlton Heston, rendait hommage à l'un des plus grands serviteurs de la scène et de l'écran : Henry Fonda. Autour de Fonda et de sa famille, étaient réunis ses plus prestigieux partenaires : John Wayne, James Stewart, Richard Widmarck, Fred Mac Murray, Bette Davis, Jack Lemmon, Barbara Stanwyck, Charles Bronson, des réalisateurs comme William Wyler ou Henry Hathaway et bien entendu, de vieilles connaissances amicales du grand Fonda telles que Lilian Gish, Lloyd Nolan et John Carradine. Autre soirée d'exception où le vieux John n'avait jamais consenti à participer : la distribution des Oscars ! Il dérogea une fois à cette règle mais seulement parce que l'un de ses fils, Keith, était candidat à la statuette



Le vieil homme de l'Ouest (John Carradine) ordonne à Whizzer (Keith Carradine) et à ses hordes de motocyclistes de quitter la ville ! (« Hex », 1973).

d'or pour sa chanson « I'm Easy » du film de Robert Altmann : *Nashville*. Ce soir-là (c'était en 1976), le clan Carradine était au complet et le patriarche ne put dissimuler son émotion lorsque le nom de son fils fut proclamé gagnant. En plus de sa légitime fierté paternelle, sans doute ressentait-il également le sentiment d'une revanche envers l'Academy Awards qui, même au temps de sa splendeur, n'a jamais daigné l'honorer.

V - Carradine aujourd'hui

Malgré l'âge et la maladie, John Carradine remonta encore sur les planches pour reprendre « La Route au Tabac » et surtout le rôle du sinistre Fagin dans « Oliver ». Puis, au début de 1981, il retrouve New-York et Broadway pour une adaptation théâtrale de « Frankenstein » où il incarne le vieil ermite aveugle : curieux retour aux sources pour celui qui fut l'un des deux chasseurs découvrant le monstre chez l'ermite 46 ans plus tôt dans le chef-d'œuvre de James Wnale. Malheureusement, la pièce ne remporta pas le succès escompté et ne tint pas longtemps l'affiche.

C'est encore le grand écran qui accapare le plus souvent un John Carradine sur le point de devenir le doyen des acteurs encore en activité régulière. Les premières années 80 sont très fructueuses pour lui, le trouvant presque toujours mêlé à des histoires fantastiques et tout d'abord à l'excellente production de Joe Dante *The Howling (Hurlements)*, étonnant scénario relançant le personnage légendaire du loup-garou, présenté ici sous une forme collective, Carradine jouant l'un des lycanthropes aux dents aigues, hurlant à la pleine lune avec une conviction communicative et un enthousiasme certain. Des effets spéciaux inédits font de ce spécimen l'un des chefs-d'œuvre du genre.

Dans *The Boogey Man (Spectre)* de Ulli Lommel, Carradine est le médecin d'une famille aux prises avec une vengeance surnaturelle, à la suite d'un meurtre commis vingt ans plus tôt par deux enfants ; maison hantée, miroir accusateur, fantômes sont au rendez-vous.

Après quoi, dans *The Monster Club*, qu'il va allègrement tourner en Grande-Bretagne, Carradine affronte le vampire Vincent Price, incarnant l'auteur des trois nouvelles illustrées par ce film d'un autre vétéran, Roy Ward Baker, lui aussi talentueux spécialiste de la terreur. Price et Carradine, une fois de plus réunis, jouent les sketches humoristiques de transition reliant les contes fantastiques, parmi une assemblée joyeusement parodique de monstres de toutes espèces. Mais le prochain film de John Carradine allait l'entraîner encore bien plus loin d'Hollywood. En effet, un jeune réalisateur néo-zélandais, Sam Pillsbury, vint aux Etats-Unis spécialement pour lui proposer le rôle principal de l'adaptation d'un célèbre roman publié en 1963 : *The Scarecrow*.

Il s'agissait d'un personnage inquiétant de magicien, tueur maniaque, étrangleur de jeunes filles, détraqué sexuel, bref un rôle en or pour Carradine qui, n'hésita pas à se rendre en Nouvelle-Zélande où, huit semaines durant, il endossa la défroque du tueur fou, ayant été séduit d'emblée par le scénario et par la perspective d'une intéressante composition. Le cinéma néo-zélandais n'est pas encore implanté mondialement, mais cette œuvre eut l'honneur de représenter son pays à la Quinzaine des Réalisateurs du Festival de Cannes 1982 où elle fut favorablement accueillie, Carradine lui-même s'y révélant égal à ses meilleures prestations d'antan. On le retrouvait enfin en tête d'affiche après tant d'apparitions de troisième plan souvent indignes de lui, mais qu'il sut toujours marquer de son indéniable présence. Le tournage ne fut pas de tout repos pour le vétéran hollywoodien qui dut surtout travailler la nuit, la plupart de ses scènes s'y déroulant et étant tournées en décors naturels. Une caravane pourvue de tout le confort moderne était à sa disposition, Sam Pillsbury prenant grand soin de sa vedette qui se révéla vite plus solide au travail nocturne que la plupart des juvéniles interprètes locaux lui donnant la réplique. C'est en tous cas un bel hommage rendu par un jeune réalisateur que de traverser la moitié du monde pour venir le solliciter et l'engager, ce qui prouve bien, s'il en était encore besoin, qu'en 1981 le nom de John Carradine a conservé tout son potentiel et toute sa valeur... du moins aux yeux de certains !

De retour à Hollywood, c'est d'abord la télévision qui requiert ses services pour *Goliath Awaits*, téléfilm de Kevin Connor, dont les vedettes sont Christopher Lee et le paquebot Queen-Mary, à bord duquel furent tournées la plupart des scènes de ce drame maritime fantastique s'apparentant à *The Poséidon Adventure*, à la différence près que les prisonniers du navire englouti y survivent... pendant plusieurs générations. Il s'agit d'une ambitieuse production (4 heures de projection), au script de Richard Bluer et Pat Fielder, bénéficiant d'effets spéciaux signés Gene Warren (qui travailla souvent avec George Pal) et qu'interprètent également Eddie Albert, Mark Hamon, Frank Gorshin et Jean Marsh.

Et les films fantastiques se succèdent allègrement pour Carradine qui demeure plus actif que jamais : *Dark Eyes* d'abord et puis *Frankenstein's Island* où le vieux John n'est aútre que le fantôme transparent du baron ; n'oublions pas une autre participation vocale à un dessin animé de long métrage : « *The Secret Of Minh*, après quoi l'infatigable Carradine, reprenant son bâton de pélerin, regagne une fois de plus les Iles Britanniques pour y retrouver son vieux complice et ami Vincent Price. Tous deux, sous la direction de Peter Walker, tournent *House Of Long Shadows*, qui constitue un petit événement historique puisqu'il réunit auprès des deux acteurs américains les deux autres derniers grands interprètes du Fantastique : Peter Cushing et Christopher Lee. Ce quatuor unique donne à ce film estimable une auréole exceptionnelle que son script ou sa mise en scène n'auraient certes pas suffi à lui conférer.

Plus récemment, la présence de John Carradine a été signalée dans *Ice Pirates* et dans *Boogeyman 2*, mais avec cet infatigable personnage, on est toujours en retard d'un ou deux films lorsqu'on veut « faire le point » !

Aussi arrêterons-nous ici (et pour cause !) l'évocation de la très longue carrière de John Carradine même si le glorieux vétéran apparaît encore fugitivement dans quelques films pas encore mis en chantier à l'heure où nous achevons cette étude. Rétrospectivement, on ne peut nier qu'il ait bien mérité de la cause artistique et qu'il y ait donné le meilleur de lui-même à chaque occasion : de John Ford à Sam Pillsbury, ce ne sont pas ses metteurs en scène qui nous contrediront. Ainsi qu'il l'a lui-même laissé entendre maintes fois, John Carradine fait partie de ces « vieux pros » qui refusent de se retirer, préférant « mourir en scène » plutôt que d'affronter la mort lente des inactifs, ayant le métier dans le sang au point de ne plus savoir apprécier les joies d'un repos bien gagné.

Pour nous, cinéphiles, il fait partie du décor hollywoodien depuis si longtemps qu'il sera difficile, désormais, de parler du cinéma américain sans que son nom intervienne dans le débat. Et quand il nous quittera, quand son heure sera venue (le plus tard possible, espérons-le !) le vieux John pourra partir tranquille : le nom des Carradine n'est pas près de disparaître du firmament hollywoodien !

Pierre Gires - Mai 1984

L'une des plus remarquables composition de John Carradine : celle du dangereux Salter dans l'excellent film néo-zélandais de Sam Pillsbury : « The Scarecrow » (1981).





Abréviations : Sc. : scénariste ; R. : Rédacteur ; Ph. : photographie ; Déc. : décors ; Mus. : musique ; E.S. : effets spéciaux ; Maq. : maquillage ; Int. : interprétation. - Le titre original est suivi du titre français si le film est sorti en F ance.

1930

TOL'ABLE DAVID
Columbia. **Sc. :** Benjamin Glazer d'après un roman de Joseph Hergeisheimer. **R. :** John Blystone. **Int. :** Richard Cromwell, Joan Peers, Noah Beery, Henry B. Walthall, Tom Keene, Edmund Breese, Peter Richmond, Barbara Bedford, Helen Ware.

Remake du film de Henry King de 1921 avec Richard Barthelmess, Marion Abbott, Ernest Torrence et Walter Lewis, dont le scénario était d'Edmund Goulding. Sur la parabole biblique de David et Goliath et la haine de deux familles dans le Sud des Etats-Unis, ce drame de la montagne, premier film du futur John Carradine, est aussi le premier du jeune Richard Cromwell, qui sera l'un des *Trois Lanciers du Bengale*, auprès de Gary Cooper et Franchot Tone.

A LADY MORALS (JENNY LIND)
MGM. **Sc. :** Hans Kraly, John Meehan, Claudine West et Arthur Richman. **R. :** Sidney Franklin. **Int. :** Grace Moore, Wallace Beery, Reginald Denny, Frank Reicher, Paul Porcasi, Giovanni Martino, Jobyna Howland, Gus Shy, Gilbe.., Emery, Peter Richmond.

Ce film se déroule dans les milieux du cirque dont le futur John Carradine est l'un des pensionnaires ; Wallace Berry y tient le rôle de Barnum, qu'il reprendra en 1935 sous la direction de Walter Lang *(The Mighty Barnum)*. Une version française de ce film, intitulée *Jenny Lind*, a été réalisée simultanément par Arthur Robison, avec Grace Moore (qui joue donc le rôle de la cantatrice suédoise dans les deux versions, comme devait le faire Jeannette MacDonald dans ses films dirigés par Lubitsch avec Chevalier), entourée d'acteurs français comme andré Luguet, Françoise Rosay.

1931

BRIGHT LIGHTS
First National. **Sc. :** Humphrey Pearson. **R. :** Michael Curtiz. **Ph. :** Lee Garmes (Technicolor). **Mus. :** Léo Forbestein. **Int. :** Frank Fay, Dorothy Mackaill, Noah Beery, Inez Courtenay, Frank Mac Hugh, Peter Richmond, Eddie Nuggent, James Murray, Tom Dugan, Virginia Sale.

Enigme policière dans les milieux du music-hall. Ne pas confondre avec *Bright Lights*, de Busby Berkeley (1935) avec le comique Joe E. Brown et Patricia Ellis.

HEAVEN ON EARTH
Universal. **Sc. :** Lucien Burnan d'après son roman « Missis-sipi ». **R. :** Russell Mack. **Int. :** Lew Ayres, Anita Louise, Harry Beresford, Elizabeth Patterson, Slim Summerville, harlan Knight, Peter Richmond, Alf James, Jack Duffy, Bob Burns, Lew Kelly, Jules Cowles, Louise Emmons.

Sombre drame où Richmond-Carradine se fait passer pour un homme qu'il a assassiné, le tout dans le décor pittoresque du Mississipi et des bateaux à roues.

1932

FORGOTTEN COMMANDMENTS
Paramount. **Sc. :** James-Bernard Fagan et Agnès Brand Leahy. **R. :** Louis Gasnier et William Schorr. **Ph. :** Karl Struss. **Int. :** Gene Raymond, Sara Maritza, Marguerite Churchill, Irving Pichel, Edward Van Sloan, Harry Beresford, Kent Taylor, Frankie Adams, John Peter Richmond, Joe Sawyer, Harry Cording, Allen Fox, John Deering.

Haines, jalousies et meurtre passionnel dans les milieux médicaux. Richmond-Carradine incarne l'un des deux prédicateurs venant enseigner la Bible à de jeunes potaches ; à cette occasion, apparaissent alors des extraits des séquences bibliques des *Dix Commandements* de Cecil B. de Mille (1923).

THE SIGN OF THE CROSS (LE SIGNE DE LA CROIX)
Paramount. **Sc. :** Waldemar Young, Sidney Buchman et Nick Barrows. **R. :** Cecil B. de Mille. **Ph. :** Karl Struss. **Déc. :** Mitchell Leisen. **Mus. :** Rudolph Kopf. **Int. :** Fredric March, Elissa Landi, Charles Laughton, Claudette Colbert, Ian Keith, Vivian Tobin, Harry Beresford, Ferdinand Gootschalk, Arthur Hohl, Nat Pendleton, Richard Alexander, Joe Bonomo, Charles Middleton, Lane Chandler, Kent Taylor, Angelo Rossitto.

Grandiose fresque ou Laughton-Néron est odieusement impérial et Colbert-Poppee ravissante dans son bain de lait d'anesses. F. March et E. Landi très émouvants et les jeux du cirque extraordinaires malgré les coups de ciseaux de la censure qui n'a pas toléré la séquence des chrétiennes à demi-nues livrées aux gorilles. Non crédité au générique, Carradine incarne un gladiateur et un chrétien (deux personnages on ne peut plus différents !)

1933

THIS DAY AND AGE (LA LOI DE LYNCH)
Paramount. **Sc. :** Bartlett Cormack d'après un roman de Sam Mintz : « Boys in Office ». **R. :** Cecil B. de Mille. **Ph. :** Peverell Marley. **Déc. :** Mitchell Leisen et Hans Dreier. **Mus. :** Howard Jackson. **Int. :** Richard Cromwell, Judith Allen, Charles Bickford, Warner Richmond, Ben Alexander, Bradley Page, Harry Green, Billy Gilbert, Eddie Nuggent,' Lester Arnold, Guy Usher, Fuzzy Knight, John Peter



Richmond, Louise Carter, George Barbier, Samuel Hinds, Charles Middleton, Noah Beery Jr, Wade Boteler, Eric Von Stroheim Jr.

Un groupe d'étudiants triomphe d'un racketter (Bickford) en utilisant ses propres procédés et notamment en menaçant de le laisser dévorer par des rats. Carradine incarne un professeur.

THE STORY OF TEMPLE DRAKE
Paramount. **Sc. :** Olivier Garrett, d'après « Sanctuary » de William Faulkner. **R. :** Stephen Brooks. **Ph. :** Karl Struss. **Int. :** Myriam Hopkins, Jack La Rue, William Gargan, William Collier Jr, Irving Pichel, sir Guy Standing, Elizabeth Patterson, John Peter Richmond, Florence Eldridge, Henry Hull, Kent Taylor, Oscar Apfel, James Mason.

Richmond-Carradine ne fait guère plus que de la figuration dans une séquence de procès.

TO THE LAST MAN
Paramount. **Sc. :** Jack Cunningham, d'après un roman de Zane Grey. **R. :** Henry Hathaway. **Ph. :** Ben Reynolds. **Int. :** Randolph Scott, Esther Ralston, Buster Crabbe, Jack La Rue, Noah Beery, Barton MacLane, John Peter Richmond, Fuzzy Knight, Gail Patrick, Muriel Kirkland, Shirley Temple.

Encore une histoire de haine de familles, qui entraîne la mort brutale de Richmond-Carradine dès le début du film. Remake d'un film de Victor Fleming de 1923.

THE INVISIBLE MAN (L'HOMME INVISIBLE)
Universal. **R. :** James Whale. Voir fiche technique et dossier dans l'E.F. n° 10.

1934

BURN'EM UP BARNES (LE VIRAGE DE LA MORT)
Mascot Production. **R. :** Colbert Clark et Armand Schaefer. **Int. :** Jack Mulhall, Lola Lane, Frankie Darro, Al Bridges, Julian Rivero, Edwin Maxwell, Jason Robards, Francis MacDonald, Stanley Blystone, Bob Kortman, Tom London, John Davidson, James Bush, John Carradine.

Il s'agit d'un serial en 12 épisodes, présenté en France en un condensé de 70 minutes (procédé très souvent employé, notamment pour *Flash Gordon*), comportant de nombreuses péripéties, poursuites en voiture principalement, le script contant la lutte d'honnêtes camionneurs contre un gang de racketeers. Carradine n'y fait qu'une figuration non créditée de gangster qui doit être brève dans le métrage normal mais qui a tout de même subsisté dans la version-digest que nous avons pu voir en son temps. C'est à notre connaissance, la seule incursion de Carradine dans le serial.

THE BLACK CAT (LE CHAT NOIR)
Universal. **Sc. :** Peter Ruric d'après Edgar Allan Poe. **R. :** Edgar G. Ulmer. **Ph. :** John Mescall. **Mus. :** Heinz Roemheld. **E.S. :** John P. Fulton. **Maq. :** Jack Pierce. **Int. :** Boris Karloff, Bela Lugosi, Jacqueline Wells, David Manners, Lucille Lund, Egon Brecher, Harry Cording, Ann Duncan, Henry Armetta, Albert Conti, Toni Marlo, George Davis, Herman Bing, Luis Alberni.

Nouvelle figuration-éclair du futur John Carradine (il joue de l'orgue) dans ce petit chef-d'œuvre de l'épouvante où Karloff et Lugosi sont au meilleur de leur forme.

CLEOPATRA (CLEOPATRE)
Paramount. **Sc. :** Bartlett Cormack, Waldemar Young et Vincent Lawrence. **R. :** Cecil B. de Mille. **Ph. :** Victor Milner. **Déc. :** Hans Dreier et Roland Anderson. **Int. :** Claudette Colbert, Henry Wilcoxon, Warren William, Gertrude Michael, Ian Keith, Joseph Schildkraudt, C. Aubrey Smith, Arthur Hohl, Ian McLaren, Leonard Mudie, Irving Pichel, Robert Warwick, Ferdinand Gottschalk, Harry Beresford, Jane Regan, William Farnum, Richard Alexander, Jack Mulhall, Agnès de Mille, Lionel Belmore.

Autre figuration non créditée de Carradine sous la toge romaine. Moins grandiose et plus théâtrale que la version de Mankiewicz, celle-ci, revue récemment sur le petit écran, a mal vieilli, contrairement aux autres superproductions du grand de Mille.

THE MEANEST GAL IN TOWN.
R.K.O. Radio Pictures. **R. :** Russell Mack. **Sc. :** Richard Schayer et Russel Mack. **Int. :** Zasu Pitts, Pert Kelton, El Brendel, James Gleason, Richard Skeets, Gallaghers, Harry Holman, Dennis O'Keefe, Bud Geary, Jack Kennedy, Vera Lewis.

Figuration de Carradine en tant qu'acteur ambulant, ce qui était presque autobiographique pour lui alors !

1935

TRANSCIENT LADY
Universal. **Sc. :** Harvey Thew, Edward Buzzell et Arthur Caesar d'après un roman d'Octavus Roy Cohen. **R. :** Edward Buzzell. **Int. :** Gene Raymond, Frances Drake, Henry Hull, June Clayworth, Ellen Lowell, Clark Williams, Douglas Fowley, Frederic Burton, Edward Ellis, Clifford Jones, John Carradine.

Carradine est un vagabond dans ce drame basé sur le meurtre du frère d'un sénateur dont est injustement accusé un champion de patinage.

THE BRIDE OF FRANKENSTEIN (LA FIANCEE DE FRANKENSTEIN)
Universal. **R. :** James Whale. Voir fiche technique et dossier dans l'E.F. n° 10.

ALIAS MARY DOW (KIDNAPPING)
Universal. **Sc. :** Gladys Unger, Rose Franken et Arthur Caesar. **R. :** Kurt Neumann. **Ph. :** Joseph Valentine. **Int. :** Ray Milland, Sally Eilers, Henry O'neill, Katherine Alexander, Baby Jane, Chick Chandler, Lola Lane, Addison Richards, Clarence Muse, Maude Gordon, Al Bridges, John Carradine, Stanley Andrews, Emmett Vogan, Walter Miller, Gene Parry, Frank Adams, William Newell.

Une danseuse se fait passer pour une fille ayant été kidnappée au berceau. Carradine a une scène d'ivresse dans un night-club.

SHE GETS HER MAN
Universal. **Sc. :** Abel Kandel d'après une histoire d'Abel Kandel et David Diamond. **R. :** William Nigh. **Int. :** Zasu Pitts, Hugh O'Connell, Helen Twelvetrees, Lucien Littlefield, Edward Brophy, War Bond, Warren Hymer, King Baggott, Stanley Andrews, Virginia Grey, George Cleveland, Jack Kennedy, John Carradine, Jack Norton, Louis Seymour, Bert Gordon, Jane Kerr, Al St-John, Noll Craig.

Carradine est un client du restaurant dont la propriétaire devient une héroïne locale en faisant échouer involontairement l'attaque d'une banque par des gangsters. Première comédie de Carradine et l'un de ses derniers rôles insignifiants.

THE CRUSADES (LES CROISADES)
Paramount. **Sc. :** Dudley Nichols, Waldemar Young, Jamie McPherson, Edward T. Lowe, Harold Lamb et Charles Brackett. **R. :** Cecil B. de Mille. **Ph. :** Victor Milner. **E.S. :** Gordon Jennings. **Déc. :** Hans Dreier et Ronald Anderson. **Int. :** Henry Wilcoxon, Loretta Young, Ian Keith, C. Aubrey, Smith, C. Henry Gordon, Joseph Scildkraudt, Montagu Love, Alan Hale, George Barbier, Katherine de Mille, William Farnum, Mischa Auer, Hobart Bosworth, Ann Sheridan, J. Carrol Naish, Stanley Andrews, Colin Tapley, Harry Cording, Jason Robards, Pedro de Cordoba, Ramsey Hill.

Dernière figuration non créditée au générique de Carradine, qui prête en outre sa voix à un personnage.

CLIVE OF INDIA (LE CONQUERANT DE L'INDE)
20 Th Century-United Artists. **Sc. :** W.P. Lipscomb et R.J. Minney. **R. :** Richard Bolelawski. **Ph. :** Peverell Marley. **Mus. :** Alfred Newman. **Int. :** Ronald Colman, Loretta Young, Colin Clive, Ian Wolfe, C. Aubrey Smith, Cesar Romero, Francis Lister, Robert Greig, Montagu Love, John Carradine, Leo G. Carroll, Wyndham Standing, Doris Lloyd, Mischa Auer, Don Ameche.

Le film le plus ambitieux de la 20 Th Century avant qu'elle ne fusionne avec la Fox : scènes de batailles à grande figuration, avec des dizaines d'éléphants, des centaines de chevaux et des milliers de figurants. Mais Carradine n'y participe pas ; il n'est qu'un clerc de notaire imbibé d'alcool.

CARDINAL RICHELIEU
20 th Century - United Artists. **Sc. :** Maude Howell d'après la pièce de E. Bulwer Lytton. **R. :** Rowland V. Lee. **Ph. :** P. Peverell Marley. **Int. :** George Arliss, Edward Arnold, Maureen O'sullivan, Cesar Romero, Halliwell Hobbes, Douglas Dumbrille, Violet-Kemble Cooper, John Carradine, Francis Lister, Robert Harrigan, Gilbert Emery, Holmes Herbert, Reginald Sheffield, Katherine Alexander, Russell Hicks, Arthur Treacher, Lumsden Hare.

Carradine apparaît brièvement parmi la foule d'agitateurs conspuant le cardinal.

LES MISERABLES
20 th Century-United Artists. **Sc. :** W.P. Lipscomb d'après le roman de Victor Hugo. **R. :** Richard Bolelawski. **Ph. :** Gregg Toland. **Mus. :** Alfred Newman. **Int. :** Fredrich March, Charles Laughton, Cedric Hardwicke, Rochelle Hudson, Marylin Knowlden, Frances Drake, John Beal, Jessie Ralph, Florence Eldridge, Ferdinand Gottschalk, Jane Kerr, John Carradine, Eily Malion, Vernon Downing, Leonid Kinskey, Mary Forbes, Lowell Drew.

Version inédite en France pour ne pas concurrencer celle de Raymond Bernard (1933). Dans le rôle du bouillant révolutionnaire Enjolras, Carradine se fait remarquer, notamment dans la séquence où il veut pendre Javert-Laughton malgré l'intervention de Jean Valjean-March.

BAD BOY
20 th Century Fox. **Sc. :** Alan Rivkin d'après une histoire de Virma Delmar. **R. :** John Blystone. **Ph. :** Beart Glennon. **Mus. :** Lew Pollack. **Int. :** James Dunn, Dorothy Wilson, Beulah Bondi, Louise Fazenda, John Wray, Victor Kilian, John Carradine, Luis Alberni, Bert Roach, Arthur Heyt, Samuel S. Hinds, Irving Bacon, Ann Doran, Ned Norton.

Des parents intransigeants veulent empêcher un mariage ; Carradine joue ici du saxophone (ou du moins fait-il semblant d'en jouer).

THE MAN WHO BROKE THE BANK AT MONTE-CARLO (L'HOMME QUI A FAIT SAUTER LA BANQUE)
20 th Century Fox. **Sc. :** Howard Smith et Nunnally Johnson d'après unepièce de Frederic A. Swan et Illa Surgutchoff. **R. :** Stephen Roberts. **Ph. :** Ernest Palmer. **Int. :** Ronald Colman, Joan Bennett, Colin Clive, Nigel Bruce, John

Carradine, Frank Reicher, Montagu Love, Ferdinand Gottschalk, Lynn Bari, E. E. Clive.

Carradine est bien entendu un joueur au casino où l'on rencontre aussi l'ex-docteur Frankenstein Colin Clive.

ANYTHING GOES (TRANSATLANTIC FOLLIES)
Paramount. **Sc. :** Howard Lindsay et Russel Crouse. **R. :** Lewis Milestone. **Ph. :** Karl Struss. **Mus. :** Cole Porter, Hoagy Carmichael, Leo Robin et Richard Whiting. **Int. :** Bing Crosby, Ethel Merman, Charlie Ruggles, Ida Lupino, Arthur Treacher, Grace Bradley, Margaret Dumont, John Carradine, Robert McWade, Dennis O'Keele, Keye Luke, Philip Ahn, Bess Flowers, Alan Ladd.

Dans cette fameuse comédie musicale se déroulant entièrement sur un navire, on rencontre un Carradine imprévu en matière de ballet.

1936

THE PRISONER OF SHARK ISLAND (JE N'AI PAS TUE LINCOLN)
20 th Century Fox. **Sc. :** Nunnally Johnson. **R. :** John Ford. **Ph. :** Bert Glennon. **Mus. :** Louis Silvers. **Int. :** Warnier Baxter, Gloria Stuart, Claude Gillingwater, Harry Carey, O.P. Heggie, John Carradine, Arthur Byron, Francis Ford, Frank McGlynn Sr, Fred Kohler, Paul Fix, Hattie McDaniels, Douglas Wood, Joyce Kay.

Début du tandem John Ford-John Carradine où ce dernier, cruel sergent Rankin, garde-chiourme sadique régénéré en fin de parcours par l'épidémie sévissant dans la forteresse, aurait déjà mérité une nomination pour l'Oscar, puisque c'était la première année qu'on en distribuait aux acteurs de second plan.

A MESSAGE TO GARCIA (MESSAGE A GARCIA)
20 th Century Fox. **Sc. :** W.L. Lipscomb et Gene Powler d'après une histoire de Elbert Hubbard et Andrew Rowan. **R. :** George Marshall. **Ph. :** Rudolph Mate. **Int. :** Wallace Beery, Barbara Stanwyck, John Boles, Alan Hale, Herbert Mundin, Mona Barrie, Dell Henderson (voix de John Carradine), Martin Garralaga, Joan Torena, Rita Hayworth, Jose-Luis Tortosa, Pat Moriarty.

Dans cette aventure basée sur la révolution mexicaine, Carradine prête sa voix au Président MacKinley, mais sans l'interpréter.

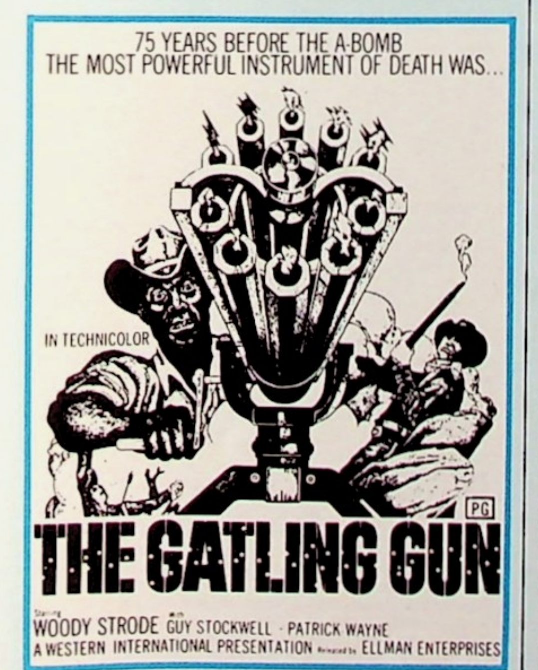
CAPTAIN JANUARY (CAPITAINE JANVIER)
20 th Century Fox. **Sc. :** Sam Hellmann, Gladys Lehmann et Harry Turgent d'après une histoire de Laura Richard. **R. :** David Butler. **Ph. :** John F. Seita. **Int. :** Shirley Temple, Guy Kibbee, John Carradine, Slim Summerville, June Lang, Buddy Ebsen, Jane Darwell, Sarah Hadden, James Farley, Si Jensk.

Carradine est un villageois dans cette bluette à la gloire de l'enfant-prodige hollywoodien d'alors.

UNDER TWO FLAGS (SOUS DEUX DRAPEAUX)
20 th Century Fox. **Sc. :** W.P. Lipscomb et Walter Ferris d'après une histoire de Ouida Bergere. **R. :** Frank Lloyd. **Ph. :** Ernest Palmer et Sidney Wagner. **Int. :** Ronald Colman, Claudette Colbert, Victor MacLaglen, Rosalind Russell, Nigel Bruce, Gregory Ratoff, John Carradine, J. Edward Bromberg, Herbert Mundin, C. Henry Gordon, Onslow Stevens, Frank Reicher, Fritz Leiber, Thomas Beck, Ton Johnson, George Regas, Marc Lawrence, Gaston Glass.

Carradine est naturellement un légionnaire dans ce remake d'un inusable grand succès du film muet imaginé par Ouida Bergere (à la ville : Madame Basil Rathbone). Autres versions en 1915, 1917 et 1921.

HALF ANGEL
20 th Century Fox. **Sc. :** Bess Meredith, Gene Fowler et Allen Rivkin d'après une histoire de Tennyson Jesse. **R. :** Sidney Lanfield. **Ph. :** Bert Glennon. **Int. :** Brian Donlevy, Frances Dee, Charles Butterworth, Helen Westley, Henry Stephenson, Sarah Haden, Etienne Girardot, Gavin Muir, Nigel de Brulier, Paul Stanton et la voix de John Carradine.



WHITE FANG (CROC BLANC)
20 th Century Fox. **Sc. :** Hal Long et S.G. Duncan d'après le roman de Jack London. **R. :** David Butler. **Ph. :** Arthur Miller. **Int. :** Michael Whalen, Jean Muir, Slim Summerville, Charles Winninger, Jane Darwell, John Carradine, Thomas Beck, Joseph Herrick, Mary Chorr, George Ducourt, Steve Clemento, War Bond, Jack Curtis, Edward Thorpe.

Carradine est un chercheur d'or dans cette adaptation honnête du roman célèbre où le chien-vedette (et quelques autres animaux) volent toutes les scènes aux infortunés acteurs.

MARY OF SCOTLAND (MARIE STUART)
R.K.O. Radio Pictures. **Sc. :** Dudley Nichols d'après la pièce de Maxwell Anderson. **R. :** John Ford. **Ph. :** Joseph August. **Mus. :** Max Steiner. **Int. :** Katharine Hepburn, Fredric March, Florence Eldridge, John Carradine, Douglas Walton, Monte Blue, Robert Barrat, Gavin Muir, Ian Keith, Moroni Olsen, Donald Crisp, Frieda Inescort, Mary Gordon, Cyril McLaglen, Doris Lloyd, Nigel de Brulier, Alan Mowbray, Jean Fenwick.

Dans le rôle du confident de la malheureuse reine, Rizzio, Carradine révèle d'autres facettes de son talent, y compris ses qualités de troubadour. Ses scènes d'intimité avec K. Hepburn sont parmi les plus belles du film, ainsi que celle de son assassinat.

RAMONA (RAMONA)
20 th Century Fox. **Sc. :** Lamar Trotti d'après une histoire de Helen Hunt Jackson. **R. :** Henry King. **Ph. :** William Skoll et Chester Lyons (Technicolor). **Mus. :** Alfred Newman. **Int. :** Don Ameche, Loretta Young, Kent Taylor, Pauline Frederick, Jane Darwell, Katherine de Mille, John Carradine, J. Carrol Naish, Pedro de Cordoba, Victor Killian, Russell Simpson, William Benedict, Chief Thundercloud, Robert Spindola, Charles Middleton, Claire Du Bray, Del Camp.

Carradine est le fermier qui tue l'indien Don Ameche ; l'un des premiers technicolors trichromes (le premier de Carradine), remake d'un autre succès du cinéma muet : 1re version en 1910 avec H.B. Walthall et Mary Pickford ; 2e en 1916 avec Monroe Salisbury et Ada Gleason ; 3e en 1928 avec Roland Drew et Dolores Del Rio.

DIMPLES (FOSSETTES)
20 th Century Fox. **Sc. :** Arthur Shekman et Nat Perrin. **R. :** William Seiter. **Ph. :** Bert Glennon. **Mus. :** Louis Silvers. **Int. :** Shirley Temple, Frank Morgan, Helen Westley, Robert Kent, Stepin Fetchit, Berton Churchill, Paul Stanton, John Carradine, Astria Allwyn, Delmer Byron, Billy McClain, Jesse Scott.

Comédie musicale pleine de rythme et de chansons, où Carradine est un vilain sans cœur que la détresse de la petite Shirley ne peut émouvoir.

DANIEL BOONE
R.K.O. Radio Pictures. **Sc. :** Daniel Jarrett d'après un roman de Edgecumb Pinchon. **R. :** David Howard. **Int. :** George O'brien, Heather Angel, John Carradine, Ralph Forbes, Clarence Muse, George Regas, Dickie Jones, Huntley Gordon, Harry Cording, Keith Kennet.

Depuis 1907, date du premier Daniel Boone de l'écran, ce trappeur légendaire eut maintes fois les honneurs du 7e Art ; ici, Carradine est son principal adversaire et l'on devine ce qui se passe à la dernière bobine.

THE GARDEN OF ALLAH (LE JARDIN D'ALLAH)
United Artists-Selznick. **Sc. :** W.P. Lipscomb et Lynn Riggs d'après la nouvelle de R. Hitchens. **R. :** Richard Bolelawski. **Ph. :** Howard Green (Technicolor). **Mus. :** Max Steiner. **Int. :** Marlene Dietrich, Charles Boyer, Basil Rathbone, John Carradine, C. Aubrey Smith, Tilly Losch, Joseph Schildkraudt, Alan Marshall, Henry Brandon, Lucille Watson, Nigel de Brulier, Bonita Granville.

Encore un succès du muet remis au goût du jour (autres versions en 1917 et 1927) ; dans ce mélodrame à décor exotique (le désert africain), Carradine est un étrange devin à la longue barbe et aux funestes prophéties.

WINTERSET (SOUS LES PONTS DE NEW YORK)
R.K.O. Radio Pictures. **Sc. :** Anthony Veiller d'après une pièce de Maxwell Anderson. **R. :** Alfred Santell. **Ph. :** J. Peverell Marley. **Int. :** Burgess Meredith, Margo, Eduardo Ciannelli, John Carradine, Paul Guilfoyle, Edward Ellis, Stanley Ridges, Maurice Moscovitch, Misha Auer, Alec Craig, Barbara Pepper, Paul Fix, Alan Curtis, Lucille Ball.

Tragédie sociale et sentimentale dans le décor des bas-fonds de la grande cité ; Carradine pour une fois victime de la société et d'une injuste condamnation.

LAUGHING AT TROUBLE
20 th Century Fox. **Sc. :** Robert Hellis et Helen Logan d'après une histoire de Adelyn Bushwell. **R. :** Frank Strayer. **Ph. :** Barney McGill. **Int. :** Jane Darwell, Sara Haden, Loïs Wilson, Margaret Hamilton, Allan Lane, Pert Kelton, John Carradine, Jane Burke, Russell Hicks, Frank Reicher, Edward Acuff, Jason Robards Sr.

Une exception notable : Carradine est ici un shérif.

1937

NANCY STEELE IS MISSING (NANCY STEELE A DISPARU)
20 th Century Fox. **R. :** George Marshall. Voir fiche technique dans l'E.F. n° 2 page 65.

Excellent suspense de gangsters où Carradine joue un prisonnier, aux côtés de Peter Lorre.

CAPTAINS COURAGEOUS (CAPITAINES COURAGEUX)
Metro-Goldwyn-Mayer. **Sc. :** John Lee Mahin, Marc Connelly et Dale Van Every d'après le roman de Rudyard Kipling. **R. :** Victor Fleming. **Ph. :** Harold Rosson. **Mus. :** Franz Waxman. **Déc. :** Cedric Gibbons. **Int. :** Spencer Tracy, Freddie Bartholomew, Lionel Barrymore, Melvin Douglas, Mickey Rooney, John Carradine, Charley Grapewin, Jack LaRue, Oscar O'shea, Walter Kingsford, Donald Briggs, Samuel McDaniels, Leo G. Carroll, Billy Gilbert, Bobby Watson, Jay Ward, Charles Trowbridge.

Rude pêcheur auprès du grand S. Tracy (Oscar pour ce film) dans cette incomparable transposition du livre de Kipling, Carradine a déclaré un jour que c'était là son film préféré ; c'est véritablement un chef d'œuvre à tous les sens du terme.

THIS IS MY AFFAIR (SA DERNIERE CHANCE)
20 th Century Fox. **Sc. :** Allen Rivkin et Lamar Trotti. **R. :** William Seiter. **Ph. :** Robert Planck. **Int. :** Robert Taylor, Barbara Stanwyck, Victor MacLaglen, Brian Donlevy, Sidney Blackmer, John Carradine, Alan Dinehart, Douglas Fowley, Sig Rugman, Marjorie Weawer, Frank Conroy, Robert McWade, Lynn Bari.

Excellent suspense où Carradine est un gangster, et R. Taylor prisonnier de son propre piège, s'était fait condamner à mort pour confondre un gang et ne pouvant plus prouver son innocence par suite de la mort de la seule personne au courant de son stratagème : le président des Etats-Unis.

LOVE UNDER FIRE (AVENTURE EN ESPAGNE)
20 th Century Fox. **Sc. :** Gene Fowler, Alan Rivkin et Ernest Pascal d'après une histoire de Walter Hackett. **R. :** George Marshall. **Ph. :** Ernest Palmer. **Int. :** Don Ameche, Loretta Young, Frances Drake, John Carradine, Walter Catlett, Sig Rugman, Harold Huber, Katherine de Mille, E.E. Clive, Don Alvarado, George Renavant, Claude King, Clyde Cook, George Regas.

Un détective de Scotland Yard recherche un voleur de bijoux en Espagne et se trouve mêlé à la guerre civile pour laquelle Carradine endosse un bel uniforme de capitaine.

ALI-BABA GOES TO TOWN (NUITS D'ARABIE)
R. : Dabid Butler. Voir fiche technique dans notre n° 10 page 106.

Aimable pastiche des contes des 1 001 Nuits où Carradine joue les comiques malgré lui. C'est aussi un bon musical et une parodie d'Hollywood lui-même. Votre notre dossier dans le n° 10.

DANGER : LOVE AT WORK
20 th Century Fox. **Sc. :** James-Edward Grant et Ben Markson. **R. :** Otto Preminger. **Ph. :** Virgil Miller. **Int. :** Ann Sothern, Jack Haley, Mary Boland, E.E. Horton, John Carradine, Walter Catlett, Benny Bartlett, E.E. Clive, Etienne Girardot, Elisha Cook Jr, Alan Dinehart, George Chandler, Paul Hurst, Spencer Charters, Jonathan Hale, Claude Allister, Margaret McWade, Marjorie Weawer.

Histoire d'une famille farfelue semblable à celle de *Vous ne l'emporterez pas avec vous* de Frank Capra ; Carradine y est un peintre surréaliste aussi bizarre que ses œuvres.

THANK YOU, MR MOTO (LE SERMENT DE MR MOTO)
20 th Century Fox. **R. :** Norman Foster. Voir fiche technique dans notre n° 2 page 65.

L'un des meilleurs spécimens d'une série où Peter Lorre fit merveille ; Carradine est un domestique assez louche.

HURRICANE (HURRICANE)
United Artists-Goldwyn. **Sc. :** Dudley Nichols et Oliver P. Garrett d'après le roman de Charles Norhoff et Norman Hall. **R. :** John Ford et Stuart Heisler. **Ph. :** Bert Glennon. **E.S. :** James Basevi. **Mus. :** Alfred Newman. **Int. :** John Hall, Dorothy Lamour, Raymond Massey, Mary Astor, C. Aubrey Smith, John Carradine, Thomas Mitchell, Jerome Cowan, Pauline Steel, Al Kikume, Layne Pen, Mamo Clark, Movita Castaneda, Mary Shaw, Inez Courtney, Spencer Charters, Francis Kaai, Kuuli de Clerq, Roger Drake, Reri.

Remarquable prestation de Carradine dont le personnage est la réplique exacte de celui de *Je n'ai pas tué Lincoln*. Excellent drame d'aventures exotiques (l'ouragan est un morceau d'anthologie des films-catastrophes) bien supérieur à son remake réalisé en 1979 par Jan Troell (où ne figure plus le garde-chiourme campé jadis par Carradine).

THE LAST GANGSTER (LE DERNIER GANGSTER)
Metro Goldwyn-Mayer. **Sc. :** John Lee Mahin d'après une histoire de William A. Wellmann et Robert Carson. **R. :** Edward Ludwig. **Ph. :** William Daniels. **Déc. :** Cedric Gibbons. **Int. :** Edward G. Robinson, Rose Stradner, James Stewart, Douglas Scott, Alan Baxter, Lionel Stander, Sidney Blackmer, John Carradine, Edward Brophy, Louise Beavers, Frank Conroy, Ben Welden, Den Barry, Grant Mitchell.

Robinson en ennemi public n° 1, Carradine également gangster, et James Stewart pour la seule fois moustachu : l'un des prototypes d'un genre dont Robinson fut l'un des meilleurs protagonistes.

1938

INTERNATIONAL SETTLEMENT (CONCESSION INTERNATIONALE)
20 th Century Fox. **Sc. :** Lou Breslow et John Patrick. **R. :** Eugene Forde. **Ph. :** Lucien Andriot. **Int. :** Dolores Del Rio, George Sanders, June Lang, Dick Baldwin, John Carradine, Keye Luke, Rush Terry, Harold Huber, Leon Ames, Pedro de Cordoba, Al Kikume, Eddie Lee, Bruce Wond, Creighton Hale, Bert Roach, Paul Fung.

Espionnage pendant la guerre sino-japonaise ; Carradine est un trafiquant d'armes, Sanders étant ici le héros.

FOUR MEN AND A PRAYER (4 HOMMES ET UNE PRIERE)
20 th Century Fox. **Sc. :** Richard Sherman, Sonya Levien et Walter Ferris d'après une nouvelle de David Gareth. **R. :** John Ford. **Ph. :** Ernest Palmer. **Mus. :** Louis Silvers. **Int. :** Loretta Young, Richard Greene, George Sanders, David Niven, William Henry, C. Aubrey Smith, J. Edward Bromberg, John Carradine, Alan Hale, Reginald Denny, Berton Churchill, Claude King, Barry Fitzgerald, John Sutton, Frank Dawson, Cecil Cunningham, Lionel Pape, John Spacy, Noble Johnson, Cyril McLaglen, Robert Lowery, Salmer Jackson.

Une belle histoire et une œuvre mémconnue du grand John-



Ford : quatre frères veulent réhabiliter la mémoire de leur père, ex-officier de l'armée des Indes (C. Aubrey Smith, spécialiste de ce genre de personnages), mystérieusement assassiné après avoir été déshonoré. Carradine est un général.

KENTUCKY MOONSHINE (LES PIRATES DU MICRO)
20 th Century Fox. **Sc. :** Art Arthur. **R. :** David Butler. **Ph. :** Robert Planck. **Mus. :** Lew Pollack et Sidney Mitchell. **Int. :** Les Ritz Brothers, Tony Martin, Marjorie Weawer, Slim Summerville, John Carradine, Wally Vernon, Berton Churchill, Eddie Collins, Francis Ford, Mary Treen, Claude Allister, Robert Lowery, Jan Duggan.

Fantaisie musicale où se déchaînent à nouveau les Ritz Brothers, toujours obstinément voués (en Amérique comme en France) à un injuste oubli. Carradine est un montagnard.

KIDNAPPED (LE PROSCRIT)
20 th Century Fox. **R. :** Alfred Werker. Voir fiche technique dans notre n° 5 page 73 (dossier R.L. Stevenson).

Dans cette adaptation des aventures de David Balfour, Carradine est pour une fois aux côtés du jeune héros très bien campé par Freddie Bartholomew.

I'LL GIVE A MILLION
20 th Century Fox. **R. :** Walter Lang. Voir fiche technique dans notre n° 2 page 66.

Dans cette fable sur les méfaits de la fortune, Carradine se fait passer pour le millionnaire qu'il n'est pas.

ALEXANDER'S RAGTIME BAND (LA FOLLE PARADE)
20 th Century Fox. **Sc. :** Lamar Trotti et Kathryn Scola. **R. :** Henry King. **Ph. :** Peverell Marley. **Mus. :** Irving Berlin. **Int. :** Tyrone Power, Alice Faye, Don Ameche, Ethel Merman, Jack Haley, Jean Hersholt, Helen Westley, Paul Hurst, Wally Vernon, Ruth Terry, Eddie Collins, Chick Chandler, Douglas Fowley, Joe King, Dixie Dunbar, Stanley Andrews, John Carradine, Rondo Hatton.

Somptueuse évocation musicale de la carrière d'Irving Berlin, truffée de chansons aujourd'hui toujours célèbre ; bizarrement, Carradine n'y fait qu'une rapide figuration en tant que cocher.

GATEWAY (L'ILE DES ANGOISSES)
20 th Century Fox. **Sc. :** Lamar Trotti d'après une histoire de Walter Reisch. **R. :** Alfred Werker. **Ph. :** Edward Cronjager. **Int. :** Don Ameche, Arleen Wheelan, Gregory Ratoff, Binnie Barnes, Gilbert Roland, Raymond Walburn, John Carradine, Harry Carey, Lyle Talbot, Fritz Leiber, E.E. Clive, Warren Hymer, Maurice Moscovitch, Marjorie Gateson.

Carradine est l'un des immigrés en butte aux difficultés de l'arrivée dans le pays neuf, où les drames individuels se mêlent au drame collectif.

SUBMARINE PATROL (PATROUILLE EN MER)
20 th Century Fox. **Sc. :** Rian James, Darrell Ware et Jack Yellen d'après le roman de John Milholland : The Splinter Fleet. **R. :** John Ford. **Ph. :** Arthur Miller. **Int. :** Richard Greene, Nancy Kelly, Preston Foster, George Bancroft, Slim Summerville, John Carradine, Warren Hymer, Douglas Fowley, J. Farrell McDonald, E.E. Clive, War Bond, Jack Pennick, Elisha Cook Jr, Joan Valerie, Henry Armetta, Robert Lowery, Victor Varconi.

Dans cette évocation de la guerre maritime en 1918, Carradine sert loyalement la marine des Etats-Unis : une exception notable.

OF HUMAN HEARTS
Metro Goldwyn Mayer. **Sc. :** Bradbury Foote d'après une histoire de Honoré Morrow. **R. :** Clarence Brown. **Ph. :** Clyde De Vinna. **Int. :** Walter Huston, James Stewart, Beulah Bondi, Gene Reynolds, Charles Coburn, Guy Kibbee, John Carradine, Ted Healy, Gene Lockardt, Beatrice Joy Gilbert, Ann Rutherford, Charley Grapewin, War Bond, Jack Mulhall, Frank McGlynn Jr, Charles Peck, Clem Bevans, Esther Dale.

Dans ce drame entre un père (W. Huston) et son fils rebelle (J. Stewart), John Carradine incarne Abraham Lincoln avec une hallucinante vérité.

1939

STAGECOACH (LA CHEVAUCHEE FANTASTIQUE)
United Artists. **Sc. :** Dudley Nichols d'après la nouvelle d'Ernest Haycox : Stage to Lordsburg. **R. :** John Ford. **Ph. :** Bert Glennon et Ray Binger. **Mus. :** Richard Hageman, Frank Harling, John Leipold et Leo Sulkin. **Int. :** John Wayne, Claire Trevor, John Carradine, Louise Platt, Thomas Mitchell, George Bancroft, Berton Curchill, Andy Devine, Donald Meek, Tim Holt, Tom Tyler, Francis Ford, Yakima Canutt, Jack Pennick, Bryant Washburn, Chief Big Tree, ChrisPin Martin.

L'un des plus célèbres rôles de Carradine où son personnage, racé et élégant, s'impose parmi une distribution pourtant prestigieuse. Extraordinaire séquence de l'attaque indienne et remarquable ellipse du gunfight final ; un grand western, au classicisme inébranlable.

CAPTAIN FURY (CAPITAINE FURIE)
United Artists. **Sc. :** Grover Jones, jack Jevne et William De Mille. **R. :** Hal Roach. **Ph. :** Norbert Brodine. **Int. :** Brian Aherne, June Lang, Victor Mac Laglen, George Zucco, John Carradine, Virginia Field, Douglas Dumbrille, Paul Lukas, Charles Middleton, Lawrence Grossmith, Mary Gordon, Lumsden Hare, Billy Bevan.

Excellent film d'aventures se déroulant en Australie, où Carradine est un forçat.

FIVE COME BACK (LESQUELS SERONT LES CINQ ?)
R.K.O. Radio Pictures. **Sc. :** Dalton Trumbo, Nathanael West et Jerry Cady d'après un roman de Richard Carroll. **R. :** John Farrow. **Int. :** Chester Morris, Kent Taylor, Lucille Ball, Wendy Barrie, Joseph Calleia, C. Aubrey Smith, Elizabeth Risdon, John Carradine, Patrick Knowles, Allen Jenkins, Casey Johnson, Dick Hagan, Selmer Jackson.

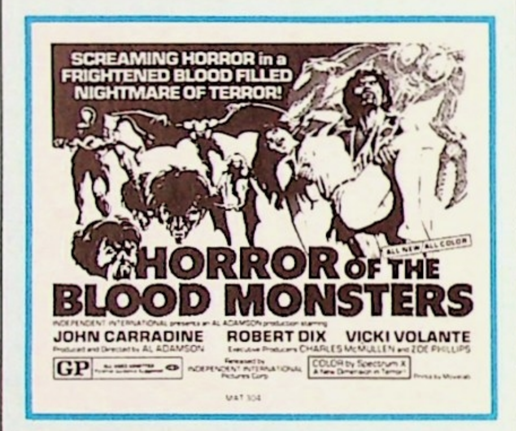
Leur avion ayant fait un atterrissage forcé en Amazonie, une douzaine d'humains sont cernés par les Jivaros chasseurs de têtes ; hâtivement réparé, l'appareil ne peut repartir qu'avec un minimum de poids, condamnant la plupart des naufragés de l'air à périr sous les flèches empoisonnées. Extraordinaire suspense où Carradine est un policier se révélant le plus lâche de tous. Film très supérieur à son remake réalisé en 1956 par le même John Farrow, où le rôle de Carradine était repris par Fred Clark.

JESSE JAMES (LE BRIGAND BIEN-AIME)
20 th Century Fox. **Sc. :** Nunnally Johnson. **R. :** Henry King. **Ph. :** Howard Greene et George Barnes (Technicolor). **Int. :** Tyrone Power, Henry Fonda, Nancy Kelly, Randolph Scott, John Carradine, Henry Hull, Brian Donlevy, Slim Summerville, Donald Meek, J. Edward Bromberg, Jane Darwell, John Russell, Lon Chaney Jr, Charles Middleton, George Chandler, Spencer Charters.

Carradine est ici l'instrument de la vérité historique (dans un script qui ne la respecte guère) en tant que Bob Ford, « le lâche qui abattit Jesse d'une balle dans le dos ». L'un des meilleurs westerns des années 30, et l'un des premiers en technicolor. A noter la ressemblance physique entre Carradine et le vrai Bob Ford.

MR MOTO'S LAST WARNING
20 th Century Fox. **R. :** Norman Foster. Voir fiche technique dans l'E.F. N° 2 page 66.

Carradine est un espion germanique pour la première fois : ce ne sera pas la dernière ! Et Mr Moto-Peter Lorre sauve la flotte française (mais oui !) d'un traquenard qui aurait pu changer le cours de l'Histoire ! Ce qui n'a pas empêché ce film de demeurer inédit en France.



THE THREE MUSKETEERS (LES TROIS LOUF...QUETAIRES)
20 th Century Fox. **R. :** Allan Dwan. Voir fiche technique dans l'E.F. N° 8 page 94.

Carradine est du côté des vilains, c'est-à-dire de Richelieu et de Rochefort, dans ce savoureux pastiche où les Ritz Brothers, une fois de plus, crèvent l'écran.

THE HOUND OF THE BASKERVILLES (LE CHIEN DES BASKERVILLE)
20 th C. Fox. **R. :** Sidney Lanfield. Voir fiche technique dans l'E.F. N° 8 page 94.

Carradine est le domestique Barrymore que Watson surprend en train de faire des signaux nocturnes à un mystérieux bagnard évadé. Première aventure de Sherlock Holmès personnifié brillamment par Basil Rathbone. Notons une curiosité : parce qu'il était un grand ami de la famille Barrymore (surtout de John), Carradine a demandé que le nom de son personnage inquiétant soit transformé en Barryman ! On le comprend d'autant moins que le dit Barryman n'est finalement coupable d'aucun délit, sinon d'être le beau-frère du bagnard.

FRONTIER MARSHAL
20 th Century Fox. **Sc. :** Sam Hellmann d'après le roman de Stuart N. Lake. **R. :** Allan Dwan. Voir fiche technique dans l'E.F. N° 7 page 55.

Une des versions du fameux règlement de comptes à O.K. Corral, où Carradine est naturellement un vilain.

DRUMS ALONG THE MOHAWK (SUR LA PISTE DES MOHAWKS)
20 th Cent. Fox. **Sc. :** Lamar Trotti et Sonya Levien d'après la nouvelle de Walter D. Edmonds. **R. :** John Ford. **Ph. :** Bert Glennon (Technicolor). **Mus. :** Alfred Newmann. **Int. :** Henry Fonda, Claudette Colbert, Edna May Olivier, John Carradine, War Bond, Eddie Collins, Doris Bowdon, Jessie Ralph, Arthur Shields, Robert Lowery, Francis Ford, Russell Simpson, Chief Big Tree, Spencer Charters, Lionel Pape, Clarence Wilson.

Drapé dans une cape noire, un bandeau noir sur l'œil, Carradine est un diabolique personnage à la solde des Anglais, qui soulève les Indiens contre les colons, provoquant des massacres. Premier Technicolor de John Ford.

1940

THE GRAPES OF WRATH (LES RAISINS DE LA COLERE)
20 th Century Fox. **Sc. :** Nunnally Johnson d'après le roman de John Steinbeck. **R. :** John Ford. **Ph. :** Gregg Toland. **Mus. :** Alfred Newman. **Int. :** Henry Fonda, Jane Darwell, John Carradine, Charley Grapewin, Doris Bowdon, Russell Simpson, O.Z. Whitehead, John Qualen, Eddie Quillan, War Bond, Frank Faylen, Joe Sawyer, Charles Middleton.

Sans doute le rôle le plus célèbre de Carradine (avec *Stagecoach*) : Casey, prêcheur révolté par l'injustice sociale, victime d'une cause juste autant que désespérée. Un classique !

THE RETURN OF FRANK JAMES (LE RETOUR DE FRANK JAMES)
20 th C. Fox. **Sc. :** Sam Hellmann. **R. :** Fritz Lang. **Ph. :** George Barnes et William Skall (Technicolor). **Int. :** Henry Fonda, Gene Tierney, Jackie Cooper, John Carradine, Henry Hull, J. Edward Bromberg, Donald Meek, Eddie Collins, George Barbier, Lloyd Corrigan, Victor Killian, Barbara Pepper, George Chandler, Ryssell Hicks.

Deuxième et dernière personnification de Bob Ford, ici puni de ses crimes, la plupart des interprètes de *Jesse James* ont repris leur rôle dans cette suite qui n'est pas indigne de son illustre devancier.

BRIGHAM YOUNG, FRONTIERSMAN (L'ODYSSEE DES MORMONS)
20 th C. Fox. **R. :** Henry Hathaway. Voir fiche technique dans l'E.F. N° 18 page 49.

Belle fresque historique où Carradine est un scout mormon aux longs cheveux tressés et à barbe noire.

CHAD HANNA
20 th Century Fox. **Sc. :** Nunnally Johnson d'après une histoire de Walter Edmonds. **R. :** Henry King. **Ph. :** Ernest Palmer (Technicolor). **Mus. :** David Buttolph. **Int. :** Henry Fonda, Dorothy Lamour, Linda Darnell, Guy Kibbee, Jane Darwell, John Carradine, Ted North, Roscoe Ates, Ben Carter, Frank Thomas Olin Howard, George Davis.

Pittoresque évocation d'un cirque au XIXe siècle ; Carradine est un impressario de la troupe.

1941

WESTERN UNION (LES PIONNIERS DE LA WESTERN UNION)
20 th Century Fox. **Sc. :** Robert Carson d'après un roman de Zane Grey. **R. :** Fritz Lang. **Ph. :** Edward Cronjager et Allen Davey (Technicolor). **Mus. :** David Buttolph. **Int. :** Randolph Scott, Robert Young, Dean Jagger, Virginia Gilmore, Chil Wills, Slim Summerville, Barton Mac Lane, Russell Hicks, John Carradine, Victor Killian, Minor Watson, George Chandler, Chief Big Tree, Chief Thundercloud, Francis Ford, Charles Middleton.

Autre reconstitution historique du vieil Ouest où Carradine n'a qu'un rôle très bref de médecin.

BLOOD AND SAND (ARENES SANGLANTES)
20 th Century Fox. **Sc. :** Jo Swerling d'après le roman de Vicentre Blasco Ibanez. **R. :** Rouben Mamoulian. **Ph. :** Ernest Palmer et Ray Rennahan (Technicolor). **Mus. :** Alfred Newman. **Int. :** Tyrone Power, Rita Hayworth, Linda Darnell, Nazimova, John Carradine, Anthony Quinn, J. Carroll Naish, Laird Cregar, Lynn Bari, Monty Banks, George Reeves, Vicente Gomez, Victor Killian, Fortuno Buonanova, Pedro de Cordova, Michael Morris, Ann Todd, Cara Sue Collins.

Excellente composition de Carradine en toréador qui périt dans l'arène ; il traduit parfaitement le mysticisme de son personnage et porte très noblement le costume chamarré magnifié par le technicolor.

MAN HUNT (CHASSE A L'HOMME)
20 th Century Fox. **Sc. :** Dudley Nichols d'après une histoire de Geoffrey Household. **R. :** Fritz Lang. **Ph. :** Arthur Miller. **Mus. :** Alfred Newman. **Int. :** Walter Pidgeon, Joan Bennett, George Sanders, John Carradine, Roddy Mac Dowall, Ludwig Stossel, Heather Thatcher, Frederick Worlock, Roger Imhof, Lester Mattews, Holmes Herbert, Edy Malyon, Arna Frey, Keith Hitchcock, Otto Reichow, Lucien Prival, Richard Fraser.

En traquant Walter Pidgeon dans le métro londonien, l'agent nazi Carradine, surpris par sa proie, est projeté sur le rail électrifié. Encore une excellente composition de Carradine, apparaissant toujours, aux yeux du héros traqué, avec sur les lèvres le sourire cruel du bourreau qui croit tenir sa victime et se réjouit par avance du sort qu'il lui réserve.

SWAMP WATER (L'ETANG TRAGIQUE)
20 th Century Fox. **Sc. :** Dudley Nichols d'après une histoire de Vereen Bell. **R. :** Jean Renoir. **Ph. :** Peverell Marley. **Int. :** Walter Huston, Walter Brennan, Dana Andrews, Ann Baxter, John Carradine, Virginia Gilmore, Eugène Pallette, War Bond, Mary Howard, Guinn Williams, Russell Simpson, Joe Sawyer, Matt Willis, Paul Burns, Mae Marsh.

Dans ce très beau film de Jean Renoir, bien supérieur à la plupart de ses films français surestimés, Carradine est un vilain fermier, l'un de ceux qui traquent impitoyablement Walter Brennan dans les marais d'Okeefenokee, en Georgie, où furent réalisés tous les extérieurs.

1942

SON OF FURY (LE CHEVALIER DE LA VENGEANCE)
20 th Century Fox. **Sc. :** Philip Dunne d'après le roman d'Edison Marshall : « Benjamin Blake ». **R. :** John Cromwell. **Ph. :** Arthur Miller. **Mus. :** Alfred Newman. **Int. :** Tyrone Power, Gene Tierney, George Sanders, John Carradine, Frances Farmer, Elsa Lanchester, Kay Johnson, Harry Davenport, Roddy Mac Dowall, Dudley Digges, Arthur Hohl, Pedro de Cordoba, Heather Thatcher, Mala, Mae Marsh, Harry Cording, Dennis Hoey, Olaf Hytten.



Carradine est le fidèle ami de T. Power, qu'il accompagnera dans son exil des Mers du Sud, et qui préfèrera y rester plutôt que de retourner vers les inconvénients de la civilisation.

WHISPERING GHOSTS
20 th Century Fox. **Sc. :** Lou Breslow d'après une histoire de Philip MacDonald. **R. :** Alfred Werker. **Ph. :** Lucien Ballard. **Mus. :** David Raskin et Leigh Harline. **Int. :** Milton Berle, Brenda Joyce, John Shelton, John Carradine, Willie Best, Edmund Mac Donald, Arthur Hohl Abner Biberman, Grady Sutton, Charles halton, René Riano, Frank Faylen, Jack Gargan.

De faux fantômes hantent un navire dont le capitaine a mystérieusement péri : ce sont en réalité des bandits cherchant un trésor que recèlerait le bateau. Carradine est un acteur excentrique répétant une pièce où il joue le rôle d'une.. grenouille ! Avec ce film s'achève le long contrat liant Carradine à la Fox.

NORTHWEST RANGERS
Metro-Goldwin-Mayer. **Sc. :** David Lang et Gordon Kahn d'après un roman de Arthur Caesar. **R. :** Joseph Newman. **Int. :** James Craig, William Lundigan, Jack Holt, Patricia Dane, John Carradine, Grant Withers, Keenan Wynn, Darryl Hickman, Luis Alberni, Alec Craig.

Remake de *Manhattan Melodram (Un drame à Manhattan)* de W.S. Dyke - 1934 - transposé dans le milieu de la police montée canadienne. Carradine y campe un vilain.

REUNION IN FRANCE (QUELQUE PART EN FRANCE)
Metro-Goldwyn-Mayer. **Sc. :** Jan Lustig, Marvin Borowsky et marc Connelly d'après une histoire de Ladislas Bus-Fekete. **R. :** Jules Dassin. **Ph. :** Robert Planck. **Déc. :** Cédric Gibbons. **Mus. :** Franz Waxman. **Int. :** John Wayne, Joan Crawford, Philip Dorn, Reginald Owen, Albert Basserman, John Carradine, Ann Ayars, J. Edward Bromberg, Henry Daniell, Moroni Olsen, Howard Da Silva, Morris Akrum, Edith Evanson, Arthur Space.

Nouveau rôle de nazi pour Carradine dans ce drame où Wayne, pilote abattu au-dessus de la France occupée, tombe amoureux d'une Française qui l'aide à regagner Londres après l'avoir fait passer pour son fiancé.

1943

I ESCAPED FROM THE GESTAPO
Monogram. **Sc. :** Wallace Sullivan et Henry Blankfort d'après une histoire de George Bricker. **R. :** Harold Young. **Int. :** Dean Jagger, Mary Brian, John Carradine, William Henry, Sidney Blackmer, Ian Keith, Billy Marshall, Spanky Mac Farland, Anthony Warde, Norman Willis, Ed Keane, Greta Grandstadt, Charles Waggenheim.

Carradine monte ici en grade, non seulement en tant que chef de la Gestapo, mais surtout parce que ce film est le premier d'une série où il sera souvent en vedette, alternant les drames de guerre et d'espionnage avec les films fantastiques dont il va devenir un assidu.

HITLER'S MADMAN
Metro-Goldwin-Mayer. **Sc. :** Peretz Hirshbein, Melvin Levy et Doris Malloy d'après une nouvelle de Emil Ludwig et Albrecht Joseph, et « Hangman Village » de Bert Lytton. **R. :** Douglas Sirk. **Ph. :** Jack Greenhalgh. **Mus. :** Karl Hajos. **Int. :** John Carradine, Patricia Morison, Alan Curtis, Ralph Morgan, Howard Freeman, Ludwig Stossel, Edgar Kenndy, Jimmy Conlin, Blanche Yurka, Jorja Rollins, Al Shean, Elizabeth Russell, Victor Killian, Wolfgang Zilzer, Johanna Hofer, Ava Gardner, Tully Marshall, Frances Rafferty.

Cette fois, Carradine atteint les sommets : sur le plan du personnage, puisqu'il incarne l'odieux Heydrich, bourreau de la Tchécoslovaquie, et sur le plan personnel puisqu'il obtient la tête d'affiche. Ce film, tourné par la modeste firme PRC sous le titre de *Hitler's Hangman*, a été acheté et distribué par la puissante MGM, malgré la concurrence du film de Fritz Lang : *Hangmen also die (Les bourreaux meurent aussi)* qui relate la même histoire mais sans donner la prépondérance au personnage de Heydrich. *Hitler's Madman* fut le point de départ de la carrière américaine de l'exilé européen Douglas Sirk, et a confirmé, si besoin était, l'immense talent de John Carradine lorsqu'on lui confie un rôle digne de lui. Inédit en France, nous avons pu découvrir ce film grâce au Ciné-Club de la 3ᵉ chaîne de notre télévision en 1979.

CAPTIVE WILD WOMAN
Universal. **Sc. :** Griffin Jay et Henry Sucher d'après une histoire de Ted Fithian et Maurice Pivar. **R. :** Edward Dmytryk. **Ph. :** George Robinson. **Mus. :** Hans Salter. **Maq. :** Jack Pierce. **Int. :** John Carradine, Evelyn Ankers, Acquanetta, Martha Vickers, Milburn Stone, Lloyd Corrigan, Vince Barnett, Fay Helm, Paul Fix, Ray Walker, Grant Withers, Virginia Engel, William Gould, Harry Halman.

Premier grand rôle de savant-fou pour Carradine à nouveau en tête d'affiche. Ici, il manipule les glandes et transforme une femelle d'orang outan en une belle jeune femme (Acquanetta). Dans *Jungle Woman*, de Reginald le Borg (1944) qui en est la suite directe, on voit en flash-back quelques scènes de *Captive Wild Woman* avec Carradine, lequel, tué par sa créature à la fin du premier film, ne peut évidemment jouer dans le second. Notons que la plupart des séquences de cirque sont empruntées à *The Big Cage (La grande cage)* de Kurt Neumann (1933).

SILVER SPURS
Republic. **Sc. :** John K. Butler et J. Benton Cheney. **R. :** Joseph Kane. **Int. :** Roy Rogers, Phyllis Brooks, John Carradine, Smiley Burnette, Jérôme Cowan, Joyce Compton, Bob Nolan, Pat Brady, Hugh Farr, Hal Taliaferro, Tom London, Kermit Maynard, Tim Spencer, Forrest Taylor, Jack Kirk.

Western de série où Carradine est un non moins traditionnel vilain.

ISLE OF FORGOTTEN SINS (L'ILE DES PECHES OUBLIES)
PRC. **Sc. :** Raymond L. Schrock d'après une histoire d'Edgar G. Ulmer. **R. :** Edgar G. Ulmer. **Ph. :** Ira Morgan. **Mus. :** Léo Erdody. **Int. :** John Carradine, Gale Sondergaard, Sidney Toler, Frank Fenton, Tala Birell, Betty Amann, Veda Ann Borg, Rita Quigley, Rick Vallin, William Edmunds, I. Stanford Jolley, C. Montague Shaw, Marian Colby, Lee Banett.

Carradine est le héros (mais oui !), recherchant des perles dans les eaux limpides des mers du Sud ; peu d'action mais de toujours très agréables séquences sous-marines.

GANGWAY FOR TO-MORROW
R.K.O. Radio Pictures. **Sc. :** Arch Oboler d'après un roman de Aladar Laszlo. **R. :** John A uer. **Int. :** John Carradine, Margo, Robert Ryan, Amelita Ward, James Bell, William Terry, Wally Brown, Alan Carney, Harry Davenport, Charles Arnt, Rita Corday, Léon Belasco, Louis Donath, Eddie Borden, Jack Raymond.

Scénario à prétention patriotique où Carradine est un ouvrier dans une fabrique de munitions. C'est un film à sketches sur la vie des travailleurs pendant la guerre, le sketch de Carradine ayant été le plus remarqué par les critiques américains.

REVENGE OF THE ZOMBIES
Monogram. **Sc. :** Edmund Kelso et Van Norcross. **R. :** Steven Sekely. **Ph. :** Mark Strangler. **Mus. :** Edward Kay. **Int. :** John Carradine, Robert Lowery, Gale Storm, Bob Steele, Veda Ann Borg, Mantan Moreland, Mauritz Hugo, James Baskett, Barony McCallon, Darby Jones, Madame Sul-Te-Wan, Sybil Lewis, Robert Cherry.

Carradine redevient un classique savant-fou qui tue sa femme pour en faire une zombie ; il est un nazi, qui, dans son laboratoire secret de la Louisiane, fabrique une armée de cadavres ambulants destinés à servir son bien-aimé Fuhrer. L'un des multiples scripts délirants où le Fantastique s'inspirait largement des événements mondiaux de l'époque.

1944

WATERFRONT
PRC. **Sc. :** Martin Mooney et Irwin F. Franklyn. **R. :** Steven Sekely. **Int. :** John Carradine, J. Carrol Naish, Terry Frost, Maris Wrixon, Edwin Maxwell, John Bleifer, Martin Lamont, Olga Fabian, Billy Nelson, Claire Rochelle.

Nouveau rôle d'agent nazi pour Carradine.

VOODOO MAN
Monogram. **Sc. :** Robert Charles. **R. :** William Beaudine. **Int. :** Bela Lugosi, John Carradine, George Zucco, Wanda Mac Kay, Michael Ames, Ellen Hall, Louise Currie, Henry Hall, Dan White, Pat Mac Kee, Ethebreda Leopold, Terry Walker, Ralph Littlefield.

Ici, c'est Lugosi qui maintient sa femme à l'état de zombie, tandis que Carradine joue son serviteur, un peu attardé mental, nommé Job (?).

THE BLACK PARACHUTE
Columbia. **Sc. :** Clarence Upson Young d'après une histoire de Paul Gangelin. **R. :** Lew Landers. **Int. :** Larry Parks, Ona Massen, John Carradine, Jonathan Hale, Jeanne Bates, Ivan Triesault, Trevor Bardette, Art Smith, Robert Lomell, Charles Waggenheim, Otto Reichow, Philip Van Zandt, Ernie Adams, Connie Evans.

Dans un pays balkanique imprécis, Carradine exerce de nouveaux ravages sous la défroque d'un officier de la Gestapo, tandis que Larry Parks commence une carrière prometteuse qui devait être brutalement interrompue par le maccarthysme.

THE ADVENTURES OF MARK TWAIN (LA VIE AVENTUREUSE DE MARK TWAIN)
Warner Bros. **Sc. :** Alan Le May d'après la pièce de Harold M. Sherman. **R. :** Irving Rapper. **Ph. :** Sol Polito. **Mus. :** Max Steiner. **Int. :** Fredric March, Alexis Smith, Donald Crisp, Alan Hale, C. Aubrey Smith, John Carradine, William Henry, Robert Barrat, Joyce Reynolds, Percy Kilbride, Kay Johnson, Victor Killian, Russell Gleason, Frank Reicher, Christian Rub, Lee Powell, Monte Blue, Chester Conklin.

Dans cette biographie pittoresque du célèbre humoriste admirablement campé par F. March, Carradine incarne Brett Harte, l'un des plus fameux conteurs de l'épopée du Far-West.

THE INVISIBLE MAN'S REVENGE
Universal. **Sc. :** Bertram Milhauser d'après le personnage de H.G. Wells. **R. :** Fort L. Beebe. **Ph. :** Milton Krasner. **Mus. :** Haps Salter. **Maq. :** Jack Pierce. **E.S. :** John P. Fulton. **Int. :** John Hall, Evelyn Ankers, John Carradine, Alan Curtis, Gale Sondergaard, Lester Matthews, Halliwell Hobbes, Doris Lloyd, Billy Bevan, Ian Wolfe, Skelton Knaggs, Cyril Delevanti, Forrester Harvey, Léonard Carey.

Carradine est ici le savant qui a découvert le secret de l'invisibilité ; il sera la victime de John Hall, meurtrier évadé qui le forcera à le rendre invisible pour fuir la police, puis le tuera, ayant besoin de son sang pour redevenir visible. Ultime avatar d'une longue série consacrée au personnage imaginé par le grand H.G. Wells, J. Hall succédant à Claude Rains et à Vincent Price.

RETURN OF THE APE MAN
Monogram. **Sc. :** Robert Charles. **R. :** Phil Rosen. **Int. :** Bela Lugosi, John Carradine, George Zucco, Judith Gibson, Michael Ames, Frank Moran, Mary Currier, Eddie Chandler, Mike Donavan, George Eldredge.

Ayant ressuscité un homme préhistorique conservé dans la glace, Lugosi tue son assistant (Carradine) pour lui prendre son cerveau et le greffer au caveman, lequel finalement tuera Lugosi pour respecter la tradition.

THE MUMMY'S GHOST (LE FANTOME DE LA MOMIE)
Universal. **R. :** Reginald Le Borg. Voir fiche technique dans l'E.F. N° 7, page 58.

Carradine est le grand prêtre qui ranime la momie Kharis-Chaney Jr, mais il en sera sa victime (projeté dans le vide à travers une fenêtre). L'un des meilleurs spécimens de la série, qui montre en flash-backs des extraits du film précédent : *The Mummy's Tomb*.

BARBARY COAST GENT
Metro Goldwyn Mayer. **Sc. :** William Lippmann, Grant Garett et Harry Riskin. **R. :** Roy Del Ruth. **Int. :** Wallace Beery, Binnie Barnes, Bruce Kellogg, Frances Rafferty, Ray Collins, John Carradine, Chil Wills, Noah Beery, Henry O'neill, Morris Akrum, Donald Meek, Addison Richards, Paul Hurst, Victor Killian, Louise Beavers, Cliff Clark.

De San-Francisco aux plaines du Nevada, un western taillé sur mesure pour le puissant Wallace Beery, où l'on rencontre Carradine en chercheur d'or.

BLUEBEARD (BARBE-BLEUE)
PRC. **Sc. :** Pierre Gendron d'après une histoire de Warner Furst et Arnold Philips. **R. :** Edgar G. Ulmer. **Ph. :** Jockey A. Feintel. **Déc. :** Glenn Thompson. **Maq. :** Milburn Moranti. **Mus. :** Léo Erdody. **Marionnettes :** Barlow et Baker. **Int. :** John Carradine, Jean Parker, Nils Asther, Ludwig Stossel, George Pembroke, Teala Loring, Sonia Sorel, Iris Adrian, Harry Kolker, Emmett Lynn, Patti McCarty, Carrie Devan, Ann Sterling.

A nouveau en vedette, Carradine est un étrangleur de femmes dans le Paris de Napoléon III ; il joue ici de sa séduction et révèle par moments une étrange fascination aussi insolite qu'inquiétante. Notons la présence au générique de Sonia Sorel, qui deviendra madame John Carradine un an plus tard. Film sorti en France en 1979 seulement, mais mieux vaut tard que jamais ; il eut été dommage d'être privé de ce qui est l'un des sommets de la carrière de Carradine senior.

ALASKA
Monogram. **Sc. :** George Wallace Sayre et Harrison Orkow d'après « Flush of Gold » de Jack London. **R. :** George Archimbaud. **Ph. :** Mark Stengler. **Mus. :** Edward Kay. **Déc. :** E.R. Hickson. **Int. :** Kent Taylor, Margaret Lindsay, John Carradine, Dean Jagger, Nils Asther, Iris Adrian, George Cleveland, Dewey Robinson, Leo White, Glenn Strange, John Rogers, Warren Jackson, Earl Hodgins, Dick Scott.

Carradine joue à nouveau les ivrognes dans ce petit film d'aventures au décor révélé par le titre.

HOUSE OF FRANKENSTEIN (LA MAISON DE FRANKENSTEIN)
Universal. **R. :** Erle C. Kenton. Voir fiche technique dans l'E.F. N° 3 page 35.

Première incarnation du comte Dracula par Carradine, lequel périt désintégré par le soleil à la fin du premier sketch de ce beau film où chaque monstre sévit à son tour, le grand Karloff étant ici la vedette omniprésente.

1945

HOUSE OF DRACULA (LA MAISON DE DRACULA)
Universal. **R. :** Erle C. Kenton. Voir fiche technique dans l'E.F. N° 3 page 40.

Dracula pour la deuxième fois, Carradine a un rôle plus important, jusqu'à ce qu'à nouveau son cercueil soit ouvert en plein jour, le renvoyant illico dans le néant.

IT'S IN THE BAG (LA 5ᵉ CHAISE)
United Artists. **Sc. :** Jay Dratler et Alma Reville d'après une histoire de Lewis Foster et Fred Allen. **R. :** Richard Wallace. **Ph. :** Russell Méty. **Int. :** Fred Allen, Jack Benny, Binnie Barnes, William Bendix, Robert Benchley, Jerry Colonna, Don Ameche, Victor Moore, Rudy Vallee, John Carradine, Ben Welden, Sidney Toler, Walter Tetley, Rex Lease, Dewey Robinson, Dickie Tyler, George Cleveland, John Miljan, Byron Foulger, George Chandler.

Carradine est un notaire véreux dans ce petit film musical se déroulant dans les milieux du cirque.

CAPTAIN KIDD (CAPITAINE KIDD)
United Artists. **Sc. :** Norman Reilly Raine d'après une histoire de Robert N. Lee. **R. :** Rowland V. Lee. **Ph. :** Archie Stout. **Mus. :** Werner Janssen. **Int. :** Charles Laughton, Randolph Scott, Barbara Britton, Gilbert Roland, John Carradine, Reginald Owen, Sheldon Leonard, Henry Daniell, William Farnum, John Qualen, Abner Biberman, Ian Keith, Miles Mander, Ray Teal.

Classique film de pirates à base historique où Laughton est souverain, Randolph Scott jouant les Errol Flynn et Carradine bien à sa place en forban à gueule patibulaire.

FALLEN ANGEL (CRIME PASSIONNEL)
20 th Century Fox. **Sc. :** Harry Kleiner d'après une histoire de Matty Holland. **R. :** Otto Preminger. **Ph. :** Joseph La



Shelle. **Déc. :** Thomas Little. **Mus. :** David Raskin. **Int. :** Dana Andrews, Alice Faye, Linda Darnell, Charles Bickford, John Carradine, Ann Revere, Bruce Cabot, Percy Kilbride, Hal Taliafero, Mira McKinsey, Jimmy Conlin, Leila McIntyre, J. Farrell McDonald.

Dans ce drame policier dont la belle Linda Darnell est la victime, Carradine est bizarrement chargé d'apporter la note humoristique.

1946

FACE OF MARBLE
Monogram. **Sc. :** Michael Jacoby d'après un roman de William Thiele et Ed Hartman. **R. :** William Beaudine. **Ph. :** Harry Neumann. **Mus. :** Edward Kay **E.S. :** Robert Clark. **Int. :** John Carradine, Claudia Drake, Robert Shayne, Maris Wrixon, Rosa Rey, Willie Best, Thomas Jackson, Allen Ray, Donald Kerry, Clark Kunney.

Un autre rôle de savant-fou pour Carradine, qui ressuscite sa femme... et son chien dont il sera la victime.

DOWN MISSOURI WAY
PRC. **Sc. :** Sam Newmann. **R. :** Joseph Berne. **Int. :** Eddie Dean, Martha O'driscoll, John Carradine, William Wright, Roscoe Ates, Renée Godfrey, Mabel Todd, Eddie Craven, Chester Clute, Paul Scardon.

Carradine est un metteur en scène de théâtre, ce qui a dû l'enchanter !

1947

THE PRIVATES AFFAIRS OF BEL AMI (BEL AMI)
United Artists. **Sc. :** Albert Lewin d'après le roman de Guy de Maupassant. **R. :** Albert Lewin. **Ph. :** Russell Mety. **Mus. :** Darius Milhaud. **Int. :** George Sanders, Ann Dvorak, Angela Lansbury, John Carradine, Frances Dee, Albert Bassermann, Warren William, Susan Douglas, Hugo Haas, Mary Wilson, Katherine Emery, Richard Fraser, David Bond.

Subtile adaptation de l'œuvre de Maupassant, avec un George Sanders bien dans son élément en cynique bellâtre ; Carradine y compose un journaliste parisien atteint de tuberculose, surprenant autant que pathétique.

1949

C-MAN
Laurel Films. **Sc. :** Berne Giler. **R. :** Joseph Lerner. **Int. :** Dean Jagger, John Carradine, Lottie Elwen, Renée Paul, Harry Landers, Walter Vaughan, Adelaïde Klein, Edith Atwater, Jean Ellyn, Walter Brooke.

Carradine est un voleur de bijoux dans une intrigue du style Arsene Lupin.

1954

CASANOVA'S BIG NIGHT (LA GRANDE NUIT DE CASANOVA)
Paramount. **R. :** Norman Z. Mac Leod. Voir fiche technique dans l'E.F. N° 7 page 61.

Curieusement, cette parodie, qui marque le retour à l'écran de Carradine après une longue absence, est également le retour de Basil Rathbone qui depuis 1946 se consacrait lui aussi au théâtre. Carradine est un élégant représentant du gouvernement.

THUNDER PASS
Lippert Productions. **Sc. :** Tom Hubbard et Fred Eggers d'après une histoire de George Van Marter. **R. :** Frank Mac Donald. **Int. :** Dane Clark, Dorothy Patrick, Andy Devine, John Carradine, Raymond Burr, Mary Helen Kay, Raymond Hatton.

Western classique avec cavalerie, fermiers et Indiens belliqueux.

JOHNNY GUITAR (JOHNNY GUITARE)
Republic Pictures. **Sc. :** Philip Yordan d'après le roman de Roy Chanslor. **R. :** Nicholas Ray. **Ph. :** Harry Stradling (Trucolor). **Int. :** Joan Crawford, Sterling Hayden, Scott Brady, Mercedes Mac Cambridge, War Bond, Ernest Borgnine, John Carradine, Royal Dano, Ben Cooper, Frank Ferguson, Paul Fix, Rhys Williams, Trevor Bardette, Ian McDonald.

Un excellent western où, par exception, l'élément principal est féminin ; on regrette que le procédé de couleurs soit nettement inférieur au technicolor.

THE EGYPTIAN (L'EGYPTIEN)
20 th Century Fox. **Sc. :** Philip Dunne et Casey Robinson d'après une nouvelle de Mitra Waltari. **R. :** Michael Curtiz. **Ph. :** Léon Shamroy (DeLuxe Color-CinemasCope). **Mus. :** Bernard Herrmann et Alfred Newman. **Int. :** Edmond Purdom, Jean Simmons, Victor Mature, Michael Wilding, Gene Tierney, Bella Darvi, Peter Ustinov, Henry Daniell, Judith Evelyn, John Carradine, Carl Benton Reid, Tommy Rettig, George Melford, Mike Mazurki, Michael Ansara, Angela Clarke, Edmund Cobb, Anita Stevens.

Brève apparition de Carradine en pilleur de tombes, dans cette somptueuse superproduction qui n'obtint cependant pas le succès escompté.



« La senora muerte » (1968)

1955

STRANGER ON HORSEBACK
United Artists. **Sc. :** Herb Meadows et Don Martin d'après une histoire de Louis L'Amour. **R. :** Jacques Tourneur. **Ph. :** Ray Rennahan (Anscocolor). **Int. :** Joël Mac Crea, Miroslava, Kevin Mac Carthy, John Mac Intyre, Nancy Gates, John Carradine, Emile Meyer, James Webb, Robert Cornwaite, Roy Robert.

Mac Crea en juge incorruptible et Carradine en colonel entourent la jeune actrice mexicaine Miroslava qui tentait alors de conquérir Hollywood : elle n'y parvint pas et se suicida. Film inédit de J. Tourneur qui en déplorait le mauvais procédé de couleurs adopté pour des raisons budgétaires (il s'agissait en fait des débuts expérimentaux de l'Anscocolor).

THE KENTUCKIAN (L'HOMME DU KENTUCKY)
United Artists. **Sc. :** A.B. Guthrie Jr d'après une histoire de Félix Holt. **R. :** Burt lancaster. **Ph. :** Ernest Laszlo (Technicolor-CinemaScope). **Mus. :** Bernard Herrmann. **Int. :** Burt lancaster, Diane Foster, Diana Lynn, Walter Matthau, Una Merkel, John Carradine, John Litel, Donald MacDonald, John Mc Intyre, Rhys Williams, Edward Norris, Lee Erickson, Lisa Farraday, Clem Bevans, Dong Spencer.

Dans cette première réalisation du puissant Lancaster, Carradine est un humoristique colporteur tandis que Walter Matthau débute en tant que vilain, emploi bien différent de ceux qu'il tiendra lorsqu'il accèdera au vedettariat.

DESERT SANDS
United Artists. **Sc. :** Georges W. George, George F. Slavin et Danny Arnold. **R. :** Lesley Selander. **Int. :** Ralph Meeker, Marla English, J. Carrol Naish, John Smith, John Carradine, Ron Randall, Keith Larsen, Jarl Victor, Otto Waldis, Lita Milan, Terence de Marnay, Mort Mills, Nico Minardos, Philip Tonge.

Conventionnelle histoire de Légion Etrangère avec héroïques soldats et vilains arabes : parmi ces derniers, Carradine !

HALF-HUMAN (titre japonais : **JUJIN YUKIOTOKO**) **(L'ABOMINABLE HOMME DES NEIGES)**
Toho Films. **Sc. :** Takashi Kuronuma. **R. :** Inoshiro Honda (et Kenneth Crane-séquences américaines). **Mus. :** Akira Ifukube. **Ph. :** Tadashi Iimura (et Lucien Andrist séq. amér.). **E.S. :** Eiji Tsuburaya. **Int. :** Akira Takarada, Akemi Negishi, Momoko Hoshi, Kensi Karashara et pour les séquences additionnelles américaines : John Carradine, Russ Thorson, Robert Karnes, Morris Akrum.

C'est en 1957 qu'ont été réalisées les séquences américaines incorporées au métrape nippon préalablement expurgé des plans artificiellement remplacés. Pour ne considérer que sa partie japonaise, le film ne manquait pas d'attraits, le monstre velu étant très photogénique. Il s'agit d'une victime de la radioactivité dégagée par une bombe atomique : devenu monstrueux, le malheureux, mi-homme, mi-anthropoïde, cherche la solitude et occit tous ceux qui l'approchent.

HIDDEN GUNS
Republic Pictures. **Sc. :** Albert C. Gannaway et Sam Rocca **R. :** Albert C. Gannaway. **Int. :** Bruce Bennett, Angie Dickinson, Richard Arlen, Faron Young, Lloyd Corrigan, John Carradine, Damian O'flynn, Irving Bacon, Tom Hubbard, Ben Welden, Guinn Williams, Ron Kenndy, Bill Ward, Gordon Terry.

Carradine retrouve un personnage stéréotypé d'homme de main du chef des hors-la-loi dans ce western où débute presque la belle Angie Dickinson et dont la vedette, Bruce Bennett, fut un célèbre héros de serials dans les années 30 sous le nom de Herman Brix.

1956

THE COURT JESTER (LE BOUFFON DU ROI)
Paramount. **Sc. :** Norman Panama et Melvin Frank. **R. :** Norman Panama et Melvin Frank. **Ph. :** Ray June (Vistavision-Technicolor). **Int. :** Danny Kaye, Glynis Johns, Basil Rathbone, Angela Lansbury, Cecil Parker, Mildred Natwick, Robert Middleton, Michael Pate, Alan Napier, John Carradine, Edward Ashley, The Hermine's Midgets.

Carradine incarne ici le vrai bouffon du roi, dont Danny Kaye prend la place pour notre plus grande joie dans cette remarquable parodie de *Robin des Bois*.

THE FEMALE JUNGLE
American Releasing. **Sc. :** Bruno Ve Sota et Burt Kayser. **R. :** Bruno Ve Sota. **Ph. :** Woody-Bredell. **Int. :** Lawrence Tierney, Jayne Mainsfield, Burst Kaiser, Kathleen Crowley, John Carradine, Rex Thorsen, Bruce Carlisle, Connie Cezon, Bruno Ve Sota.

Meurtres dans les milieux du cinéma ; Carradine est un journaliste à l'affût de sensationnel.

THE BLACK SLEEP
United Artists. **R. :** Reginald Le Borg. Voir fiche technique dans l'E.F. N° 7 page 62.

Rathbone est le savant-fou, Carradine l'un de ses sujets d'expériences dont il a mutilé le cerveau. Porteur d'une longue barbe blanche, le dément Carradine conduit la révolte des cobayes qui s'empareront de leur tortionnaire et le massacreront, comme jadis le docteur Moreau. Film d'épouvante classique dont le principal intérêt est la réunion ultime de plusieurs spécialistes du genre, dont un Bela Lugosi aux portes de l'éternité (il devait mourir cette année-là).

AROUND THE WORLD IN 80 DAYS (LE TOUR DU MONDE EN 80 JOURS)
United Artists. **R. :** Michael Anderson. Voir fiche technique dans l'E.F. N° 9 page 103.

Dans ce super-spectacle à l'impressionnant générique, Carradine est le colonel Proctor, qui provoque Phileas Fogg en duel au pistolet alors que le train traverse le Far-West. Mais la première flèche indienne annonçant l'attaque du convoi abat le belliqueux colonel. Notons la très belle partition musicale de Victor Young qui obtint l'un des nombreux Oscars qui récompensèrent ce bel hommage à Jules Verne.

THE TEN COMMANDMENTS (LES DIX COMMANDEMENTS)
Paramount. **R. :** Cecil B. de Mille. Voir fiche technique dans l'E.F. N° 18 page 52.

En tant que frère de Moïse-Heston, Carradine ne paraît que dans quelques brèves séquences, sous le burnous des Israélites errants, sans rien avoir d'important à faire.

DARK VENTURE
First National Films. **Sc. :** John Trevlac. **R. :** John Trevlac. **Int. :** John Calvert, Ann Cornell, John Carradine, Paul Gordon, Charles Hayden, Guthbert Malumba.

Carradine est l'étrange gardien d'un cimetière d'éléphants. Notons que le réalisateur n'est autre que l'acteur principal qui a inversé son nom.

1957

THE TRUE STORY OF JESSE JAMES (LE BRIGAND BIEN-AIME)
20 th Century Fox. **Sc. :** Walter Newman d'après le scénario de la version 1939. **R. :** Nicholas Ray. **Ph. :** Joe Mac Donald (DeLuxe Color-CinemaScope) **Mus. :** Leigh Harline. **Int. :** Robert Wagner, Jeffrey Hunter, Hopelange, Agnes Moorehard, Alan Hale Jr, Alan Baxter, John Doucette, John Carradine, Chubby Johnson, Barry Atwater, Tom Pittmann, Biff Elliott, Frank Overton, Anthony Ray.

Dans cette nouvelle version Fox de la saga des James brothers, bien moins passionnante que celle de 1939 quoique plus fidèle à la vérité historique, Carradine n'est plus Bob Ford, mais un inoffensif révérand au rôle très effacé.

THE UNHEARTHLY
Republic Pictures. **Sc. :** Jeanne Mann et Geoffrey Denis d'après un roman de Jeanne Mann. **R. :** Brooke L. Peters. **Ph. :** Merle Connell. **Déc. :** Daniel Haller. **Maq. :** Harry Thomas. **Mus. :** Henry Varse et Michael Terr. **Int. :** John Carradine, Allison Hayes, Myron Healey, Sally Todd, Marilyn Bufferd, Arthur Batanides, Tor Johnson, Roy Gordon, Guy Prescott, Harry Fleer, Paul McWilliams.

Carradine retrouve ici la vedette et un nouveau rôle de savant-fou, cette fois à la recherche de la vie éternelle, pour laquelle il n'hésitera pas à risquer la vie de ses sujets d'expériences.

THE STORY OF MANKIND
Warner Bros. **R. :** Irwin Allen. Voir fiche technique dans l'E.F. N° 18 page 52.

Dans ce film où défilent une quarantaine de grandes vedettes (les Marx, V. Price, P. Lorre, R. Colman ..) Carradine est un Pharaon.

HELL SHIP MUTINY
R. : Elmo Williams et Lee Sholem. Voir fiche technique dans l'E.F. N° 2 page 74.

Aventures dans les Mers du Sud, où Carradine joue les voleurs de perles, auprès de John Hall (qu'il persécuta dans *Hurricane*) et de Peter Lorre.

THE PROUND REBEL (LE FIER REBELLE)
Buena Vista Productions. **Sc. :** Joe Petracca et lillie Hayward d'après une histoire de James-Edward Grant. **R. :** Michael Curtiz. **Ph. :** Ted Mac Cord (Technicolor). **Mus. :** Jérôme Moross. **Int. :** Alan Ladd, Olivia de Havilland, Dean Jagger, David Ladd Cecil Kallaway, Dean Stanton, Henry Hull, John Carradine, Eli Mitz, Tom Pittmann, James Westerfield, Thomas Haran.

Carradine ne fait qu'apparaître brièvement en tant que marchand ambulant pittoresque dans ce western disneyien aux beaux sentiments et aux beaux paysages.

1958

SHOWDOWN AT BOOT HILL
20 th Century Fox. **Sc. :** Louis Vittes. **R. :** Gene Fowler Jr. **Ph. :** John M. Nicholaus Jr (Regalscope). **Int. :** Charles Bronson, Robert Hutton, John Carradine, Carole Matthews, Paul Maxey, Thomas B. Henry, William Stevens, Martin Smith, Joseph Mac Guinn, Fintan Meyler, Argentina Brunetti, Michael Mason, Ed Wright.

Bronson dans un rôle de shériff, l'un de ses premiers en vedette ; Carradine est le docteur du village, également barbier.

THE LAST HURRAH (LA DERNIERE FANFARE)
Columbia. **Sc. :** Frank Nuggent d'après le roman d'Edwin O'connor. **R. :** John Ford. **Ph. :** Charles Lawton Jr. **Int. :** Spencer Tracy, Diane Foster, Jeffrey Hunter, Pat O'brien, Donald Crisp, Basil Rathbone, John Carradine, Ricardo Cortez, James Gleason, Edward Brophy, Wallace Ford, Frank Mac Hugh, Anna Lee, Jane Darwell, Edmund Love, Charles Fitzsimmons, Ken Curtis, Jack Pennick.

Carradine est avec Rathbone l'adversaire politique de Tracy, dans ce premier film réunissant Ford et Carradine depuis 1940. Le grand réalisateur de westerns intitulé *The Colter Craven Story*, réunissant quelques-uns des plus fidèles interprètes de Ford (J. Wayne, War Bond, Carradine, Ken Curtis, Jack Pennick ainsi que Lon Chaney Junior).

1959

THE COSMIC MAN
Futura A.A. **Sc. :** Arthur Pierce. **R. :** Herbert Greene. **Ph. :** John Warren. **Mus. :** Paul Sawtell et Bert Shelter. **E.S. :** Charles Duncan. **Int :** Bruce Bennett, Angela Greene, John Carradine, Paul Langhton, Scotty Morrow, Lynn Osborn, Walter Maslow, Herbert Lytton.

Curieux scénario de science-fiction où Carradine paraît en image négative, en tant qu'extra-terrestre victime d'un étrange phénomène, venant sur Terre en apôtre de la paix, idée visiblement inspirée du *Jour où la Terre s'arrêta* de R. Wise.

INVISIBLE INVADERS
United Artists. **R. :** Edward L. Cahn. Voir fiche technique dans l'E.F. N° 5 page 88

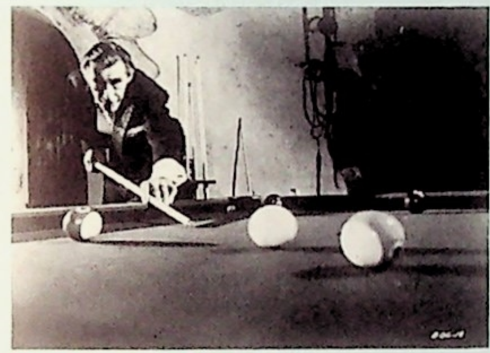
Carradine est l'un des zombies obéissant à une volonté extra-terrestre et s'apprêtant à conquérir la Terre. Petit budget mais fort bien utilisé par E. Cahn.

THE OREGON TRAIL
(LES COMMANCHES PASSENT A L'ATTAQUE)
20 th Century Fox. **Sc. :** Gene Fowler Jr et Louis Vittes. **R. :** Gene Fowler Jr. **Ph. :** Kay Norton (DeLuxe Color-CinemaScope). **Int. :** Fred Mac Murray, Nina Shipman, William Bishop, Gloria Talbott, Henry Hull, John Carradine, John Dierkes, Elizabeth Patterson, James Bell, Ralph Sanford, Tex Terry, Rowene Wills, Addison Richards, Ed Wright.

Western classique, avec caravane de pionniers (dont Carradine) et attaque d'Indiens le tout plus romancé qu'historique mais mené à vive allure.

1960

THE INCREDIBLE PETRIFIED WORLD
Governor Films. **Sc. :** John W. Steiner. **R. :** Jerry Warren. **Ph. :** Victor Fishor (et Mel Fisher pour les séquences sous-marines). **Mus. :** Joseph Zimanich. **Int. :** John Carradine, Phyllis Coates, Robert Clarke, Allen Windsor, Sheila Norman, George Skaff, Maurice Bernard, Lloyd Nelson, Harry Raven, Jack Haffner, Robert Carroll, Cawell Hopkins.


« Blood of Dracula's Castle » (1969).

En explorant les profondeurs de l'Océan, quatre savants (dont Carradine, inventeur de la cloche de plongée) découvrent les restes d'une civilisation engloutie. L'un des trop nombreux films inédits de Carradine dont le sujet est riche de promesses alléchantes, mais dont on ignore si la réalisation (et le budget alloué) en est digne. Tourné en 1958 à Calossal Cave, Tucson, Arizona.

TARZAN THE MAGNIFICENT
(TARZAN LE MAGNIFIQUE)
Paramount. **Sc. :** Robert Day et Berne Giler. **R. :** Robert Day. **Ph. :** Ted Scarfe (Technicolor). **Mus. :** Kenneth V. Jones. **Int. :** Gordon Scott, Jock Mahoney, John Carradine, Al Mulloch, Lionel Jeffries, Betta St-John, Gary Cockrell, Ronald Mac Donnell, Earl Cameron, Alexandra Stewart, Charles Tingwell, Harry Baird, John Sullivan.

Tourné sur les lieux africains de l'action, ce Tarzan est d'une honnête moyenne et vaut surtout par l'interprétation des deux vilains de l'histoire : Jock Mahoney, qui remplacera Gordon Scott dans le rôle de Tarzan dès le film suivant (*Tarzan des Indes*), et John Carradine, dont le personnage du père de Mahoney, infatigable dans son désir de délivrer son fils prisonnier de Tarzan.

THE ADVENTURES OF HUCKLEBERRY FINN
(LES AVENTURIERS DU FLEUVE)
MGM. **Sc. :** James Lee Barrett d'après les contes de Mark Twain. **R. :** Michael Curtiz. **Ph. :** Ted Mac Cord (Metrocolor-CinemaScope). **Mus. :** Jérôme Moross. **E.S. :** Arnold Gillepsie. **Int .:** Tony Randall, Eddie Hodges, Archie Moore, Neville Brand, Judy Canova, Andy Devine, John Carradine, Buster Keaton, Joséphine Hutchinson, Patty Mac Cormack, Mickey Shaugnessy, Finlay Currie, Sterling Holloway, Joséphine Hutchinson, Royal Dano, Minerva Urecal.

Pittoresque évocation du monde coloré de mark Twain, où l'on rencontre une belle brochette d'acteurs de complément talentueux, dont Carradine en chasseur d'esclaves évadés.

SEX KITTENS GO TO COLLEGE
Allied Artists. **Sc. :** Albert Zugsmith et Robert Hill. **R. :** Albert Zugsmith. **Ph. :** Ellis Carter. **Mus. :** Dean Elliott. **Int. :** Mamie Van Doren, Tuesday Weld, Mijanou Bardot, Mickey Shaugnessy, Louis Nye, John Carradine, Palema Mason, Martin Milner, Conway Twitty, Jackie Coogan, Vampira (Maila Nurmi), Charles Chaplin Jr, Harold Lloyd Jr.

Dans ce collège de jouvencelles où s'égara la sœur de Brigitte Bardot, il y a un professeur lubrique : John Carradine !

1962

INVASION OF THE ANIMAL PEOPLE
Associated Distributors Producers. **Sc. :** Arthur Pierce et Virgil Vogel. **R. :** Virgil Vogel et Jerry Warren. **Ph. :** Hilding Bladh. **Mus. :** Alan Johansson. **Int. :** John Carradine, Barbara Wilson, Robert Burton, Jack Haffner, Stan Gester, Bengt Blomgren, Ake Gronberg, Brita Borg.

Il s'agit d'un film suédois tourné en 1958 par V. Vogel auquel on a ajouté des séquences tournées par J. Warren avec des acteurs américains dont Carradine en savant (et narrateur) : il s'y trouve à nouveau un monstre ramené par un vaisseau spatial et terrorisant les Terriens. Titre suédois : *(Rymdinvasion i Lappland)*.

THE MAN SHOT LIBERTY VALANCE
(L'HOMME QUI TUA LIBERTY VALANCE)
Paramount. **Sc. :** James Warner Bellah et Willis Goldbeck d'après une histoire de Dorothy Johnson. **R. :** John Ford. **Ph. :** William Clothier. **Mus. :** Cyril Mockridge. **Int. :** John Wayne, James Stewart, Vera Miles, Lee Marvin, Woody Strode, Edmond O'brien, Andy Devine, Ken Murray, John Carradine, Jeannette Nolan, John Qualen, Carleton Young, Strother Martin, Lee Van Cleef, Jack Pennick, Anna Lee, Denver Pyle, Willis Bouchey, O.Z. Whitehead.

Carradine est un orateur dans un meeting, rôle modeste à l'intérieur de ce beau drame orchestré par John Ford, illustrant la phrase-clef du film : lorsque la légende est plus belle que la réalité, c'est la légende qu'il faut imprimer !

1964

THE PATSY (JERRY SOUFFRE-DOULEUR)
Paramount. **R. :** Jerry Lewis. Voir fiche technique dans l'E.F. N° 2 page 77.

Carradine fait partie des yes-men gravitant autour de la vedette (Jerry Lewis) fabriquée pour remplacer un grand comique accidentellement décédé. Ce film aux mille gags débute cependant par une impressionnante vision de la chute d'un avion.

CHEYENNE AUTUMN (LES CHEYENNES)
Warner Bros. **Sc. :** James R. Webb d'après le roman de Mari Sandoz. **R. :** John Ford. **Ph. :** William Clothier (Super Panavision 70 mm-Technicolor). **Mus. :** Alex North. **Int. :** Richard Widmarck, Carroll Baker, Karl Malden, Dolores Del Rio, Sal Mineo, Gilbert Roland, Ricardo Montalban, James Stewart, Edward G. Robinson, Arthur Kennedy, Patrick Wayne, Elizabeth Allen, John Carradine, Victor Jory, George O'brien, Ken Curtis, Mike Mazurki, Harry Carey Jr, Ben Johnson, John Qualen, Sean McClory, Denver Pyle.

En 1878, les derniers Cheyennes quittent leur réserve de l'Oklahoma pour gagner leur terre natale, le Yellowstone, à plus de 2 000 kms de là : cette fresque historique fut hélas le dernier western du grand John Ford, et aussi l'un des plus beaux : Carradine joue et triche aux cartes dans une séquence de saloon.

THE CURSE OF THE STONE HAND
Associated Distributors Producers. **Sc. :** Amos Powell, Marie Laurent et Cesar Tiempo. **R. :** Jerry Warren, Carl Schliepper et Carlos Hugo Christensen. **Ph. :** Ricardo Younis. **Int. :** John Carradine, Katherine Victor, Lloyd Nelson, Sheila Bon, Ernest Walch, Carlos Cores, Juan Corona, Carlos Morris.

Autre salmigondis effectué sur un film mexicain de 1959 adaptant la nouvelle de R.L. Stevenson : Le Club des Suicidés et sur un autre film d'origine incertaine narrant l'histoire d'une main de pierre devenant vivante. Dans cette innommable falsification, Carradine s'intercale ici et là, jouant un hypnotiseur.

1965

BLOOD OF THE MAN-DEVIL
(ou : THE NIGHT OF THE BEAST)
Taurus Films. **R. :** Harold Daniels et Reginald Le Borg. Voir fiche technique dans l'E.F. N° 7 page 65.

Tourné sous le titre de *House of the Black Death* : Carradine est le bon, face au méchant Lon Chaney Jr, tous deux pratiquant la sorcellerie.

THE WIZARD OF MARS
Borealis Enterprise Productions. **R. :** David L. Hewitt. Voir fiche technique dans l'E.F. N° 11 page 53.

Transposition science-fictionnesque du roman de Frank Baum : *« Le Magicien d'Oz »*, où Carradine, magicien au cerveau apparent, accueille quatre cosmonautes dont le vaisseau spatial s'est écrasé sur la planète où il règne en maître absolu.

THE EMPEROR'S NEW CLOTHES
Sc. : Bob Clark. **R. :** Bob Clark. **Int. :** John Carradine, Lila Lee.
Tourné à Miami, ce film semble n'avoir jamais été distribué ou être demeuré inachevé.

1966

MUNSTERS GO HOME
Universal. **Sc. :** George Tibbles, John Connelly et Bob Mosher. **R. :** Earl Bellamy. **Ph. :** Benjamin Kline (Technicolor). **Déc. :** John McCarthy et Julie Heron. **Maq. :** Bud Westmore. **Mus. :** Jack Marshall. **Int. :** Fred Gwynne, Yvonne de Carlo, Al Lewis, Butch Patrick, Terry Thomas, Hermione Gingold, Debbie Watson, Robert Pine, John Carradine, Bernard Fox, Richard Dawson, Cliff Norton, Diana Chesney, Jeanne Arnold.

Pour son retour sans lendemain à l'Universal, Carradine incarne un valet dans la famille de monstres caricaturaux popularisée par une longue série télévisée (où Carradine avait joué dans certains épisodes un rôle différent : celui d'un croque-mort).

HELL'S BLOODY DEVILS
Independant International. **Sc. :** Jerry Evans. **R. :** Al Adamson. **Ph. :** Leslie Kovacs (Deluxe Color). **Mus. :** Dan McGinnis. **Int. :** Broderick Crawford, John Gabriel, Scott Brady, Kent Taylor, Keith Andes, Robert Dix, John Carradine, Anne Randall, Dan Kemp, Jack Starrett, Emily Banks, Leslie Mc Rae, Richard Brander, Vicky Volante, Erin O'donnell.

Encore un film connu sous plusieurs titres *(The Fakers, Svastikas Savages, Smashin the Crime Syndicate)* et sorti à plusieurs années d'intervalle sous l'un ou l'autre de ces titres. Dans ce drame d'un agent du F.B.I., chassant les criminels de guerre nazis, Carradine joue un inoffensif marchand.

BILLY THE KID VERSUS DRACULA
Embassy Pictures. **Sc. :** Karl Hittleman. **R. :** William Beaudine. **Ph. :** Lothrop Worth (Pathecolor). **Déc. :** Harry Reif. **Maq. :** Ted Coodley. **Mus. :** Raoul Kraushoar. **Int. :** John Carradine, Chuck Courtney, Melinda Plowman, Virginia Christine, Walter Janovitz, Bing Russell, Lenni Geer, Harry Carey Jr, Roy Barcroft, Olive Carey, Marjorie Bennett, Charlita, Jack Williams, William Forrest, George Cisar, Hannie Landman.

Moustachu et barbu, Carradine redevient Dracula dans ce curieux spécimen mêlant le comte vampire à un personnage légendaire (quoique réel) de l'Ouest américain.

SOMETHING FOR MRS GIBBS
Van Praag Productions. **Sc.** et **R. :** William Van Praag. **Int. :** John Carradine, Rudy Vallee, Margaret Hamilton, Al Lewis, Louise Latham, Maurice Gosfield, Charlotte Rae, Monica Lovett, Barbara Lord.

Court-métrage vantant les avantages de la fibre de verre à l'aide de sketches interprétés par les acteurs. Ce n'est pas exactement un film publicitaire, puisqu'il ne fait l'apologie d'aucune marque particulière.

BROKEN SABRE
Paramount. **Sc. :** Jameson Brewer. **R. :** Bernard Mac Eveety. **Ph. :** Lester Shorr. **Mus. :** Dominic Frontière. **Int. :** Chuck Connors, Kamala Devi, John Carradine, Macdonald Carey, Cesar Romero, Wendell Corey, Rochelle Hudson, Patrick Wayne.

Il s'agit d'un montage de trois épisodes d'une série télévisée : *Branded*, où John Carradine est le père du héros, accusé de désertion, alors qu'il est en réalité en mission secrète pour le compte du Président des Etats-Unis.

NIGHT TRAIN TO MUNDO FINE
Hollywood Star Films. **Sc. :** Coleman Francis. **R. :** Coleman Francis. **Ph. :** Herb Roberts. **Mus. :** John Bath. **Int. :** Coleman Francis, Anthony Cardoza, Harold Saunders, John Carradine, John Morrisson, George Prince, Lameil Cado, Clarence Walker, Julian Baker, Tom Hanson, Bruce Love, Helen Gilford, Richard Lance.

Dans cette histoire de bagnard évadé et de mercenaires se déroulant à Cuba, Carradine est un conducteur de trains... et interprète la chanson du générique.

1967

AUTOPSIA DE UN FANTASMA
Azteca Films, Mexique. **Sc. :** Ismael Rodriguez. **R. :** Ismael Rodriguez. **Ph. :** Carlos Carbajal (Eastmancolor). **Mus. :** Raul Lavista. **Int. :** Basil Rathbone, John Carradine, Cameron Mitchell, Amedee Chabot, Carlos Pinar, Susana Cabrera, Pancho Cordova, Pompin Iglesias.

Première incursion de Carradine dans les studios mexicains dans cette parodie où il atteint au grade suprême puisqu'il y incarne Satan, costumé et maquillé de très traditionnelle façon, tel le Mephisto de Faust.

HILLBILLIES IN A HAUNTED HOUSE
Woolner Productions. **Sc. :** Duke Yelton. **R. :** Jean Yarbrough. Voir fiche technique dans l'E.F. N° 7 page 65.

Basil Rathbone et Carradine sont des espions qui, pour décourager des importuns venus dans la maison qui leur sert de repaire, fabriquent des fausses manifestations surnaturelles afin de les terroriser et de les faire fuir. Ce fut le dernier film de Rathbone.

HORROR OF THE BLOOD MONSTERS
Independant International. **Sc. :** Sue Mac Nair. **R. :** Al Adamson. **Ph. :** William Zsigmond (Movielab Color). **Mus. :** Mike Verlade. **Maq. :** Jean Hewitt. **E.S. :** David Hewitt. **Int. :** John Carradine, Vicky Volante, Robert Dix, Joy Benson, Jennifer Bishop, Fred Meyers, Bruce Powers, Britt Semand.

Encore un film plusieurs fois débaptisé et sorti seulement en 1970 (autres titres : *The Flesh Creatures, Creatures of the Prehistoric Planet, Creatures of the Red Planet*). Un groupe de Terriens, conduits par le savant Carradine, arrivent sur une planète dont l'atmosphère est empoisonnée et dont les habitants sont des vampires ; sans compter d'autres peu photogéniques occupants tels que des hommes-serpents. Les Terriens devront affronter mille dangers, la planète aux vampires provoquant sur notre Terre une horrible épidémie de vampirisme. Un sujet en or, mais traité avec un tout petit budget, d'où les nombreux stock-shots que l'on y rencontre, extraits notamment de *One Million B.C.* et de *The Unknown Island*.

BLOOD OF THE IRON MAIDEN
Donn Thor Hollywood Stars. **Sc. :** Lee Kalcheim. **R. :** Ben Benoit. **Ph. :** Austin Mc Kinrey (couleurs). **Maq. :** Doodie Warren. **E.S. :** Bob Beck. **Mus. :** Paul Norman. **Int. :** John Carradine, Peter Dureya, Marvin Miller, Carol Kane, Barbara Mallory, Tod Spence, Darrin Daniels, Pat Hilder, Benes Marden.

Sorti seulement en 1973 après deux changements de titre *(Trip to Terror* et *Is This Trip Really Necessary ?)*, Carradine y incarne un metteur en scène meurtrier.



DR TERROR'S GALLERY OF HORRORS
American Releasing Corporation. **R. :** David L. Hewitt. Voir fiche technique dans l'E.F. N° 7 page 65.

Autres titres : *The Blood Suckers* et *Gallery of Horrors*. Composé de cinq sketches, Carradine en est le narrateur et joue un sorcier dans l'un des sketches : The Witch's clock. Si l'on en croit les critiques d'Outre-Atlantique, c'est l'un des plus mauvais films jamais réalisés, où l'on regrette de rencontrer Carradine et Chaney Jr.

THE HOSTAGE
Crown International. **Sc. :** Robert Lansing d'après le roman de Henry Farrell. **R. :** Russell S. Doughton Jr. **Ph. :** Ted Mikels (Technicolor). **Mus. :** Jaime Mendoza-Nava. **Int. :** Don O'kelly, Harry Dean Stanton, John Carradine, Ann Doran, Danny Martin, Ron Haggerty, Jennifer Lea, Raymond Cutts, Shirley O'hara, Leland Brown, Mike McCloskey, Nora Marlowe, Dick Spry.

Un enfant de six ans devient le captif de deux assassins en fuite ; Carradine n'incarne ni l'un, ni les autres, mais plus modestement un vieux quidam.

BLOOD OF THE GHASTLY HORROR
Independant International. **Sc. :** Chris martino et Mark Eden d'après une histoire de Al Adamson. **R. :** Al Adamson. **Ph. :** Lewis Horvarth et William Zsigmond (Pathecolor). **Mus. :** Don McGinnis. **Int. :** Kent Taylor, Tommy Kirk, Regina Carrol, John Carradine, Joey Benson, Kirk Duncan, Roy Morton, Tracey Robbins, John Talbert, K. K. Riddle, Tanya Marce, The Vandells, Lyle Felice.

Nouveau trafic de pellicule : commencé en 1965 et sorti seulement en 1973, ce film s'est aussi appelé : *The Fiend With the Electronic Brain*, Psycho a Go-Go (!) et *The Love Maniac*, sans compter son titre T.V. : *Man With the Synthetic Brain*. Tout cela ne manque pas de variété, sinon de cohérence. Carradine y est un savant-fou qui transfère les cerveaux et cause bien entendu la mort de ses malheureux patients ! Sujet déjà maintes fois (et mieux) traité.

1968

LA SENORA MUERTE
Vargara Producciones - Mexique. **Sc. :** Ramon Obon Jr. **R. :** Jaime Salvador. **Ph. :** Alfredo Uribe (couleurs). **Déc. :** Raul Cardenas. **Mus. :** Gustavo Cesar Carreon. **Int. :** John Carradine, Elsa Cardenas, Regina Torne, Tito Novaro, Miguel Angel, Alvarez, Isela Vega, Victor Junco, Carlos Ancira, Mario Orece, Alicia Rovel, Patricia Ferrer, Carlos Ortigosa.

Premier film d'une série mexicaine de Carradine qui y retrouve un emploi typiquement hollywoodien de savant-fou : il est le Dr Diabolo (!) qui, assisté d'un hideux bossu pratique des expériences sur les agonisants pour leur rendre leur vitalité, utilisant pour cela de jeunes et vigoureux cobayes. Victime de l'une de ces expériences (elle s'était offerte comme cobaye pour sauver son mari mourant) une jeune femme est atrocement défigurée, sa chair ayant littéralement éclaté. Diabolo, qui la désire, fait kidnapper des jeunes filles afin de prélever leur sang pour composer un produit capable de lui rendre sa beauté enfuie. Il règne ici une atmosphère digne des films Universal, mais ponctuée de scènes d'horreur au réalisme beaucoup plus brutal (visage rongé par le vitriol, meurtres sanglants, mannequins de cire, rien ne manque à l'appel). Et Carradine s'y trouve fort à son aise.

ENIGMA DE MUERTE
Vargara Producciones - Mexique. **Sc. :** Ramon Obon Jr. **R. :** Federico Curiel. **Ph. :** Alfredo Uribe (Couleurs). **Mus. :** Gustavo Cesar Carreon. **Mus. :** Maria Eugenia Luna. **Int. :** John Carradine, Mil Mascaras, Maria Duval, Isela Vega, Victor Junco, David Silva, Erick Del Castillo, Dagoberto Rodriguez, Altia Michel, Nothamael Frankenstein.

Carradine interprète ici le chef d'un groupe de nazis, savant-fou dissimulant ses activités néfastes sous l'aspect on ne peut plus débonnaire d'un clown. Il évolue en effet dans le cadre d'un grand cirque itinérant, et se heurtera au héros masqué, Mil Mascaras, succédané du fameux Santo, qui commençait là une carrière de fier-à-bras invincible auquel Carradine allait devoir faire face dans un autre film. Carradine meurt dans une chambre à gaz de sa propre fabrication. A noter le pseudonyme pittoresque de l'un des acteurs (Frankenstein) !!!

LAS VAMPIRAS
Jamas Filmados - Mexique. **Sc. :** Adolfo Torres Portillo et Federico Curiel. **R. :** Federico Curiel. **Ph. :** Alfredo Uribe (Eastmancolor). **Mus. :** Gustavo Cesar Carreon. **Maq. :** Maria Eugenia Luna. **Int. :** John Carradine, Mil Mascaras, Pedro Armandariz Jr, Maria Duval, Marta Romero, Maura Marti, Elsa Maria, Jessica Munguier, Manuel Garay, Vianney Larriaga, Dagoberto Rodriguez, Sara Bentz, Rossy Caballos, Notlamael Frankenstein.

Dans cet autre film mexicain, Carradine retrouve le personnage de Dracula : il est le chef d'une horde de vampires mâles et femelles, quoiqu'emprisonné dans une cage métallique d'où il ne peut s'évader. Mil Mascaras est à nouveau le héros de service, secondé ici par Pedro Armandariz Jr.

PACTO DIABOLICO
Vargara Producciones - Mexique. **Sc. :** Ramon Obon Jr et Adolfo Torres Portillo. **R. :** Jaime Salvador. **Déc. :** Raul Cardenas. **Ph. :** Alfredo Uribe (Eastmancolor). **Mus. :** Gustavo Cesar Carreon. **Int. :** John Carradine, Regina Torne, Miguel Angel Alvarez, Isela Vega, Guillermo Zetima, Andrès Garcia, Laura Ferlo, Gloria Minguia, Silvia Villalobos, Carlos Suarez, Enriqueta Carrasco.

Dans cette autre production mexicaine, Carradine est un savant qui recherche la formule du rajeunissement, en extrayant une substance de la rétine d'une condamnée à mort (!) Il réussit (et Carradine est remplacé sur l'écran par le jeune acteur M.A. Alvarez) mais l'enchantement n'est pas durable et sa juvénilité disparaît malgré lui (permettant à Carradine de reprendre sa place dans toute sa maigreur et avec toutes ses rides). Ne pouvant plus redevenir jeune, il se suicide en se jetant dans un four crématoire.

THEY RAN FOR THEIR LIVES
Columbia. **Sc. :** Monroe Manning. **R. :** Oliver Drake. **Ph. :** Ross Kelsey (Eastmancolor). **Int. :** John Payne, Scott Brady, Luana Patten, John Carradine, Jim Davis, Anthony Eisley et le chien Bravo.

Le réalisateur O. Drake n'est autre que l'acteur John Payne, qui fait là une malheureuse tentative de cumul de fonctions demeurée sans lendemain ; tourné surtout dans les environs de Las Vegas, Payne incarnant un inconnu venant au secours d'une femme traquée par des tueurs qui veulent lui reprendre des documents compromettants pour eux. Carradine est un vilain qui est tué en tombant d'une falaise en essayant d'échapper au chien justicier.

THE ASTRO-ZOMBIES
Gemini Films. **Sc. :** Ted V. Mikels et Wayne Rogers. **R. :** Ted V. Mikels. **Ph. :** Robert Maxwell (couleurs). **Déc. :** Wallace Moon. **Mus. :** Nico Karaki. **Int. :** John Carradine, Wendell Corey, Joan Patrick, Tom Pace, Rafael Campos, Tura Satana, William Bagadad, Joseph Hoover, Wally Moon, Victor Izay.

Carradine crée des zombies, mais cette fois pas à son profit personnel, ce qui ne l'empêchera pas d'avoir des ennuis avec des espions asiatiques. Film réputé pour être l'un des plus mauvais du genre.

THE HELICOPTERE SPIES (ESPIONS EN HELICOPTERE)
MGM. **Sc. :** Dean Hargrove. **R. :** Boris Sagal. **Ph. :** Fred Koenekamp (Metrocolor). **Mus. :** Richard Shores. **Int. :** Robert Vaughn, David Mc Callum, Julie London, Carol Lynley, John Carradine, John Denher, Leo G. Carroll, Roy Jenson, Bradford Dillmann, Lola Albright, Kathleen Freeman.

Réunion pour le grand écran d'un spécimen en deux épisodes de la célèbre série télévisée : *Des Agents Très Spéciaux (The Man From U.N.C.L.E.)*. Il s'agit d'un véritable film de Science-Fiction où il est question d'un engin mortel en forme de prisme que des membres d'une étrange secte veulent placer sur orbite à l'aide d'une fusée spatiale. Napoleon Solo et Ilya Kuryakine réussiront à faire exploser l'engin en plein vol. Carradine est le grand prêtre de la secte mystique.

1969

THE BLOOD OF DRACULA'S CASTLE
Crown International S.A. **Sc. :** Rex Carlton. **R. :** Al Adamson. **Ph. :** Leslie Kovacs (Pathecolor). **Maq. :** Jean Hewitt et Kenny Osborne. **Mus. :** Lincoln Mayorage. **Int. :** John Carradine, Paula Raymond, Alex d'Arcy, Robert Dix, Barbara Bishop, Ray Young, Gene O'Shean, Vicky Volante, John Cardos, Kenny Osborne.

Contrairement à ce que pourrait laisser croire le titre, il ne s'agit pas d'une nouvelle aventure de Dracula, mais d'une autre histoire de vampires classique où Carradine est le valet d'un couple de suceurs de sang qu'il sert avec vénération, enlevant des jouvencelles pour les séquestrer dans les souterrains du chateau et les livrer aux monstres de la nuit.

THE GOOD GUYS AND THE BAD GUYS (UN HOMME FAIT LA LOI)
Warner Bros. **Sc. :** Ronald Cohen et Dennis Schryak. **R. :** Burt Kennedy. **Ph. :** Harry Stradling (Panavision Technicolor). **Mus. :** William Lava. **Int. :** Robert Mitchum, George Kennedy, David Carradine, Tina Louise, Douglas Fowley, Martin Balsam, Marie Windsor, John Carradine, Louis Nettleton, Kathleen Freeman, Nick Dennis, Garrett Lewis, Jimmy Murphy.

Carradine tient un bref rôle de convoyeur de train dans ce bon western où joue aussi l'un de ses fils, mais ils n'ont aucune scène ensemble.

THE TROUBLE WITH GIRLS AND HOW TO GET INTO IT
MGM. **R. :** Peter Tewksbury. Voir fiche technique dans l'E.F. N° 18 page 57.

Carradine est un acteur dans ce film musical taillé sur mesure pour Elvis Presley, où s'égara aussi Vincent Price.

THE GATLING GUN
Ellmann Enterprise. **Sc. :** Mark Hanna et Joseph Van Winckle. **R. :** Robert Gordon. **Ph. :** Jacques Marquette (Technicolor-Techniscope). **Int. :** Woody Strode, Guy Stockwell, Robert Fuller, Barbara Luna, Patrick Wayne, John Carradine, Phil Harris, Pat Buttram, Judy Jordan, Donald Barry, Tommy Cook, Carlos Rivas.

Distribué seulement en 1973, tourné sous le titre de *King Gun*, ce petit western où l'on rencontre plusieurs membres de l'ex-troupe de John Ford, donne à Carradine un nouveau rôle de prédicateur.

« Silent Night, Bloody Night ? (1972)



1970

CAIN'S CUTTHROATS
M.D.A. Association. **Sc. :** Wilton Denmark. **R. :** Kent Osborne. **Ph. :** Ralph Waldo (Eastmancolor). **Mus. :** Harley Hatcher. **Int. :** Scott Brady, Robert Dix, Donald Epperson, Adair Jamison, Darwin Jaston, John Carradine, Bruce Kimball, Teresa Thow, Andy Moon, Tommy Davis, Russ McCubbin, John Crofton, Ruby Florence.

Dans ce western très violent connu aussi sous le titre de *Cain's Way*, Carradine incarne un chasseur de primes surnommé Sims le prêcheur. Sept cow-boys du style « hells angels » sèment la terreur jusqu'à leur anéantissement final.

THE McMASTERS (LE CLAN DES MAC MASTERS)
Chevron 70. **Sc. :** Harold Jacob Smith. **R. :** Alf Kjellin. **Ph. :** Lester Shorr (Movielab Color). **Int. :** Burl Ives, Brock Peters, David Carradine, Nancy Kwan, Jack Palance, L.Q. Jones, R.G. Armstrong, John Carradine, Dane Clark, Frank Reiter, Alan Vint, Marian Brash, Neil Davis, Jose Naranjo, David Strong.

Drame dans un clan familial au siècle dernier ; Carradine père est un pasteur.

MYRA BRECKINDRIGE (MYRA BRECKINDRIGE)
20 th Century Fox. **Sc. :** Michael Sarne et David Giler d'après un roman de Gore Vidal. **R. :** Michael Sarne. **Ph. :** Richard Moore (Panavision-DeLuxe Color). **Mus. :** Lionel Newmann. **Int. :** Mae West, John Huston, Raquel Welch, Rex Reed, Farah Fawcett, Roger C. Carmel, Jim Backus, John Carradine, Andy Devine, Calvin Lockardt, George Furth, Kathleen Freeman, Grady Sutton, Skip Ward, Tom Selleck.

Carradine a un rôle bref mais capital : celui du chirurgien qui transforme le mâle Rex Reed en une belle jeune femme : Raquel Welch. Ce fut le premier film de la Fox marqué du sigle X réservé habituellement aux productions résolument pornographiques. Intérêt supplémentaire pour les cinéphiles : l'insertion de nombreux extraits de films produits par la Fox (avec Shirley Temple, Marylin Monroe, Laurel et Hardy, etc...).

FIVE BLOODY GRAVES (LE RESCAPE DE LA VALLEE DE LA MORT)
Indep. Intern. **Sc. :** Robert Dix. **R. :** Al Adamson. **Ph. :** William Zsigmond (TechniScope-Technicolor). **Int. :** Robert Dix, John Carradine, Scott Brady, Paula Raymond, John Cardos, Tara Ashton, Ken Osborne, Vicky Volante, Denver Dixon, Ray Young, Julie Edwards et la voix de Gene Raymond.

Western sanglant du redoutable Al Adamson qui, après avoir malmené le film fantastique, sévit ici dans un autre domaine cher aux cinéphiles... qui ne le lui pardonneront pas davantage. Mal réalisé, mal joué, pire que le pire western-spaghetti ; Carradine y est encore un pasteur, mais obsédé sexuel de surcroît : tout un programme !

1971

SHINBONE ALLEY
Allied Artists. **Sc. :** Joe Darion d'après les histoires de Don Marquis. **R. :** John David Wilson et David Detiege. **Mus. :** George Kleinsinger.

Film d'animation de long métrage, en couleurs, basé sur les personnages créés par Don Marquis et la comédie musicale de Joe Darion, avec les voix de Carol Channing, Eddie Bracken, John Carradine, Alan Reed Sr, les Jackie Word Singers, Ken Sanson, Hal Smith, Joan Gerber, Sol Delano.

THE SEVEN MINUTES
20 th Century Fox. **Sc. :** Richard Warren Lewis d'après un roman d'Irving Wallace. **R. :** Russ Meyer. **Ph. :** Fred Mandl (DeLuxe Color). **Mus. :** Stu Philips. **Int. :** Wayne Maunder, Yvonne de Carlo, Marianne McAndrew, Philip Carey, Jay C. Flippe, Harold Stone, Edy Williams, Lyle Bettger, Jackie Gayle, John Carradine, Charles Drake, Ron Randall, Alexandre d'Arcy, David Brian, Barry Kroeger, Charles Napier, Tom Selleck, John Sarno.

Dans ce procès d'une romancière accusée de pornographie, Carradine joue un poète un peu bohème.

1972

BOXCAR BERTHA
American International Pictures. **Sc. :** Joyce H. Corrington et John W. Corrington. **R. :** Martin Scorcese. **Ph. :** John Stephens (DeLuxe Color). **Mus. :** Thad Maxwell. **Int. :** Barbara Hershey, David Carradine, barry Primus, Bernie Casey, John Carradine, Victor Argo, David R. Osterhout, Harry Northup, Ann Morel, Graham Tratt, Marianne Dole, Joe Reynolds.

Dans ce drame se déroulant au temps de la dépression économique et dans le décor des chemins de fer, Carradine père est un travailleur du rail.

BIG FOOT
Ellmann Enterprises. **Sc. :** James Gordon White et Robert Slatzer. **R. :** Robert Slatzer. **Ph. :** Wilson S. Hong (DeLuxe Color). **Int. :** Christopher Mitchum, Joi Lansing, Ken Maynard, Lindsay Crosby, Judy Jordan, James Craig, John Carradine, John Mitchum, Doodle Weawer.

Curieux film fantastique à décor de western, mêlant des créatures monstrueuses, des trappeurs, un shériff, quelques motards égarés dans la nature, des pumas et des ours, ainsi qu'une jeune aviatrice ayant dû sauter en parachute dans une région isolée. Les monstres sont les derniers spécimens d'une race mi-humaine, mi-simiesque qui, faute de

compagnes, enlèvent les jeunes filles. Après leur destruction, un commerçant ambulant-Carradine-essaye de tirer profit de l'affaire en interrogeant l'une des femmes kidnappées récemment libérées. Notons l'ultime come-back d'un ex-grand du western de série B : Ken Maynard, dont ce fut l'ultime apparition à l'écran.

PORTNOY'S COMPLAINT (PORTNOY ET SON COMPLEXE)
Warner Bros. **Sc. :** Ernest Lehman d'après le roman de Philip Roth. **R. :** Ernest Lehman. **Ph. :** Philip Lathrop (Panavision Technicolor). **Mus. :** Michel Legrand. **Int. :** Richard Benjamin, Karen Black, Lee Grant, Jack Somack, Jill Clayburg, Jeannie Berlin, Kevin Conway, Louis Stadlen, Francesca de Sapio, Renée Lippin, Jessica Rains, William Pabst, Eleanor Zee, Tony Brande, Darryl Seamen, Mike de Anda, Carmen Zapata et la voix de John Carradine.

Scénariste d'Hitchkock passé à la mise en scène, E. Lehmann illustre les relations difficiles entre un enfant juif et sa mère ; on entend la voix de Carradine dans une séquence de procès.

MOONCHILD
Filmakers Limited. **Sc. :** Alan Gadney d'après une histoire de Richard Alexander et Emmett Alston. **R. :** Alan Gadney. **Ph. :** Emmett Alston (couleurs). **Mus. :** Pat Williams et Bill Byers. **Int. :** John Carradine, Victor Buono, Mark Travis, Janet Landgard, Mary Dunn, William Challee, Pat Renella, Frank Corsentino.

Curieuse histoire d'un jeune homme qui, tous les 20 ans, meurt et se réincarne. Carradine est le personnage mystérieux qui attend le jeune homme, tous les 20 ans.

RICHARD (RICHARD MULHOUSE NIXON)
Aurora City Group. **Sc. :** Harry Hurwitz et Lorees Yerby d'après une idée de Bertrand Castelli. **R. :** Larry Hurwitz et Lorees Yerby. **Ph. :** Victor Petrashevic (couleurs). **Int. :** Richard M. Dixon, Dan Resin, Lynn Lipton, Mickey Rooney, John Carradine, Paul Forrest, Kevin Mac Carthy, Vivian Blaine, Hank Garrett, Hazen Gifford, Paul Ford, Marvin Braverman, Imagène Bliss.

Biographie férocement caricaturale de l'ex-président Nixon interprété par un sosie au pseudonyme de circonstance. Carradine est un chirurgien. Notons que des documents filmés montrant le vrai Nixon sont incorporés à ce pamphlet cinématographique d'une rare acidité.

EVERYTHING YOU ALWAYS WANTED TO KNOW ABOUT SEX BUT WERE AFRAID TO ASK (TOUT CE QUE VOUS AVEZ TOUJOURS VOULU SAVOIR SUR LE SEXE SANS JAMAIS OSER LE DEMANDER)
United Artists. **Sc. :** Woody Allen d'après l'œuvre du Docteur David Reuben. **R. :** Woody Allen. **Ph. :** David M. Walsch (Technicolor). **Mus. :** Mundell Lowe (chanson de Cole Porter). **Int. :** Woody Allen, Gene Wilder, John Carradine, Lou Jacobi, Louise Lasser, Anthony Quayle, Tony Randall, Lynn Redgrave, Burt Reynolds, Eric Fleming, Titos Vandis, Ref Sanchez, Jack Barry, Elaine Giftos, Pamela Mason, Toni Holt.

Dans ce film à sketches, pastiche souvent rabelaisien mais bourré de gags et de références cinéphiliques (étonnant sketch final évoquant *Le Voyage Fantastique* de Richard Fleischer), Carradine s'auto-parodie en tant que savant-fou créant un sein gigantesque, dans le 6ᵉ sketch de cette œuvre savoureuse riche de gags croustillants !

SILENT NIGHT, BLOODY NIGHT
Cannon Group. **Sc. :** Theodore Gershuny, Ira Teller et Ami Artza d'après une histoire de Ira Teller et J. Konvitz. **R. :** Theodore Gershuny. **Ph. :** Adam Gifford (Technicolor). **Mus. :** Gerslon Kingsley. **Int. :** Patrick O'neal, Mary Woronov, James Patterson, Astrid Heeren, Walter Abel, John Carradine, Fran Stevens, Telly Brown, Philip Burns, Candy Darling, Ondine, John R. Jones, Grant Code.

Intitulé d'abord *Night of the Full Dark Moon*, ce film, sorti seulement en 1974, nous réserve quelques meurtres sanglants à la hache, Carradine étant l'une des victimes. Inédit en France mais présenté au Festival du Film Fantastique de Paris en 1976.

THRESHOLD NINE ILLUSIONS
R. : Jay Lovins. **Ph. :** William Zsigmond. **Int. :** John Carradine, Carol Young, William Rothlein.

Montage de neuf courts-métrages fantastiques, dans l'un desquels Carradine incarne la mort.

1973

HEX
20 Th Century Fox. **Sc. :** Steve Katz et Leo Garen d'après une histoire de Vetnon Zimmermann et William Cannon. **R. :** Leo Garen. **Ph. :** Charles Rosher Jr (Couleurs). **Déc. :** Walter M. Scott et Ralph Silos. **Mus. :** Pat Williams. **Int. :** Keith Carradine, Scott Glenn, Robert Walker Jr, Tina Herazo, Hillaire Thompson, Mike Combs, John Carradine, Dora Cook, Patricia Ann Parker, Gary Busey, Iggie Wolfington, Tom Jones, Dan Haggerty.

Au cours des années 20, une bande de jeunes motards s'installent dans une ferme isolée, où ils seront victimes des deux jeunes filles du logis, qui ont hérité des pouvoirs d'un père sorcier indien. Première rencontre John-Keith, le père et le fils s'opposant, l'un en tant que représentant de l'ordre, l'autre en voyou plus lâche que méchant. Film inédit en France mais présenté au Festival du Film Fantastique de Paris en 1973.

LEGACY OF BLOOD
Universal Entertainment. **Sc. :** Eric Norden. **R. :** Carl Monson. **Ph. :** Jack Beckett (Couleurs). **Mus. :** Jaime Mendora-Nava. **Int. :** John Russell, Faith Domergue, Jeff Morrow, John Carradine, Merry Anders, Rodolfo Acosta, Richard Davalos, Brooke Mills, Tom Dralce, Buck Kartalian, Pat Miller, Ivy Bethune, Ray Engle.

TERROR IN THE WAX MUSEUM
Cinerama Bing Crosby Productions. **Sc. :** Jameson Brewer



« Silent Night, Bloody Night »

d'après une histoire d'Andrew G. Fenady. **R. :** Geo Fenady. **Ph. :** William Jurgensen (Deluxe Color). **Maq. :** Jack Young. **Mus. :** George Dunning. **Int. :** Ray Milland, Broderick Crawford, Elsa Lanchester, Maurice Evans, Shani Wallis, Louis Hayward, John Carradine, Patrick Knowles, Lisa Lu, Mark Edwards, Steven Marlo, Ben Wright, Peggy Stewart, Leslie Thompson, Nicole Shelley, Judy Westmore.

Meurtres en série dans un musée de cire ; malheureusement, Carradine, propriétaire du musée, est la première victime. Décor classique pour les scènes d'horreur, interprétation de nombreux ex-grands d'Hollywood, bref, tout ce qu'il faut pour plaire.

THE HOUSE OF THE SEVEN CORPSES
International Amusments. **Sc. :** Paul Harrisson et Thomas J. Kelly. **R. :** Paul Harrisson. **Ph. :** Don Jones. **Int. :** John Ireland, Faith Domergue, Carol Wells, Charles Mac Cauley, Jerry Stricklen, John Carradine.

Une maison hantée dont Carradine est le gardien sert de décor à ce scénario : une équipe de cinéastes viennent y tourner le film d'horreur et seront tous victimes du lieu maudit.

SUPERCHIK
Crown International. **Sc. :** Gary Crutcher. **R. :** Ed Forsyth. **Ph. :** Paul Hipp (Couleurs). **Mus. :** Allan Alper. **Int. :** Joyce Jillson, Louis Quinn, Tony Young, Thomas Reardon, John Carradine, Timothy Wayne-Brown, Steve Drexel, Jack Wells, Phil Hoover, Gus Peters.

Tourné sous le titre de *Supergirl* : Carradine y est un vieux solitaire à la recherche de sensations sadiques.

1974

BAD CHARLESTON CHARLIE
International Cinema. **Sc. :** Ivan Nagy, Ross Hagen et Stan Kambes. **R. :** Ivan Nagy. **Ph. :** Michael Neymann (Eastmancolor). **Mus. :** Luchi De Jesus. **Int. :** Ross Hagen, Kelly Thordsen, Hoke Howell, Dal Jeankins, Carmen Zapata, Mel Berger, John Carradine, Ken Lynch, John Dalk, Tony Lorea, Ivan Nagy.

Carradine est un reporter alcoolique dans ce drame où sévit le Ku-Klux-Klan.

1 000 000 A.D.
Cine-Fund. **Sc. :** Shelley Silverstein et Allen Foster. **R. :** Allen Baron (Couleurs). **Int. :** John Carradine, Anthony Eisley, Jo Morrow.

Carradine est le patriarche d'une tribu préhistorique, que rencontrent un couple d'aviateurs à la suite d'un accident. S'ensuivent des combats avec une race d'Amazones qui émasculent leurs captifs et les plongent dans un cratère volcanique. Sujet alléchant, mais budget dérisoire et résultat catastrophique.

1975

MARY, MARY, BLOODY MARY
Translor Films. Mexique. **Sc. :** Malcolm Marmorstein d'après une histoire de Don Rico et Don Henderson. **R. :** Juan-Lopez Moctezuma. **Ph. :** Miguel Garzon (Eastmancolor). **Mus. :** Tom Bahler. **Int. :** Cristina Ferrare, David Young, John Carradine, Helena Rojo, Arthur Hansel, Enrique Lucero, Susan Kamini.

Carradine est le père de Mary la sanglante, qu'il essaye en vain de tuer pour l'empêcher de continuer ses pratiques vampiriques. Inédit, mais présenté au Festival du Film Fantastique de Paris en 1979.

SCHOCK WAVES (LE COMMANDO DES MORTS-VIVANTS)
Zopix Company. **R. :** Ken Weiderhorn. Voir fiche technique dans l'E.F. n° 19 page 61.

Tourné sous le titre de *Death Corpses*, distribué plusieurs années après sa réalisation, c'est une histoire de zombies se déroulant dans le cadre enchanteur d'une île tropicale ; malheureusement, Carradine, capitaine d'un petit bateau échouant dans ces parages, meurt noyé avant de rencontrer Peter Cushing, ce dernier étant un commandant nazi ayant créé des zombies aquatiques qui ne lui obéissent plus et le tueront.

WON TON TON, THE DOG WHO SAVED HOLLYWOOD
Paramount. **Sc. :** Arnold Sculman et Cy Howard. **R. :** Michael Winner. **Ph. :** Richard Kline (Couleurs). **Déc. :** Ned Parsons. **Mus. :** Ned Hefti. **Dresseur du chien :** Karl Miller. **Int. :** Bruce Dern, Madeline Kahn, Art Carney, Ron Leibman, Schecky Greene, Phil Leeds, Cliff Norton, Terri Garr, Romo Vincent et (guest stars) Dennis Morgan, Sterling Holloway, William Demarest, Virginia Mayo, Rory Calhoun, Ricardo Montalban, Henry Wilcoxon, Jackie Coogan, Aldo Ray, Johnny Weissmuller, Ethel Merman, Yvonne de Carlo, Joan Blondell, Andy Devine, Broderick Crawford, Richard Arlen, Dorothy Lamour, Jack La Rue, Phil Silvers, Nancy Walker, Gloria de Haven, Stepen Fetchit, Ken Murray, Rudy Vallee, George Jessel, Rhonda Fleming, Ann Miller, Dean Stockwell, Dick Haymes, Tab Hunter, Fritz Feld, Robert Alda, Edward Ashley, Janet Blair, Mike Mazurki, les Ritz Brothers, Jesse White, Victor Mature, Barbara Nichols, Fernando Lamas, Zsa-Zsa Gabor, Cyd Charisse, Huntz Hall, Edgar Bergen, Pedro Gonzales-Gonzales, Peter Lawford, Patricia Morison, Guy Madison, Alice Faye, Ann Rutherford, Regis Toomey, Milton Berle, Walter Piageon et John Carradine.

Dans les années 20, un chien devient vedette de cinéma : vaguement inspiré de la véritable histoire de Rin-Tin-Tin, c'est une reconstitution des comédies à la Mack Sennett, avec profusion de vedettes qui, pour la plupart, ne restent que quelques secondes devant la caméra, tel Carradine en ivrogne.

1975

THE KILLER INSIDE ME
Devi Productions. **Sc. :** Edward Mann et Robert Chamblee d'après le roman de Jim Thompson. **R. :** Burt Kennedy. **Ph. :** William A. Fraker (Panavision-Metrocolor). **Mus. :** Tim McIntire et John Rubinstein. **E.D. :** Larry Cavanaugh. **Int. :** Stacy Keach, Susan Tyrrell, Tisha Sterling, Keenan Wynn, Don Stroud, Charles MacGraw, John Carradine, John Denher, Pepe Serna, Royal Dano, Julie Adams, William Mahiger, Jack Moore, Jim Kennedy, Dewey Burns, Steven Tackett.

Carradine est un médecin dans ce drame westernien où intervient la psychiatrie.

REISE INS JENSEITS-DIE WELT DES UBERNATURLICHEN
Eagle Prod. (West Germany). **R. :** Rolf Olsen. **Conseiller Scientifique :** Pr Werner Schiebeler. **Narrateur de la version américaine :** John Carradine. Titre aux U.S.A. : *A Journey into the beyond.*

Catalogue sensationnel d'événements paranormaux voulant prouver que le réel et le surnaturel sont souvent intimement liés ; on y assiste par exemple à une séance d'exorcisme, à la lévitation d'un médium en communication avec les morts, aux opérations d'un chirurgien qui hypnotise ses patients et autres démonstrations du style « Incroyable mais vrai ». Parmi les personnalités intervenant dans le film, citons Edgar Mitchell, l'un des américains qui ont marché sur la Lune, le médium togolais Nana Owaku, le Dr Harald Richter, dentiste-hypnotiseur germanique.



Lequel (s'en) tire mieux au pistolet ? (avec Woody Allen, dans « Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le sexe... »).

SUITE EN PAGE 76



Films sortis à l'étranger

ETATS-UNIS

GREMLINS
Réal. : Joe Dante. « Warner Bros ». Scén. : Chris Columbus. Avec : Phoebe Cates, Zack Galligan, Hoyt Axton, Polly Holliday.

• Annoncé comme le « shocker » de l'année 84, *Gremlins* aura été durant plus d'un an l'une des productions les plus secrètes des Studios Warner.

A l'origine de *Gremlins* (« les lutins »), un étudiant new-yorkais en cinéma, Chris Columbus qui, à 24 ans, écrit le scénario d'un film fantastique et l'envoie à Steven Spielberg sans se douter un instant que ce dernier, littéralement emballé par le récit, soumettra le projet à Warner Bros. Il ne faudra que quelques jours au Studio pour confier à Spielberg le rôle de producteur exécutif, débloquer un budget de $ 10 000 000, s'assurer les services de Joe Dante à la mise en scène et décréter dès la fin avril 83 (date du début de tournage) le « black out » complet jusqu'à la sortie du film...

Gremlins commence à Hong-Kong où, avant de prendre l'avion qui le ramènera chez lui, un homme d'affaires américain achète quelques cadeaux pour sa femme et ses enfants. Cherchant désespérément un présent original pour son fils, il est conduit jusqu'à une arrière-boutique où un marchand lui soumet une sorte de boîte à cigares contenant un petit personnage coloré qui s'anime sous ses yeux étonnés... Ce sera le cadeau destiné à son fils ! Tout d'abord effrayé, ce dernier finit par adopter ce nouveau « jouet ». Un jour, le gamin renverse par inadvertance un peu d'eau sur le lutin... ce qui a pour effet de le dédoubler ! C'est le début d'un affreux cauchemar car les deux lutins vont se multiplier et prendre des proportions inquiétantes. Le chien de la famille sera leur première victime, puis ce sera le tour d'un professeur du collège voisin. La ville tout entière est bientôt envahie ! Pour lutter contre les lutins, il ne semblerait y avoir qu'une seule solution : en effet, ils se dessèchent au contact du feu et de la lumière...

THEY'RE PLAYING WITH FIRE
Réal. et scén. : Howard Avedis. « Hickmar Production ». Avec : Sybill Danning, Eric Brown, Andrew Prine.



• Un couple sans scrupules manipule un jeune homme dans le but d'obtenir un coquet héritage. Mais l'escroquerie va tourner au drame puis au cauchemar lorsqu'un tueur masqué, aux sanglantes méthodes inspirées de *Vendredi 13*, se manifeste...

AUSTRALIE

ONE NIGHT STAND
Réal. et scén. : John Duigan. « Astra Film Productions ». Avec : Tyler Coppin, Cassandra Delaney, Jay Hackett, Saskia Post.

• Après les récentes visions du péril nucléaire décrites par le cinéma américain *(WarGames, Le jour d'après, Le dernier testament)*, l'Australie s'empare à son tour de ce sujet brûlant : c'est la nuit du 31 décembre à Sydney. Tout le monde se prépare à réveillonner et à s'amuser même si les alarmantes nouvelles en provenance d'Europe font craindre une guerre nucléaire... Quatre amis se réunissent et, au cours de la soirée, apprennent par la radio que la machine infernale s'est mise en branle : l'Europe et l'Amérique du Nord s'effondrent sous les bombes atomiques... Pour quelques millions d'Australiens, la longue et angoissante nuit qui commence alors n'est peut-être bien qu'un court sursis avant la destruction totale... Les quatre amis décident de vivrent pleinement leurs derniers instants.

AUTRICHE

ANGST
Réal. et scén. : Gerald Kargl. Avec : Erwin Leder, Edith Rosset.

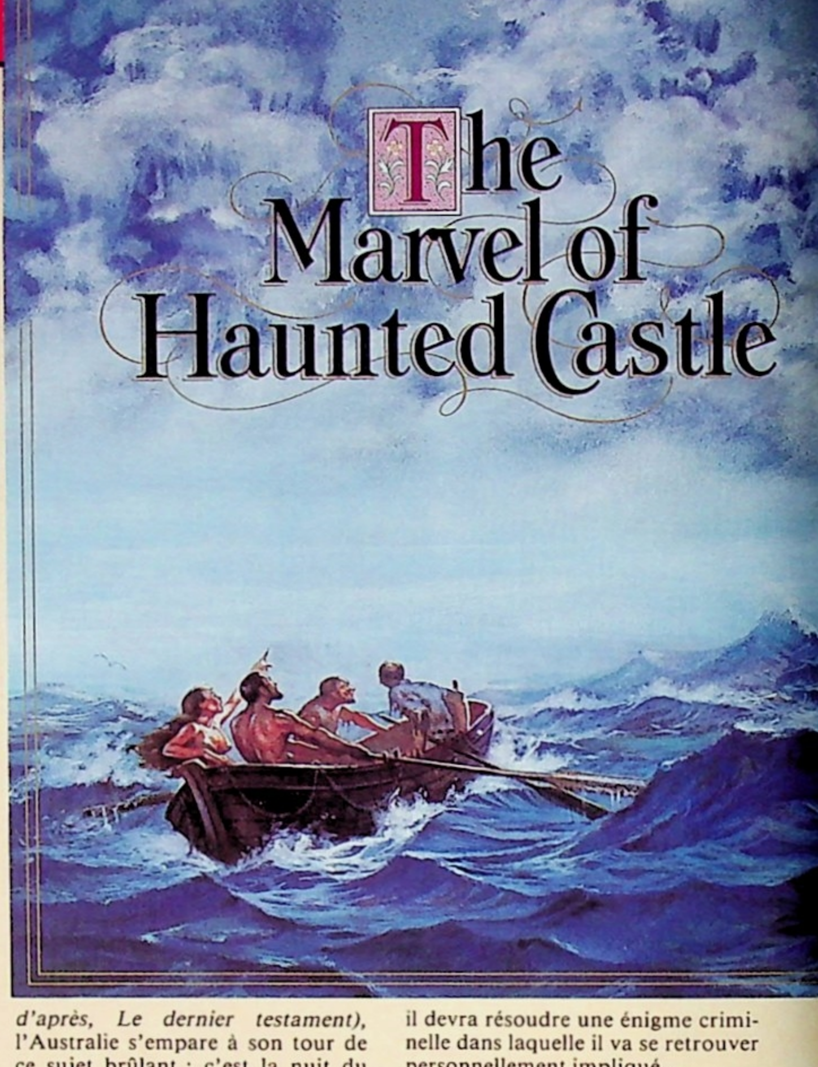
• Gore à l'autrichienne : un jeune homme est remis en liberté pour bonne conduite après avoir passé 10 années en prison pour le meurtre de sa mère. Mais ses instincts psychopathes reprennent le dessus : il s'introduit dans une demeure où il massacre les trois occupants, se repaissant ensuite de leur chair et de leur sang !

DANEMARK

THE ELEMENT OF CRIME
Réal. : Lars Von Trier. « Per Holst Film Production ». Avec : Michael Elphick.

• Un policier en retraite quitte son domicile du Caire pour l'Europe où il devra résoudre une énigme criminelle dans laquelle il va se retrouver personnellement impliqué...

Un thriller futuriste et souterrain (puisque l'action se déroule presque exclusivement dans les égouts ou les catacombes) présenté en compétition officielle au dernier festival de Cannes.



MEXIQUE

LAS AMANTES DEL SENOR DE LA NOCHE
Réal. et scén. : Isela Vega. « Cinematografica Fenix ». Avec : Isela Vega, Elena de Haro, Emilio Fernandez.

• Pour conquérir l'élu de son cœur et se venger de ceux qui l'ont fait souffrir, une jeune fille a recours à la magie noire...

Un film d'épouvante, baigné de superstitions mexicaines, produit, écrit, réalisé et interprété par une femme.

Films terminés

ETATS-UNIS

ALWAYS
Réal. : Tony Richmond. « Golan-Globus Production ». Scén. : Ezra Rappaport. Avec : Jaclyn Smith, Shelley Winters, Claire Bloom, Nigel Terry.

• Dans *Always*, dont l'action se situe de nos jours, Nigel Terry *(Excalibur)* interprète un écrivain obsédé par une jeune et belle ballerine (Jaclyn Smith, l'ex « drôle de dame » de la série TV) qui vécut dans les années 30...

Dans la lignée de *Quelque part dans le temps*, un récit alliant réincarnation et « love story » qui est aussi



un thriller gothique ponctué de brefs mais efficaces moments d'épouvante.

THE ORACLE
Réal. : Roberta Findlay. « Sendy Films ». Scén. : R. Allen Leider. Avec : Caroline Powers, Rogher Neal, Pam La Testa.

• Thriller surnaturel sur le thème de la possession.

RED DAWN
Réal. : John Milius. « MGM/UA ». Scén. : J. Milius, John et Kevin Reynolds. Avec : Patrick Swayze, William Smith, Charlie Sheen, Lea Thompson.

• Mis en scène par le réalisateur de *Conan*, *Red Dawn* (« l'aube rouge ») est à la fois un film de guerre, d'anticipation et de politique-fiction puisque situé dans le futur (10 ans environ) dans une Amérique envahie par les troupes soviétiques qui n'ont pas hésité à utiliser l'arme atomique. La Maison Blanche, Washington, ainsi qu'une bonne partie de la côte Est ont été rayés de la carte et l'action se déroule au cœur des régions désertiques du Colorado où un commando formé de huit soldats américains tente par tous les moyens de repousser — et d'anéantir ? — l'offensive russe...

GRANDE-BRETAGNE

1984
Réal. : Michael Radford. « Virgin Films ». Avec : John Hurt, Richard Burton, Suzanna Hamilton, Cyril Cusack.

• Assurément le film de l'année ! Le tournage de cette production britannique de $ 6 000 000 vient juste de s'achever et cette nouvelle adaptation cinématographique du célèbre roman de George Orwell (peinture d'un terrifiant monde totalitaire) devrait être prête pour l'automne. C'est finalement Michael Radford (un inconnu !) que les producteurs ont choisi pour assurer la mise en scène après avoir successivement envisagé Francis Ford Coppola et Milos Forman, hélas indisponibles ! Quant au rôle vedette, précédemment interprété par Edmond O'Brien dans l'original datant de 1956, il est tenu par Richard Burton.

FRANCE

J'AI RENCONTRE LE PERE NOEL
Réal. et scén. : Christian Gion. « Lapaca Production ». Avec : Karen Cheryl, Armand Meffre, Henri Guybet, Hélène Zidi.

• Le Père Noël est à la mode ! En attendant *Santa Claus* que nous concoctent en Angleterre les producteurs de *Superman*, la France aborde ce thème féerique par le biais d'une comédie musicale fantastique : c'est l'histoire d'un enfant qui part pour le Pôle Nord à la rencontre du Père Noël afin de lui demander de l'aider à rechercher ses parents disparus en Afrique.

Films en tournage

ETATS-UNIS

THE BRIDE
Réal. : Franc Roddam. « Columbia ». Avec : Sting, Jennifer Beals.

• Remake du classique réalisé en 1935 par James Whale : *The Bride of Frankenstein*. Tournage en cours dans le sud-ouest de la France.

THE CLAN OF THE CAVE BEAR & THE VALLEY OF HORSES
Réal. : Michael Chapman. « Gruber/Peters Company ». Scén. : John Sayles, d'après les romans de Jean M. Auel. Avec : Darryl Hannah.

• C'est ce mois-ci que début dans le Yukon canadien le tournage de *The Clan of the Cave Bear* qui sera suivi à l'automne par celui de *The Valley of Horses* : une super-production de $ 15 000 000, en deux parties, retraçant les aventures d'Ayla qui vécut il y a 50 000 ans. Adoptée par une tribu d'hommes du Néanderthal, elle s'apercevra, en devenant femme, que son intelligence, sa beauté et sa curiosité vont la faire exclure du groupe... Dans la seconde partie, nous retrouverons Ayla rejetée du clan et voyageant seule. Après avoir traversé maintes régions inhospitalières, elle découvre une paisible vallée où elle rencontrera l'amour...

ENEMY MINE
Réal. : Richard Loncraine. « Kings Road Production/Fox ». Scén. : Edward Khmara. Avec : Louis Gossett Jr, Dennis Quaid.

• Richard Loncraine, (*Le cercle infernal*, 1977) effectue un retour en force avec cette super-production de $ 18 000 000 inspirée d'une nouvelle de Barry Longyear. Toute l'équipe s'est envolée pour l'Islande où seront réalisés la plupart des extérieurs. Tournage également prévu en Hongrie et aux îles Canaries.

THE MARVEL OF HAUNTED CASTLE
Réal. : Sidney J. Furie. « Fox ». Scén. : Lem Dobbs.

• Trois années après *L'emprise*, Sidney J. Furie réalise por la Fox un nouveau film fantastique nettement plus traditionnel puisqu'il y est question d'un château hanté... Un film qui, d'après les producteurs, devrait nous faire rire et frémir en nous transportant dans un univers étrange rappelant celui des trains-fantômes !

SLAY RIDE
Réal. : Charles E. Sellier Jr. « Tri-Star ». Scén. : Michael Hickey. Avec : Lilyan Chauvin, Robert Wilson, Gilmer McCormick.

• Encore une production où il est question du Père Noël ! Il est cependant permis d'espérer un sujet original car il s'agit là d'un véritable film d'épouvante avec un Père Noël maléfique et meurtrier ! Une version horrifique de *Santa Claus* en quelque sorte...

Films en production

ETATS-UNIS

OUT OF TIME
Réal. : Jeremy Paul Kagan. Scén. : George Mac Donald Fraser, d'après un roman de René Barjavel.

• Adaptation cinématographique de « La nuit des temps », roman fantastique que René Barjavel publia en 1968.

Une expédition polaire française enregistre, grâce à ses appareils sondeurs, un signal provenant de plus de 1 000 mètres sous la glace. Aucun doute n'est possible : il y a un émetteur sous la glace ! Savants et techniciens venus du monde entier creusent à la rencontre du mystère. Ils vont bientôt découvrir les vestiges d'une civilisation très ancienne qui fut anéantie voici quelque 900 000 années par une super-puissance, et faire revivre des êtres prisonniers des glaces depuis des millénaires. Mais l'histoire ne fait que commencer... Une ambitieuse production de S.F. ($ 25 000 000) financée par Pierre Spengler (*Superman*) dont le tournage devrait prochainement débuter aux studios Mosfilm et à Kiev en URSS.

Gilles Polinien









SCENARIO

ZOTZ!

Prégénérique : William Castle, assis dans un fauteuil de réalisateur à l'extrême droite de l'écran, s'adresse à la porteuse de torche de la Columbia et lui lance la formule magique : Zotz ! Interloquée, celle-ci demande : « Zotz, qu'est-ce que cela signifie ? »

Jonathan Jones (Tom Poston), professeur de langues orientales anciennes dans une université, est un adepte du « mens sana in corpore sano ». Il fait sa gymnastique tous les matins, s'alimente selon un régime, n'absorbe que des boissons saines (ex. : jus de choucroute au petit déjeuner), etc... Sa nièce Cynthia (Zeme North), qui vit avec lui durant les vacances de ses parents, reçoit de son fiancé, parti en mission archéologique, une pièce de monnaie ancienne portant une inscription écrite dans une langue que Jonathan est l'un des dix hommes au monde à pouvoir identifier et traduire. Le soir même, dans le calme de son bureau, il déchiffre l'inscription. Dès qu'il prononce le mot Zotz, nom sacré d'un dieu antique mentionné dans le texte inscrit sur la pièce, un orage gigantesque se déclenche et Jones doit héberger dans sa maison une jeune femme que la foudre a frappée et dévêtue ! Il lui prête des vêtements appartenant à sa nièce et, en le remerciant, elle lui demande d'oublier l'incident...

Le lendemain, durant son cours, Jones pointe l'index, comme il a l'habitude de le faire, vers ceux de ses élèves qu'il souhaite interroger. Les étudiants ainsi désignés ressentent une violente douleur à la poitrine. Jones, inquiet, interrompt brutalement la classe et, resté seul, pointe l'index vers sa propre poitrine, se causant à lui-même une douleur identique à celle qu'il avait provoquée chez ses étudiants. La nuit, dans son bureau, il continue la traduction de l'inscription. Il apprend ainsi que le détenteur de la pièce se trouve investi de trois pouvoirs ; le pouvoir d'infliger une douleur subite quand il pointe l'index vers sa victime, le pouvoir de ralentir le mouvement de ladite victime quand il prononce en sa présence le nom magique Zotz ; enfin le pouvoir d'anéantir celle-ci purement et simplement quand les deux actions (l'index pointé et la prononciation du mot sacré) s'effectuent simultanément. Jones expérimente immédiatement ces pouvoirs sur une mouche qui vole au-dessus de son bureau et le lendemain sur un écureuil, un lézard et les insectes posés sur une branche d'arbre du campus de son université. Accessoirement, il ralentit le jeu de deux tennismen.

Un cocktail est organisé pour fêter l'arrivée d'un nouveau professeur, Virginia Fenster (Julia Meade), qui n'est autre que la jeune femme rencontrée par Jones la nuit de l'orage. Elle déclare être une fan de ses ouvrages philosophiques. Jones a décidé de profiter de cette réunion pour démontrer ses pouvoirs au Doyen de l'université (Cecil Kellaway) qui doit bientôt prendre sa retraite et se choisir un successeur. A cet effet, Jones a apporté dans une cage une petite quantité de souris qui se répandent parmi les jambes des invités en semant la panique. Les poursuivant à plat ventre sur le sol, Jones a beau pointer l'index et crier à maintes reprises le mot magique, les souris continuent à gambader comme si de rien n'était. Le professeur s'aperçoit alors que sa nièce a repris la pièce et qu'elle se trouve par conséquent détentrice sans le savoir des pouvoirs attachés à sa possession. Il se lance aussitôt à la recherche de Cynthia, sortie en compagnie du jeune Jimmy (Jimmy Hawkins), fils d'Horatio Kellgore (Jim Backurs), un collègue de Jones briguant la place de futur Doyen. Les deux jeunes gens sont allés dans un drive-in voir *Homicidal*. Sur le chemin du retour, en voiture, Cynthia indique à son compagnon la direction à suivre en pointant le doigt vers le trottoir où, les uns derrière les autres, chutent les passants. Utilisant la voiture de Virginia, Jones retrouve sa nièce et lui interdit de pointer, « car c'est impoli ! ».

Le lendemain, le Doyen, inquiet du comportement de Jones au cocktail, a pris rendez-vous pour lui chez un psychiatre (James Millholin). Celui-ci conclut à l'existence chez le professeur, de tendances agressives très fortes envers la société et le met au défi de prouver sur lui-même la réalité de ses pouvoirs. Jones hésite puis, devant l'assurance du docteur, pointe l'index vers lui. Le psychiatre se plie en deux de douleur et décide aussitôt de se faire opérer de l'appendicite. Le Doyen ordonne à Jones d'effectuer un petit voyage de repos, ce qui donne au professeur une idée. Il va proposer aux hommes du Pentagone de leur confier la pièce afin qu'elle serve à la Défense Nationale. Mais il ne rencontre partout que le scepticisme le plus complet. Un général (Fred Clark), passionné de golf en chambre, ne daignera même pas regarder notre professeur en train de faire piquer du nez un avion en vol. Mais la démonstration n'a pas été perdue pour tout le monde : en effet un (faux) laveur de carreaux a écouté attentivement l'entretien.

Jones retourne chez lui pour assister au diner d'adieu du Doyen. En prononcant le Zotz fatidique, il contraint son collègue Kellgore, qui voulait se faire bien voir du Doyen, à achever son discours mielleux et hypocrite dans un ralenti grotesque qui suscite la réprobation de tous. Au cours du diner, un inconnu demande à voir le professeur. Ce n'est autre que le « laveur de carreaux » qui se prétend envoyé par le Pentagone et emmène Jones d'urgence à Washington, sans le laisser dire adieu à personne. Dans l'avion, Jones ne tarde pas à découvrir qu'il est tombé aux mains des Russes ! L'espion qui l'a kidnappé exige qu'il lui remette la fameuse pièce. Pour le convaincre, il explique qu'il a pris la précaution de faire enlever par un complice Virginia ainsi que la nièce du professeur. Jones convainc l'espion qu'il n'a pas la pièce sur lui. Jones demande à vérifier que les deux femmes sont bien saines et sauves et, conduit auprès d'elles, leur permet de prendre la fuite. Il s'apprête à pointer l'index vers les deux espions quand ceux-ci, ayant compris son manège, lui ligotent les bras derrière le dos. Jones réussit à fuir et ralentit la course de ses deux poursuivants en prononçant le mot sacré. De la même façon, il ralentit la balle tirée par l'un de ses deux adversaires et peut ainsi l'éviter en se projetant de côté, à la manière d'un toréador. Il évite pareillement le coup de poing que l'autre espion allait lui envoyer dans la figure. Puis, parvenu sur la terrasse du building, il se jette dans le vide en ayant pris soin de prononcer une fois de plus le Zotz salvateur. Sa chute extrêmement ralentie à la manière d'un ballet lui permet d'atterrir dans la rue sans encombre, mais là, il trébuche sur le trottoir, et la pièce, roulant hors de sa poche, tombe à l'égout. La police, alertée par les deux femmes, arrête les espions. Personne ne peut dire si la pièce sera retrouvée. Ayant épousé Virginia, Jones retourne dans son université occuper les fonctions de Doyen.

La porteuse de torche de la Columbia conclut : « That's all ».

LE FILM DETERRÉ

COMMENTAIRES





S'il faut juger de la difficulté d'un genre au petit nombre de réussites auquel il a donné lieu, alors la comédie fantastique est assurément le plus périlleux de tous les genres. Si, de plus, on élimine de ce genre de comédie celles qui relèvent de la parodie (ex. : *The Raven* de Corman, *The Comedy of Terrors* de Tourneur, *Munster, go Home*, de Earl Bellamy), on s'aperçoit que les films qui subsistent, quand ils sont réussis, méritent d'être marqués d'une pierre blanche. Parmi eux figure *Zotz !* de William Castle, l'une des rares tentatives de l'auteur dans ce genre, à côté de deux films de fantômes sympathiques mais ratés (*Thirteen ghosts*, 1960 et *The Spirit is Willing*, 1967). Dans *Zotz !*, nul doute en effet que l'humour vienne de l'intrigue elle-même et de sa nature fantastique, non d'une quelconque référence à un traitement plus sérieux qu'aurait subi ailleurs des faits et des personnages semblables à ceux représentés ici. La parodie est par essence un art de référence, et *Zotz !* n'en comporte aucune : il ne trouve sa drôlerie qu'en lui-même et dans un sujet parfaitement original au cinéma. Les références, la parodie, Castle les mettait, lui, par une sorte de dandysme très personnel, dans ses films « sérieux » : ainsi *Homicidal*, son chef-d'œuvre, en référence constante à *Psycho*.

L'existence d'un film comme *Zotz !* et le caractère d'exception qu'il revêt dans l'œuvre de Castle peuvent s'expliquer de deux manières exactement opposées. Par caractère, par modestie, également par un souci permanent chez lui de ne pas se prendre au sérieux, William Castle fut amené à introduire dans la plupart de ses films une bonne dose d'humour. Humour un peu paradoxal, chargé à la fois de faire prendre au spectateur une distance vis à vis de l'horreur attachée au récit proprement dit et de susciter d'autre part une complicité évidente avec l'auteur. Castle, à travers cet humour, ne chuchote pas au spectateur : « Ne soyez pas dupe de mon histoire », mais plutôt : « Soyez en dupe au maximum, sans oublier pourtant d'en rire avec moi qui l'ai concoctée pour vous ». Recul vis à vis de l'œuvre, rapprochement avec l'auteur, tel est le double but visé par cet humour. Sa fréquence dans l'œuvre de Castle pouvait logiquement détourner celui-ci d'entreprendre une œuvre fantastique entièrement comique : à quoi bon en effet, puisque dans presque tous ses films Castle ne se privait pas de rire de ses propres inventions et de faire partager ce rire aux spectateurs auxquels elles étaient destinées ? A l'opposé cet humour si naturel à l'auteur, et qui était un peu comme sa seconde nature, se devait de susciter un jour chez lui la tentation de faire œuvre d'humoriste à part entière, ne serait-ce qu'à titre de renouvellement. Et c'est bien dans cette optique que Castle présente, dans ses *Mémoires*, le projet de *Zotz !*, lequel ne fut pas sans susciter d'abord chez lui une certaine anxiété, vite effacée au tournage par la découverte que son style le mettait aussi à l'aise pour tirer du spectateur des éclats de rire que des hurlements de terreur. Le renouvellement qui s'exprime dans *Zotz !* était en quelque sorte appelé, dicté par tout le passé de l'œuvre de Castle. Ainsi ce film, point de convergence entre deux tendances apparemment contradictoires, fut-il le contraire d'une expérience marginale dans l'œuvre de Castle. C'est à l'inverse l'un des films qui expriment le mieux sa personnalité et son talent.

Plastiquement et dramatiquement, chaque plan du film, pour être dénué de prétention et d'ambition apparente, n'en est pas moins *signé*, et de la manière la plus indubitable. Notamment par une nudité caractéristique de l'image qu'on retrouve dans tous les films de Castle et qui n'est pas dûe seulement à la modicité des budgets, mais à un style de récit particulier. De même que l'intrigue progresse par addition lente et claire de péripéties linéaires rassemblées dans un petit nombre de lieux-clés, de même l'image s'efforce de faire le vide autour de l'effet à produire, qu'elle éclaire d'une lumière vive et contrastée, et en rejetant ce pittoresque accessoire, ce flou des contours, ces ruptures prématurées de séquence à partir de quoi brodent, souvent avec talent, tant d'auteurs fantastiques pour accroître l'efficacité de leur récit. La nudité de l'image, la notion d'épure sont traditionnellement — et conventionnellement — réservées aux œuvres nobles ou tragiques. Pourtant elles peuvent s'appliquer à tous les genres et aider aussi bien, par exemple, à canaliser, à styliser la verve d'une histoire comme celle qui nous est proposée ici, équivalent moderne d'un conte des Mille et une Nuits transposé dans l'atmosphère prosaïque d'une université américaine.

Cette nudité n'empêche d'ailleurs nullement Castle d'utiliser certains trucages volontairement naïfs, bien en conformité avec l'univers du conte. Il recourt à des effets d'animation sommaire dans les séquences de la mouche et de la balle ralentie (qui font penser au film qui est peut-être le chef-d'œuvre de la comédie fantastique, *Bedazzled* de Stanley Donen,





où l'utilisation de l'animation donnait lieu à des moments mémorables). Castle intègre également à son récit un long effet de ralenti sonore assez divertissant dans la séquence du discours de Jim Backus, amené alors à se parodier sans le vouloir dans une prestation où la cocasserie de diction à la Magoo se trouve démultipliée.

Caractéristique de l'œuvre de Castle en général, *Zotz !* l'est aussi par le public auquel il s'adresse. Dans sa très plaisante autobiographie (« Step right up ! I'm gonna scare the pants off America » G.P. Putman 1976) écrite d'une plume aussi alerte que modeste, Castle, quand il désigne son public de prédilection, utilique toujours la même expression : les *Kids*, à qui d'ailleurs son livre est dédié. Qu'il s'agisse d'enfants ou d'adolescents, son public rêvé, Castle ne le voyait jamais tout à fait adulte. Ce qui est peut-être une clé de son œuvre, de tout un canton du fantastique, et à la limite de tout le fantastique — cet art qui cherche à retrouver dans chaque spectateur la part qui reste éternellement en deçà de l'âge adulte, qui *résiste* éternellement à l'âge adulte, que le spectateur soit adulte ou non. Demeurent en effet du côté de l'éternelle enfance le plaisir viscéral de frissonner, le désir d'éprouver (sans risque) le délice d'être réduit à l'impuissance, quand par exemple, dans la séquence-archétype du film d'horreur, l'héroïne pénètre avec une lenteur suppliciante dans la maison du monstre (une séquence de ce type, reprise de *Psycho*, existe dans *Homicidal* et se trouve citée visuellement dans *Zotz !*). L'originalité de *Zotz !*, c'est d'abaisser encore l'âge du spectateur idéal du film et d'inverser les mobiles profonds qui doivent enchaîner par un lien de fascination l'auditoire à l'histoire racontée. Ici, ce n'est plus d'impuissance dont il s'agit mais de sur-puissance. Rêverie différente mais tout aussi liée à l'état infantile de l'homme puisqu'il s'agit d'avoir prise, de manière automatique et magique, sur tout ce qui vit, sur tout ce qui bouge, ou est inerte, matière, animaux ou humains.

Il y a plus. Dans *Zotz !*, cadre et personnages se rattachent concrètement à l'univers de l'enfance et de l'adolescence : milieu scolaire, type de professeur distrait mais surtout naïf et bien-pensant etc... Laissant pour ses films d'horreur les traumatismes d'enfance qui bouleversent, leur vie durant, les personnages, Castle s'est amusé ici à mettre entre les mains de ses héros, tirés de l'humanité apparemment la plus normale et la plus paisible, les armes de la sur-puissance. Puis il observe ce qu'il advient. Pas grand chose. Ses personnages, regressant encore en maturité par rapport aux héros des films horrifiques, se conduisent comme des enfants en bas âge, vertueux par ignorance, par aveuglement, quand ce n'est pas par pure et simple idiotie : celle des militaires du Pentagone, par exemple, qui ne voient même pas les avantages qu'on peut tirer de cette arme absolue. Les espions russes sont un peu plus malins. Ils n'ont rien compris à la magie de la pièce, mais ils veulent se l'approprier coûte que coûte : volons d'abord, on réfléchira plus tard !

Toutes réactions qui suscitent chez Castle une ironie et une sympathie qui ne sont pas fondamentalement différentes de celles que lui inspiraient les personnages d'*Homicidal*. Au fond, et c'est ce qui relie *Zotz !* à ses autres films, Castle est incapable d'envisager l'homme comme une créature normale et équilibrée. Il le voit plutôt comme un être *naturellement* monstrueux, infantile en bien et infantile en mal. D'où on peut expliquer qu'il ne se soit trouvé à l'aise que dans les récits fantastiques (sa personnalité est quasiment absente dans les autres genres). Dans le contexte d'un conte volontairement rose comme l'est *Zotz !*, son style finit par ressembler à celui d'une nouvelle (fantastique) de Marcel Aymé, « Le Passe-muraille » par exemple, dont *Zotz !* se rapproche par sa légéreté insolite, son invention et une espèce de compassion humaine. Même lorsqu'il se trouve muni des plus grands pouvoirs, l'homme ne sait rien en faire. Il les ramène à son niveau, les fait servir — ce qui n'est peut être pas plus mal — à ses petites manigances, anonymes et clandestines. Capable d'arrêter la marche des étoiles, le héros de *Zotz !* se contente de faire parler au ralenti, pour le ridiculiser, un collègue hypocrite qui veut le devancer. Ailleurs, dans le meilleur plan du film, il utilise dans sa baignoire les pouvoirs fabuleux de la pièce pour jouer à la bataille navale. Il coule des modèles réduits de vaisseaux qui s'enfoncent dans l'eau savonneuse...

Une telle puérilité aurait pu susciter les éclats d'une rage flaubertienne Castle a préféré s'en tenir au scepticisme amusé d'un Marcel Aymé. Vu le résultat, malicieux et divertissant en diable, on aurait mauvaise grâce à le lui reprocher !

Jacques Lourcelles



U.S.A. 1962. *Prod.* : W.F. William Castle. *Pr.* : William Castle. *Réal.* : William Castle. *Pr. Ass.* : Dona Halloway. *Sc.* : Ray Russell, d'après un roman de Walter Karig. *Ph.* : Gordon Avil. *Dir. Art.* : Robert Peterson. *Mont.* : Edwin Bryant. *Mus.* : Bernard Green. *Son* : Charles J. Rice, Josh Westmoreland. *Déc.* : James M. Crowe. *Maq.* : Ben Lane. *Cost.* : Jack Angel, Edna Taylor. *Ass. Réal.* : Carter Dehaven. *Inter.* : Tom Poston (Prof. Jonathan Jones), Julia Mead (Prof. Virginia Fenster), Fred Clark (General Bulliver), Cecil Kellaway (Doyen Updike), Zeme North (Cynthia Jones), Margaret Dumont (Persephone Updike), James Millholin (Dr. Kroner), Carl Don (Jush Bates). Mike Mazurski (Igor), (Jimmy Kellgore), Bart Patton (Mr Crane), Judee Morton (Miss Blakiston). *Dist.* : Columbia (U.S.A.). *Durée* : 77'

Les coulisses de l'Ecran Fantastique



La photo-mystère : Dans quel antre de sorciers modernes se produisent ces étranges recherches ? Communiquez-nous rapidement le titre de ce film (sorti en France !) sur carte postale envoyée à « L'Ecran Fantastique », « La photo-mystère », 9, rue du Midi, 92200 Neuilly. **Solution dans notre prochain numéro.**

Solution de la « photo-mystère » précédente : Il s'agissait de *La chambre des horreurs (Chambers of Horrors)*, réalisé en 1966 par Hy Averback, avec Patrick O'Neal et Cesare Danova. Nous ont les premiers envoyés une réponse exacte : Gilles Petit et Henri de Leymarie.



Nos petites annonces sont gratuites, et réservées en priorité aux abonnés. Prière d'écrire lisiblement ! Merci.

ACHAT

ACHETE affiches et photos de films d'horreur et fantastiques. Aimerais correspondre avec toute personne aux goûts analogues. Philippe Pêtre, 7, rue de l'Ermitage, 53000 Ciney.

ACHETE (bon état) les œuvres d'Edgar Rice Burroughs : la série des « Tarzan », « Pellucidar », « Mars ». Stéphane Dabiton, Maison Laparthe, 40380 Poyanne, Landes.

ACHETE tout sur Bill Bixby et « Hulk ». Mlle Danyck Schreys, 46, rue de Stonne, 02200 Soissons.

ACHETE tous documents (bon état) concernant les films de Antonio Margheritti (alias Anthony Dawson). Ecrire à la revue.

ACHETE tous documents concernant l'horreur et le fantastique (affiches, photos, revues, etc.). Cherche correspondants. Philippe Pêtre, 7, rue de l'Hermitage, 53000 Ciney (Belgique).

ANIMATION

SOIREE musicale d'enfer, placée sous le signe du fantastique et de l'onirisme, chaque semaine, supervisée par Jean-Marc Cosquéric. Les passionnés du genre y sont aimablement conviés. Tél. : 822.75.67.

CLUB

DESIRERAIS créer un club « The Avengers » *(Chapeau melon et bottes de cuir)*. Recherche toute personne intéressée. Ecrire à Julio Perez, 2, rue du Quai Bourgeois, 33000 Bordeaux.

FANZINE

CREATION du 1er fanzine fantastique lyonnais. Deux numéros parus. N° 1 : spécial Sorcellerie. N° 2 : spécial Vaisseaux Fantômes. 10 F chaque. Christophe Darnaud, 9, rue Gervais-Bussières, 69100 Villeurbanne.

RADIO

BLOOD CONNECTION, 1re émission des morts-vivants ! Du fantastique et de la SF, de 19 h à 21 h, tous les mercredis, sur Graffiti FM 88.2 et 103.5 (région de Nancy).

RECHERCHE

RECHERCHE Musique de John Williams, b.o. de *Blue Thunder* d'Arthur Rubinstein et celle de *2001*. Philippe Sartorelli, résidence les Candèles, bât. C n° 46, 66140 Canet Plage.

RECHERCHE « E.F. n° 2 et 4. Antoine Catania, bât. I 2 n° 96, Boudème. Extension. 13500 Martigues. Tél. : (42) 07.35.71.

CHERCHE personne habitant dans l'Essonne (aux environs de Viry Chatillon) possédant musiques de films de John Williams *(E.T., Star Wars, Les aventuriers de l'Arche Perdue, etc.)* et si possible des Comics américains. Carlos Olmo, 10, allée des Sources, Viry Chatillon 91170.

TOURNAGE

DESIRERAIS jouer dans un film d'horreur. Franciska Tafani (17 ans), résidence Castelluccio, Bât. D n° 11, 2000 Ajaccio (Corse).

DESIRERAIS jouer dans un film. J'ai 14 ans et c'est mon rêve ! Stéphane Sanchez, 33, chemin de l'Eglise, 38100 Grenoble.

CHERCHE personnes (13-16 ans) pour tournage dans la région de Nancy. Joindre : Benoît Luporsi, 13, rue Jacquot Defrance, 54520 Laxou.

VENTE

VENDS affiches cinéma tous genres (40 × 60) 20 F l'ex. Liste contre env. timbrée. BD nos spéciaux « Métal Hurlant », « Pilote ». Tél. le soir à : Claudine Le Folgoc, 058.11.51.

VENDS film vidéo VHS *Phantasm*, V.O. 350 F. Patrice Duran, 106, rue Henri Panarol, 45140 St-Jean-de-la-Ruelle.

VENDS « E.F. », « Première », « Vidéo 7 », etc. Liste contre env. timbrée. T. Baron, 1, rue de la République, 76700 Harfleur.

VENDS affiches *(Wolfen, Freaks, Jedi...)*, photos *(Flesh Gordon, White Zombie, Voyage de Sinbad)* de plateau et d'exploitation. Egalement revues sur le cinéma fantastique. Tél. : 201.64.03, après 20 h.

VENDS films S-8 sonores, extraits ou vers. int., ainsi que des articles gadgets pour cinéphiles. Doc. contre env. timbrée. Recherche et échange anciennes affiches de films. Dominique Auzel, Tour de Ville, 12330 Marcillac-Vallon.

VENDS affiches et affichettes, synopsis, tous genres, fantastique et musical. Liste illustrée contre 5 F en timbres. Ecrire à : P. Olivier, 20, rue Sorriaux, 62300 Lens.

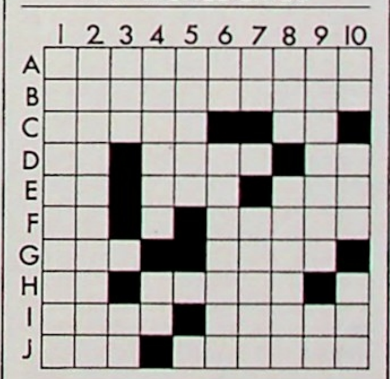
VENDS encyclopédie « Inexpliqué ». Jean-Marie Bouchoulle, 35, rue du Font Vieux, St-Branchs, 37320 Esvres.

VENDS « Midi Minuit Fantastique » n° 4/5 et 7, ou échange contre livres E.R. Burroughs (sauf cycle « Pellucidar »). Patrick Arnold, 31, rue du Mayollet, 42300 Roanne. Tél. : (77) 72.05.62.

VENDS vidéocassettes Betamax (série péplums : Hercule, Maciste, etc.) 200 F chaque. J.F. Pernal, 39, rue Pierre Lefranc, Thuir 66300. Tél. : 53.01.82.

VENDS affiches de cinéma françaises et étrangères, tous formats *(Le retour du Jedi, Octopussy, Zombie, etc.)* ainsi que des livres et photos de films. Liste complète contre enveloppe timbrée. Christophe Houzé, 12 les Châteaux Brûloirs, 95000 Cergy Pontoise.

MOTS CROISES N° 19
PAR MICHEL GIRES



Horizontalement :

A. Fut le magicien dans *Le dragon du lac de feu*.
B. *Henry Fonda arrêta celui de Boston.*
C. *Dangereux quand il précède Glycérine - Vedette de Terreur dans la nuit* (initiales).
D. Affronta Bruce Lee dans *La fureur du dragon* (initiales) - film de Curtis Harrington - Vedette masculine des *Hauts de Hurlevent* (initiales).
E. Initiales des prénoms de l'acteur allemand Hasse - Diminutif de Dwight - Dangereux à respirer en anglais.
F. Réalisateur des *Dents du diable* (initiales) - ... et sauve.
G. Titre original d'un film avec Robert Carradine (1982) - Prénommé Frank scénariste de film d'aviation.
H. Fut le génie dans *Le voleur de Bagdad* 1940 (initiales) - Constellation.
I. Célèbre pour sa verdure - Célèbre personnage d'Heroïc Fantasy.
J. Adjectif possessif - Fakirs dans le désordre.

Verticalement :

1. On en fait d'extraordinaires à la Devil Tower.
2. Trajet tracé à l'avance.
3. Consonnes de cratère - Moitié d'Isis.
4. Homme nommé Cheval - Pronom indéfini.
5. Est toujours Aimée.
6. Vedette de *Yanks* (initiales) - Célèbres sœur du Docteur Jekyll.
7. Réalisa *L'esprit s'amuse* (initiales) - Voyelles.
8. Voir en anglais - Prénom d'Esposito.
9. Film de science-fiction avec Sean Connery - Réalisa *Le trésor des mers* 1935 (initiales).
10. Réalisa *Les 55 jours de Pékin* (initiales) - Fait preuve d'audace - La momie en a plusieurs milliers.

SOLUTION DU N° 19

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
A	S	T	A	G	E	C	O	A	C	H
B	O	R	C	A	■	O	■	L	O	U
C	N	O	C	T	U	R	N	A	■	R
D	I	N	R	E	■	N	A	S	A	L
E	A	■	U	W	■	E	■	K	C	E
F	S	A	T	A	N	■	M	A	■	M
G	O	R	■	Y	■	L	A	■	F	E
H	R	O	N	■	K	E	N	T	O	N
I	E	M	O	T	I	O	N	■	R	T
J	L	E	I	S	E	N	■	H	D	S

FLASH

STAR WARS à Hérouville : du 13 au 20 juin à Hérouville-St-Clair auront lieu 7 représentations sur le thème de « Star Wars ». Plus de six heures de projections non-stop avec *La guerre des étoiles*, *L'empire contre-attaque* et *Le retour du Jedi*, le tout en dolby stéréo ! (Cinéma Cinéclair).

FESTIVAL

Madrid 84 : la 5e édition d'Imagfic (le Festival de Madrid du Film Fantastique) s'est terminée sur un succès, en grande partie dû à la présence de la rétrospective Hitchcock. Lauréats du Festival : *Dead Zone* (meilleur film, meilleur réalisateur), *Koyaanisqatsi* (co-meilleur réalisateur, prix spécial du Jury et prix du public), *Si j'avais 1 000 ans* (meilleure photo), *Les trois vétérans* (meilleur scénario), *Strange Invaders* (meilleur maquillage) et *Rock and Rule* (meilleur film d'animation). 16 prix décernés au total : le record absolu des festivals spécialisés !

VIDEO JEUX

Daniel Scotto vous propose, chaque mois, les dernières nouveautés en matière de jeux vidéo

LES SCHTROUMPFS CONTRE-ATTAQUENT !

Après la B.D., les dessins animés, les disques, les figurines, les jeux vidéos, voici quatre minis jeux électroniques commercialisés par Orli Jouet, qui comblerot les Schtroumpfophiles les plus acharnés !

Autant en emporte le Schtroumpf
Disponible en deux modèles différents, « poche » et « mini arcade », ce jeu vous entraînera dans une infernale cueillette aux champignons ; vous devez les ramasser afin que votre Schtroumpfette puisse préparer une omelette (aux champignons). Attention ! L'infâme Gargamel vous poursuit : à vous d'éviter sa rencontre fatale !

Prenez ensuite votre filet, et, en bon Schtroumpf chasseur, partez à la *Schtroumpf aux papillons* qui envahissent votre village. Ceux-ci n'ayant pas vu *Les Oiseaux* d'Hitchcock, ils ne vous attaqueront pas, mais apparaîtront de plus en plus nombreux, de plus en plus vite, et il vous faudra faire preuve d'agilité pour en capturer le maximum avant que votre « temps de vie » ne s'achève !

Qu'elle était schtroumpf ma vallée
Sur deux écrans, le jeu le plus complexe de la série vous précipite dans une aventure palpitante. Vous êtes au pied d'une montagne. Vous devrez la gravir, tout en mangeant des fruits qui vous donneront suffisamment d'énergie pour sauter sur un tremplin et accéder au niveau supérieur. Prenez garde ! Ne vous « goinfrez » pas, sinon, vous tomberez dans la vallée, pour excédent de poids ! Après avoir évité le chat Azraël, vous parvenez au sommet de la montagne. Traversez un ravin sur le dos d'un oiseau, et, dès que Gargamel l'Ignoble se détourne de votre chemin, sautez de liane en liane tel Tarzan pour rejoindre votre Schtroumpfette ! L'aventure recommence alors, encore plus rapide.

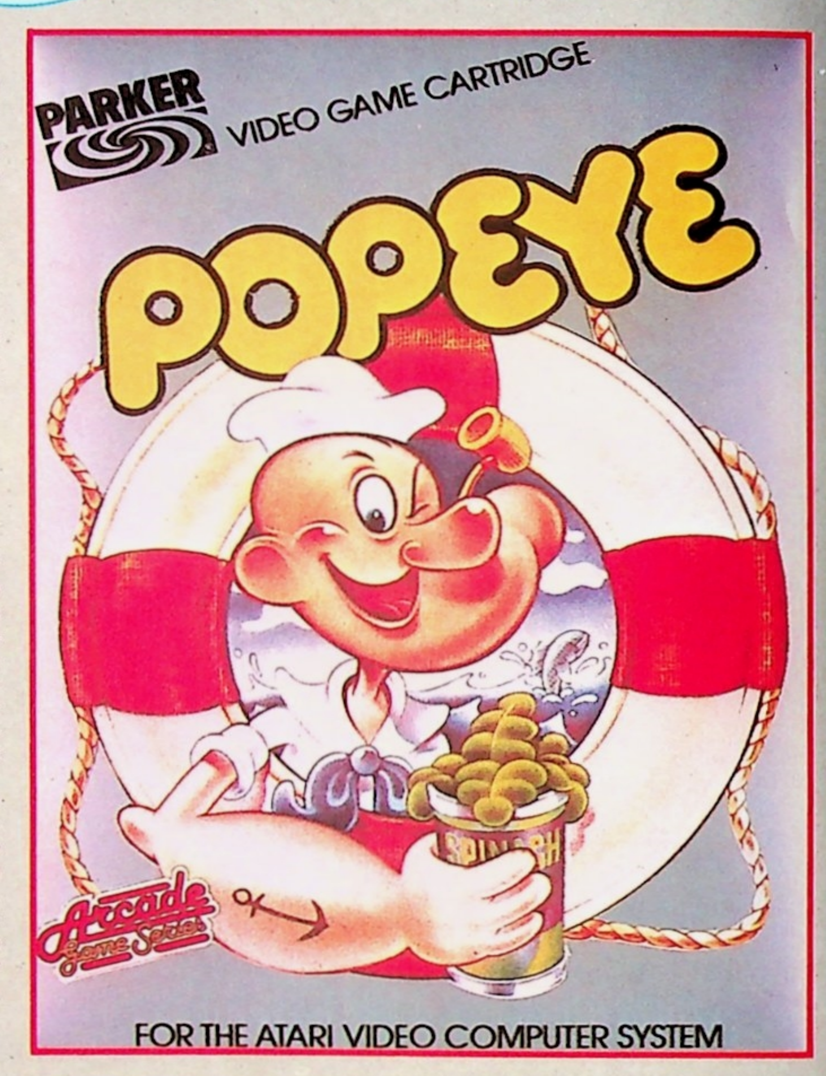
AVEC CBS, LES DOIGTS JOUENT DE LA GACHETTE !

Annoncés dans le numéro 44 de l'E.F., voici *Pitstop* et *Frontline*.

Sélectionnez votre circuit et lancez vous dans une course de voitures effrénée avec *Pitstop*. Attention ! Gardez la tête froide ; surveillez votre réservoir d'essence, le niveau d'huile, l'usure des pneus, si vous désirez arriver vainqueur. Une vraie simulation nécessitant l'utilisation du volant *Turbo*. Autre simulation, moins réjouissante, celle de la guerre avec *Frontline*. La bataille fait rage et vous vous démenez pour en sortir indemne. Trouvez refuge dans un tank, battez-vous grenade à la main... Aïe ! Vous voici en pleine brousse ! Les ennemis vous guettent dans les taillis. En sortirez-vous vivant ?

PARKER SUR LE BOUT DES DOIGTS

Les jeux Parker vous connaissez ? Depuis plus d'un an, les cassettes vidéos Parker fournissent aux vidéophages des adaptations de Jeux d'Arcades ou de Films, offrant l'avantage d'être compatibles avec les consoles Atari, Mattel, Philips, Coleco, les ordinateurs Atari, Commodore 64 et Vic 20.
Super Cobra, Tutankham, Q. Bert, les trois « locomotives » seront suivies de *Popeye*, où le célèbre héros doit faire le plein d'épinards pour délivrer Olive Oyl, prisonnière de l'afffreux Bluto, et de *Frogger II* (les péripéties d'une grenouille qui tente de traverser une route à grande circulation), *Gyrus* et *Q.Bert II*.



PLEIN FEUX SUR VIRGIN GAMES

Virgin France, dynamique maison de production musicale, se lance dans la jungle de la micro-informatique, en éditant des logiciels venus d'Angleterre pour les ordinateurs Commodore 64, Spectrum, Vic 20 et TI 99. Virgin France envisage de faire appel aux créateurs français de logiciels, par voie de concours dans un proche avenir.

Seize jeux aux graphisme et aux bruitages sophistiqués, créés par des informaticiens dont le plus jeune est âgé de dix-sept ans, présentés sous forme de cassettes, sont déjà disponibles.

Falcon Patrol, le motard, en trois dimensions, vous transporteront dans un univers ludique où l'action cède souvent le pas à la stratégie et à la réflexion.

Seul survivant de la *patrouille Falcon*, vous tentez — à bord de votre jet VTOL, armé de cent missiles air-air et d'un radar très performant — de détruire les avions ennemis, sans oublier de vous réarmer ou de faire le plein de carburant (pour Commodore 64).

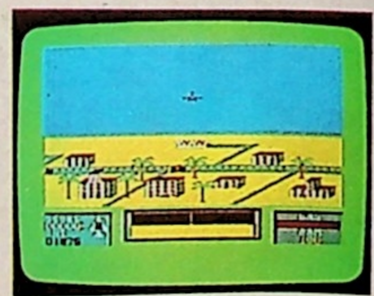
Cette mission terminée, sautez en parachute sur une moto, *(Le motard)*, pénétrez en territoire ennemi, pour relever les positions des mines sur les routes, éclaireur de l'invasion que votre pays prépare. Brrr ! (pour Spectrum 48).

« Le motard » : à la recherche des mines perdues.





« Falcon patrol » : seul face au danger.



Envahi : une ville aux multiples dangers !

Envahi serait une ville bien agréable s'il elle ne servait de champ de bataille à de féroces adversaires ! A vous de les affronter, seul défenseur à bord de votre hélicoptère. Attention, les « Munchers » vous agressent de toutes parts ; ils tentent de détruire le barrage proche, pour transformer la ville en piscine ! Le danger écarté, les « nasties » arrivent, rêvant de créer un grand centre de culture physique ; détruisez-les sans pitié ! Evitez l'infâme « Bully Baliff » qui veut votre hélicoptère et l'horrible Spidey. Aïe ! Il pleut, votre hélicoptère se dissout ! (Virgin Games pour Vic 20).

***« Envahi » :* une ville à défendre !**

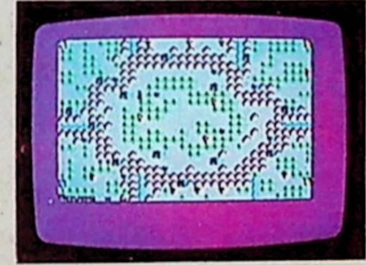


Après « délivrance », « survivance » et les autres, voici Lost, authentique vidéo-survival

Vous voilà seul, perdu dans une nature hostile. Tout autour de vous, se dressent montagnes et forêts. Vous disposez de cinq jours de nourriture, d'un gourdin, et de votre intelligence...
Seule celle-ci vous permettra d'échapper aux animaux sauvages, aux serpents qui infestent la région, et aux tempêtes de neige. (Virgin Games pour Spectrum 48).

***« Lost » :* une partie de pique-nique.**





Mieux que Lassie : Rex, chien de berger

Le soleil brille sur l'Angleterre, et vous vous prélassez tranquillement sous un arbre, tandis que votre fidèle Rex garde les moutons. Soudain, les aboiements ! Les moutons s'échappent de l'enclos et dévorent plants de betteraves et de radis, d'autres bêlent dans la rivière. A vous de guider Rex pour les ramener dans l'enclos ; hélas, à peine Rex détourne son museau que les moutons ramenés s'enfuient ! (Virgin Games pour Spectrum 48).

Voulez-vous golfer avec moi ?

Un tournoi de golf en famille, pourquoi pas ! *Golf* se joue à quatre sur un parcours maximum de dix-huit trous. Les règles officielles du golf, appliquées dans cette efficace simulation, vous seront données par l'ordinateur. Choisissez votre handicap, voici le premier trou. Examinez le terrain et, selon les difficultés, sélectionnez votre club. Hop ! Un pied sur le green, calculez votre angle de tir, tirez... raté, dans les bois ! (Virgin Games pour Spectrum 48).

Robber : devenez une star du vol et échappez au fisc !

Las des espaces intersidéraux, des envahisseurs extra-terrestres, endossez votre costume d'Arsène Lupin. Vous voici voleur, évoluant dans un château où, quelque part, un coffre-fort bien rempli vous attend. Récupérez votre stéthoscope et les clefs du coffre ; attention, un gardien patrouille ! Franchissez un pont qui s'écroule, nagez dans les caves inondées en évitant les méduses géantes, pénétrez dans les sinistres catacombes où des oiseaux mangeurs d'hommes vous traquent sans pitié, et attention aux balles rebondissantes qui risquent de vous écraser. Le coffre est là devant vous, ouvrez-le, entrez, clac ! la porte automatique se referme. Inutile de tenter de s'échapper ! (Virgin Ganes pour Spectrum 48).

« Schtroumpf » : des « minis », aux formes originales...

LA GAZETTE D'HOLLYWOOD :

La 11e cérémonie de l'Académie Américaine des Films Fantastiques, d'Epouvante et de SF.

L'inauguration de la seconde décennie de la Cinémacadémie de science-fiction a peut-être démarré avec une heure de retard, mais les autochtones impatientés furent bien obligés, en fin de compte, d'admettre que le spectacle valait largement la peine d'attendre un peu. Comme prévu, la plupart des prix — 4 en tout : Meilleur Film de Science-fiction, Meilleur Acteur (Mark Hamill), Meilleurs Maquillages (Phil Tippett et Stuart Freeborn) et Meilleurs Effets Spéciaux (Dennis Muren, Richard Edlund et Ken Ralston) — furent décernés à *Return of the Jedi*. En recevant le prix en lieu et place des virtuoses du maquillage, absents, Forrest Ackerman devait déclarer que, décidément, « la saga de *Star Wars* décroche tous les prix par la Force de l'habitude... ». C'est Donald Glut, qui figurait depuis dix-huit semaines en tête de la liste des best-sellers avec son adaptation romancée de *The Empire Strikes Back* qui reçut le Saturne en l'absence des artistes des effets spéciaux.

L'outsider de service fut ce soir-là, et pour la plus grande joie d'un public venu nombreux : *La Foire des ténèbres*, le chef-d'œuvre populaire, familial et néanmoins fantastique de Ray Bradbury que l'on vit, débordant d'enthousiasme, bondir sur scène pour venir chercher le juste prix du Meilleur Scénario et du Meilleur Film Fantastique. Il profita de l'occasion pour évoquer le curieux destin de son roman et se demander ce qu'il en serait advenu s'il avait été porté à l'écran 32 ans plus tôt, au moment où il l'avait écrit pour Gene Kelly, et quel traitement il aurait reçu d'un Peckinpah ou d'un Steven Spielberg. Il déplora ensuite le fait que, bien que les plus grands succès commerciaux de ces dernières années aient été des films fantastiques ou de science-fiction, la « vraie » Académie du cinéma, celle qui décerne les Oscars, s'arrangeait toujours plus ou moins pour ne pas reconnaître l'œuvre de Ray Harryhausen, Stephen King ou du regretté George Pal, pour ne citer que ceux-là.

Candy Clark (1), élue Meilleur Second Rôle Féminin pour sa contribution à *Blue Thunder*, amusa le public par un discours de réception pétillant d'esprit, dans lequel elle confessa que ce prix était le deuxième qu'elle ait jamais reçu de sa vie, le premier étant un lapin en chocolat qu'on lui avait donné au jardin d'enfants pour bonne conduite !

Autre surprise de la soirée : l'apparition de Hurd Hatfield, célèbre pour sa remarquable composition de Dorian Gray, et tout spécialement échappé de son repaire en Irlande. Il devait en effet être gratifié d'un Prix Spécial pour l'ensemble de son œuvre. La liste de ses apparitions à la scène et à l'écran — le grand comme le petit — était tellement longue qu'il n'eut qu'une parole, en montant sur scène : « Ca par exemple, c'est maman qui a écrit ce discours ! ». Après quoi il raconta une anecdote amusante sur son père, « qui aurait dû se faire moine » : un jour que *Le Portrait de Dorian Gray* passait tout près de chez ses parents, ceux-ci décidèrent d'aller voir le film de leur rejeton. La queue s'allongeait devant le cinéma et il tombait des cordes, de sorte que la mère de Hatfield suggéra à son époux de ne pas attendre et d'aller plutôt dire au patron de la salle qui ils étaient. Papa Hatfield, homme modeste ayant horreur d'attirer l'attention sur lui et auquel ce genre de démarche ne pouvait être qu'odieux, se dirigea malgré tout vers la caisse sous les protestations de ses contemporains, et pour s'entendre bégayer : « Je suis le père de Dorian Gray ». A quoi le directeur de la salle répondit du tac au tac : « Mais bien sûr, et moi c'est Eleanor Roosevelt ! ».

C'est toujours avec plaisir que l'on constate que le souvenir de George Pal demeure présent, et cette année, c'est Zsoka, sa veuve, qui présenta au public l'auteur de *The Day After*, ce cauchemar nucléaire : Nicholas Meyer. Quant à Roger Corman, il reçut le Président Award pour son incommensurable contribution au septième art : *La Chute de la Maison Usher, Le Corbeau, La Petite boutique des horreurs, Le Puits et le pendule, Piranha*, etc. N'en disons pas plus, il faudrait plus de la moitié d'un numéro de l'Ecran Fantastique pour faire la liste complète des films qu'on lui doit (2).

Corman fut égal à lui même, c'est à dire éblouissant — si Larry Hagman en a assez un jour de jouer les J.R. dans *Dallas*, il pourra le remplacer au pied levé ! — et il accepta son prix avec sa bonne humeur coutumière.

Au maître de cérémonie Richard Hatch (*Battlestar Galactica*) revenait la tâche enviable de présenter John Agar, Jack Arnold, Bibi Besch, Bobbie Bresee, Mabel King, Walter Koenig, William Marshall, Anne Robinson, Angus Scrimm, William Tuttle, A. E. van Vogt et Sybil Danning — Sybil, que l'on reverra bientôt « intégralement » dans *Lost Empire*, et qui avait revêtu pour la circonstance un fourreau au décolleté tellement affolant que Weaver Wright l'aurait, à en croire les méchantes langues, comparé à un film de science-fiction russe : « Aussi long mais beaucoup plus profond et beaucoup moins ennuyeux »...

Battlefield Earth, ce best-seller de tous les temps, ayant valu à L. Ron Hubbard, son auteur, un Prix Spécial, le metteur en scène qui espère tourner *deux* films à grands spectacles d'après cette saga du troisième millénaire vint chercher le trophée qui lui revenait : et Louise Fletcher, (beaucoup plus jeune à la ville qu'à l'écran !) reçut la récompense qu'elle avait méritée dans *Brainstorm* avec beaucoup de verve et de brio : elle révéla en effet à un public conquis comment, pour elle, cette récompense signifiait que George Lucas ou Steven Spielberg allaient peut-être la remarquer et la présenter à Harrison Ford : « Je ferais n'importe quoi pour rencontrer Harrison Ford ! Et s'ils ont besoin d'une fille pour Chewbacca, je suis même prête à jouer le rôle de sa perruque ! »

Le bouquet final, ce fut la projection en avant-première de *Dreamscape*, juste après la remise des prix. Ce film, qui traite de l'invasion de l'esprit humain, constitue tout simplement une réussite, sur un thème cher à Curt Siodmak (*Le Cerveau du nabab, Hauser's Memory, I., Gabrile*). Il représente pour 1984 ce que *Brainstorm* était pour 1983. Craig Reardon y met en scène avec virtuosité, un homme-reptile, par le biais effets spéciaux d'animation, en tous points remarquables, à vous faire dresser les cheveux sur la tête ! Une conclusion qui s'imposait pour cette soirée mémorable.

Alden Lorraine

(Traduction : Dominique Haas)

Ci-contre : Hurd Hatfield découvrant « Le portrait de Dorian Gray ». A l'extrémité gche : une scène terrifiante du « Corbeau » de Roger Corman.



(1) Voir entretien dans notre numéro 44
(2) Voir entretien dans notre précédent numéro.

FESTIVAL

LE FILM NOIR FRANCAIS A HOLLYWOOD !

De juin à août, se tiendra à Los Angeles, un nouveau festival cinématographique organisé par « The Landmark Theatre Corporation », qui présentera de nombreux classiques du film noir français. Ces œuvres, jusqu'alors dédaignées par les circuits de distribution Outre-Atlantique, seront projetées dans trois grandes salles. L'on y verra notamment *Les Maudits, Le Corbeau, Pépé le Moko* etc., des hommages étant rendus à Jean-Luc Godard, François Truffaut, Jean Renoir, Jean-Pierre Melville et H.G. Clouzot. Beaucoup de ces films auront donc leur « première » américaine, d'autres n'ayant pas été montrés depuis plus de 30 ans. Excellente initiative des organisateurs, qui, par ailleurs, distribueront également pour la première fois à Hollywood le film fantastique de Kurosawa, *La forteresse cachée* (source d'inspiration de George Lucas pour *Star Wars*), dans une version intégrale inédite jusqu'à présent !

LECTURES FANTASTIQUES

L'AVANT SCENE CINEMA

N° 325/326

« Georges Franju/Judex/Le Grand Méliès » (1 rue Lord Byron, 75008 Paris).

Les mérites de l'Avant Scène Cinéma — fascicules mensuels consacrés à la reproduction intégrale et illustrée des découpages de grands films — ne sont plus à démontrer aujourd'hui. Cette collection bien spécifique, ayant récemment subi un « rajeunissement » visuel particulièrement bénéfique, s'avère un indispensable outil de travail et une source de satisfaction permanente pour le cinéphile.

La publication d'un numéro spécial dédié à Georges Franju, et à son *Judex* en particulier, est une heureuse surprise, à l'heure où la « magie » du noir et blanc semble renaître. *Judex* (version 1963), « féérie mélodramatique » et sublime hommage à Feuillade, est l'un des deux chefs-d'œuvre de Franju (le second, *Les yeux sans visage*, fut précédemment étudié dans l'Avant Scène). C'est donc avec un immense plaisir que l'on peut à présent redécouvrir ce film dans l'intégralité de ses dialogues (peu nombreux au demeurant) et avec une description rigoureuse et fidèle de ses images. Certaines d'entre elles, inédites (puisque directement tirées de la pellicule), se trouvent excellemment reproduites au fil des pages passionnantes et nostalgiques de ce bel album, enrichi d'une courte étude sur la naissance du célèbre Justicier, d'un entretien (humoristique) avec Franju et de quelques intéressantes photos souvenirs. Le découpage complet du *Grand Méliès*, court métrage que Franju réalisa en 1952, complète ce numéro indispensable.



PETIT DICTIONNAIRE A MOURIR DE RIRE

Le Cherche-Midi éditeurs

Lorsque les ténèbres recouvrent le monde et que les honnêtes gens vont se coucher, d'étranges rumeurs s'élèvent du pays des morts. Les candélabres ectoplasmiques éclairent alors d'étonnantes scènes. Assis en cercles par groupes de treize, les morts écoutent leurs aînés lire quelques passages du *Petit Dictionnaire à Mourir de Rire*. Eux, ne craignent plus rien. Ils peuvent rire à s'en faire éclater la rate... et ne s'en privent pas ! Telle est l'origine de nombreux malentendus sur les messes noires et les revenants !

Il s'agit d'un recueil de bons mots, citations, épitaphes et autres pensées profondes d'environ six pieds, « choisi et réalisé de leur vivant » par Philippe Heraclès et Lionel Chrzanowski (illustrations originales de Kerleroux). C'est triste à dire, mais une bonne moitié des citations nous viennent d'outre-tombe ! Hommes et femmes peu ou prou célèbres, de J.-J. Rousseau à Pierre Dac en passant par A. Bierce et M. Yourcenar, chacun y est allé de sa réflexion nécrosophique ! Le mieux est de déterrer quelques exemples. Définition du mot « cadavre » par Ambrose G. Bierce : « produit fini dont nous sommes la matière première ». Epitaphe sur Robespierre : Passant, ne pleure pas sur ma mort/Si je vivais, tu serais mort. Sur Henry Bataille : Ci-gît Bataille Henry/A peine un peu plus pourri. D'un peintre : Ici gît une nature morte. D'un pendu : Ici repose un pauvre pendu/Qui déclara/Après avoir entendu la sentence/Qu'il s'en balançait... Inscription funéraire censurée en 1877 : Passants... à bientôt ! J'en passe des vertes et des vereuses...

Jeux de mots honnêtes, obscènes, vulgaires ou tirés par le suaire ; vengeance, cynisme ou mauvais goût — voici donc un étalage de réflexions sur de la viande rien moins que fraîche dont la conclusion pourrait être ce petit dicton : mieux vaut en rire qu'en pleurer. Rions donc comme des chevaux (en prenant la mort aux dents) ! Après ce simple petit reproche : il manque à cet ouvrage une bonne bibliographie des auteurs (ressuscités ; nous rabattrons le couvercle sur l'épitaphe d'un professeur de philosophie : To be or not to be/Telle n'est plus la question !

Xavier Perret

RETOUR IMPOSSIBLE

Poul Anderson. Fleuve Noir

Paul Anderson est l'un des auteurs de SF dite « classique » parmi les plus prisés par le public anglo-saxon, comme l'indiquent les nombreux prix internationaux qui ont couronné son œuvre depuis 1960. Par contre, il semblerait que le mauvais sort s'acharne sur lui en France... tout au moins en ce qui concerne les romans : aucun des plus importants n'a encore été traduit, que ce soit ceux de SF (*Tau Zero, The Avatar* ou le récent *Orion Shall Rise*) ou ceux proches de l'Epopée Fantastique (*TheBroken Sword, A Midsummer Tempest* ou la trilogie de *The Last Viking*).

Retour Impossible ne fait assurément pas partie des écrits immortels de Poul Anderson. Paru en 4 épisodes, en 1955, dans la revue américaine « Astounding SF », ce roman appartient à la veine « aventure pure » de l'auteur. La version que nous propose le Fleuve Noir est celle, coupée, parue en 1958 chez Ace Books.

Le thème de base de ce roman est simple : un vaisseau spatial expérimental revient sur Terre après sa première mission pour découvrir que des millénaires se sont écoulés depuis son départ. L'équipage se retrouve donc confronté à un univers qui n'a plus rien à voir avec celui qu'il a laissé en partant (Anderson avait d'ailleurs exploité à cette époque et avec grand talent ce type de scénario dans la nouvelle « Les Parias ») et à des intrigues mettant en jeu l'avenir même d'une civilisation galactique. En fait, sa seule apparition va faire éclater la crise car il a ramené avec lui un extraterrestre doué de formidables pouvoirs paranormaux, un être que tous les partis en présence vont se disputer à coups d'enlèvements, d'attaques et d'assassinats. Une histoire très classique, donc, et sans grande surprise... Cependant, les habitués de l'auteur retrouveront dans ce roman les préoccupations humanistes de Poul Anderson et son sens inné du récit d'action.

Reste le problème posé par la traduction... Dire qu'elle est mauvaise n'est pas le terme exact car il est évident qu'elle a souffert d'une façon excessive de la funeste habitude qu'a le Fleuve Noir de vouloir à tout prix standardiser ses publications et de les mettres à la mode. Le résultat est un texte où l'on retrouve rarement le style de l'auteur qui, précisons-le, n'a jamais émaillé ses dialogues de la constellation d'interjections vulgaires rajoutées ici par souci de « modernisme ».

Une fois de plus, l'auteur et le lecteur auraient mérité un peu plus de considération...

Richard D. Nolane

BANDES DESSINEES

Fantastique et science fiction sont à l'honneur aux Editions du Lombard, comme en témoigne la série « Aria » par Michel Weyland, dont le quatrième album s'intitule « Les chevaliers qu'Aquaries ». En ces temps reculés — début du moyen âge ? — Aria, belle amazone, légèrement vêtue de blanc, erre de pays en pays. Cette héroïne tout à fait invraisemblable représente en quelque sorte l'héroïc fantasy à l'européenne. Dans cet épisode, la belle Aria rencontre un lépreux qui lui parle d'un lac miraculeux dont l'eau magique rend les femmes belles, fortifie les hommes et guérit toutes les maladies... Oui mais cette eau profonde cache bien entendu un piège terrible, préparé avec ténacité par des hommes-poissons et un prince charmant qui ne l'est qu'en apparence. Tout cela est plaisant à lire encore que le graphisme soit souvent maladroit. Somme toute « Aria » réunit les qualités et les défauts de la bande dessinée contemporaine : un dessin hésitant et une thématique « up to date »... Ce qui est également le cas d'une autre série, dûe à Ferry (dessin) et Jean-Luc Vernal (texte), intitulée « Ian Kalédine » et dont le troisième album, « La mémoire du fond de l'œil », présente une bonne idée — la descente mnémotechnique dans un œil — et un dessin plus ferme que celui de Weyland, sur un fond de mythologie, de fantastique et de science-fiction. Il faut toutefois lire la série depuis le début si l'on veut en apprécier toutes les finesses. C'est là malheureusement le gros problème de la bande dessinée actuelle : la fresque épique à long terme ou l'album pour consommation immédiate...

A tout prendre, il vaut mieux se lancer dans la BD de consommation immédiate. Comme par exemple la série de « Bob Morane » que nous avons retrouvé avec plaisir dans « Les chasseurs de Dinosaure », un récit très vivant et l'un des meilleurs exemples de « voyage dans le temps ». Ce fut d'ailleurs, à l'époque de sa parution dans la série « Marabout-Junior » l'un des premiers récits de SF d'Henri Vernes. Cela dit, le dessin de Coria, qui a repris depuis peu le flambeau de son beau-frère Vance, est consciencieux mais encore un peu trop hâché. La lecture de cet album en devient par moments irritante ; c'est là le tribut que nous payons à chaque talent en éclosion. Espérons que Coria soit plus qu'un artisan et devienne un véritable artiste...

Aux éditions du Lombard, signalons encore la parution du premier album de « Rork » par le le jeune dessinateur allemand habitant en France : Andreas. Plusieurs de ces séries sont parues dans les meilleurs illustrés tels que (A Suivre), Métal Hurlant et Tintin. Rork étant ce magicien qui combat les Forces des Ténèbres. Canevas maintenant classique et le moins que l'on puisse dire c'est qu'Andreas est terriblement influencé par la BD pratiquée dans les comic books. Son style quasi architectural s'inspire de Neal Adams, Wrightson, voire Steve Ditko et les épisodes qui composent ce premier recueil n'ont qu'une force d'impact toute relative. Il manque à Andreas le sens de la narration et une maîtrise graphique qui lui permettrait de mieux approfondir son sujet. Comme tel l'ensemble est mièvre. Andreas dessine de fabuleux décors dans un style fragmenté, il ne lui reste plus qu'à aiguiser son imagination...

Il n'est pas trop tard pour vous parler du très bel hommage rendu à Paul Cuvelier écrit et compilé par Philippe Godin sous le titre « Corentin et les chemins merveilleux » (Ed. du Lombard). Très bel album certes, encore que le texte manque de rigueur informative, qu'on y retrouve nulle trace de bibliographie et que la préface d'Hergé est un leurre. Le créateur de Tintin abandonna un texte inachevé sur son bureau et on aurait mieux fait de l'y laisser ! Tout cela sent un peu le nécrophage mais ne doit pas nous faire oublier que Paul Cuvelier fut le merveilleux dessinateur et créateur de Corentin dont bien des aventures évoluèrent dans un climat fantastique, et surtout que Cuvelier nous laissa avec « Epoxy » un des chefs d'œuvre du fantastique en BD (le scénario étant dû à Jean Van Hamme).

Un autre hommage, celui rendu au grand méconnu que fut René Brantonne, « Brantonne illustrateur », est un superbe recueil édité par le dernier Terrain Vague, avec un texte d'Yves Frémion et une superbe jaquette (48 pages couleurs, 175 F.). Brantonne fut en effet cet illustrateur populaire qui aborda tous les domaines possibles : la pub, les couvertures, la BD, les affiches de cinéma...

Il a, de ce fait, conçu nombre d'affiches dans le domaine qui nous intéresse, dessiné plusieurs BD avec des superhéros ou d'après des films fantastiques, et surtout, il a créé des centaines de couvertures pour le Fleuve Noir dans la série Anticipation. Cette partie de son œuvre est la plus poignante, la plus délirante et même la plus enthousiasmante. Combien d'Hugos Brantonne aurait-il obtenu aux USA ? En France, seule une poignée de fans l'adoraient, lui commandant des couvertures depuis longtemps disparues et que Brantonne redessinait sans rechigner ! Ce bel album ne rassemble qu'une partie de son œuvre ; elle donne toutefois un excellent aperçu des talents (et des restrictions) de Brantonne mais ne représente en fait que la partie immergée de l'iceberg...

Chez Albin-Michel, enfin, parution de l'album, « Le Déclic » de Manara. Au temps où Manara dessinait Jolanda (hélas inconnue en France) il nous entraînait volontiers dans un monde fantastique et délirant et l'on se préoccupait peu de son style bâclé. Depuis qu'il se prend au sérieux, Manara dessine mieux, principalement les jolies filles, mais il devient également fort prétentieux. Ainsi « Le Declic » est une histoire insolite avec un vague aspect de science-fiction. Manara y laisse surtout libre cours à ses fantasmes qui le mènent très loin dans l'érotisme. Il s'inscrit certes dans la lignée des grands conteurs et stylistes italiens (Crepax, Pratt et Battaglia), mais il lui manque encore un rien de compassion, car malgré tout son talent, on ne peut que s'étonner devant ce règlement de compte misogyne...

Danny De Laet

LECTURES FANTASTIQUES

LA COURSE AUX ETOILES
James Michener
Mazarine

Publié en France deux mois avant la sortie du film *L'Etoffe des héros*, le nouveau roman de James Michener se situe dans la même ligne que celui-ci en ayant pour thème central l'évocation de l'histoire du programme spatial américain. Michener, on le sait est un spécialiste des histoires-fleuves (rappelez-vous *Colorado Saga*) et un chaud partisan de l'exploitation rationnelle du système solaire. Il fait partie de ces gens qui voient plus loin que les limites étriquées du globe terrestre, de ces pionniers de l'esprit qui ont compris que ce que Gerard O'Neill a appelé la Haute Frontière devait être maintenant le nouveau grand objectif de l'humanité.

De ce grand édifice montant jusqu'aux étoiles, nous n'avons encore que les fondations où, passées les premières années, l'avance technologique américaine s'est largement imposée. Mais à la base de tout, il y avait l'équipe de savants dirigée par von Braun dans l'île de Peenemünde qui avait pour mission de construire l'arme imparable grâce à laquelle Hitler espérait faire plier les Alliés vers la fin de la guerre. C'est par l'histoire du « kidnapping » de certains de ces Allemands par des forces spéciales américaine que commence *La Course aux Etoiles*. Puis, au fil des 750 pages du roman, Michener retrace l'histoire du programme américain au travers du destin de quatre couples représentant chacun une des lignes de force qui contribuèrent à sa réalisation : les Allemands émigrés aux USA, les savants fascinés par les étoiles lointaines, les pilotes désireux de repousser toujours plus loin les limites du possible et, bien entendu, les politiciens. Bonne vieille ficelle de best-seller, dira-t-on, mais maniée avec un tel brio qu'on n'y fait pratiquement pas attention... De plus, le sujet abordé était si vaste qu'une certaine simplification était nécessaire pour sa clarté.

Une des grandes forces de ce roman est également l'importance qu'il accorde à l'élément humain, capable du meilleur comme du pire. Et Dieu sait combien d'erreurs, quelquefois tragiques ont été commise durant ces quarante années qui nous séparent du lancement des premiers V2 sur les rivages de la Baltique... La plus grave d'entre elles pourrait bien être d'avoir cru que le « grand public » comprendrait rapidement que le destin de ses descendants se jouerait sans doute dans l'espace. L'illusion a fonctionné parfaitement jusqu'à l'apothéose d'Apollo XI, en Juillet 1969. Mais dès que l'excitation du défi lancé aux Russes se fût dissipée, on se préoccupa soudain plus d'argent et de politique que de connaissance, sans parler de la vague d'obscurantisme qui continue à déferler sur le monde, liée à l'absurde rejet de la science par une partie de la population. Tout ceci se retrouve dans *La Course aux Etoiles*, un grand livre qui se termine pourtant sur l'espoir que les gens simples finiront par comprendre où se trouve leur avenir. Et le jour où la majorité d'entre eux y sera parvenue, l'humanité pourra, sans effort, se débarrasser des chaines qui la clouent encore au sol...

Richard D. Nolane

LA CROISIERE DES OMBRES
Jean Ray, NEO n° 106.

Cette *Croisière des ombres*, qui est un petit évènement puisqu'elle n'avait pas été republiée depuis 52 ans, est le sixième recueil de nouvelles de J. Ray/J. Flanders que nous propose NEO.

On reconnaîtra dans ces textes l'univers et les thèmes chers à Jean Ray et notamment l'évocation de ces scènes maritimes et de ces matelots, qui sont disséminés dans toute son œuvre. Le fantastique de Ray a toujours été un fantastique des lieux : maisons aux façades tourmentées, aux escaliers tortueux, bateaux aux soutes inquiétantes, et on retrouve cette thématique dans toutes les nouvelles présentées dans ce volume et surtout dans *La ruelle ténébreuse*, où il nous entraîne dans les replis mystérieux d'une petite maison en apparence paisible. J. Ray a toujours aimé décrire ces demeures accueillantes, bourgeoises, mais qui recèlent presque toujours de sombres machinations ou des drames violents. L'aboutissement logique de ce fantastique lié aux lieux est l'infernale demeure de *Malpertuis*.

Toutes ces constructions torturées, véritable labyrinthe de murs décrépis et d'apparence trompeuse, ne pouvaient qu'entraîner J. Ray vers le thème des univers parallèles présent dans *Le psautier de Mayence* et dans *La ruelle ténébreuse*. Dans cette dernière nouvelle figure un autre élément classique du fantastique, et qui revient assez souvent dans l'œuvre de Jean Ray, celui du châtiment, car on n'échappe pas aux conséquenses de ses actes surtout s'ils sont interdits par la loi ou par la morale. Le fantastique a toujours été d'une certaine façon moralisateur. Ainsi dans cette nouvelle, le professeur Archiprêtre ne peut encourir qu'une sévère sanction pour tous les objets qu'il a dérobés. Il en est de même pour le héros de *Dürer, l'idiot* qui a voulu voir de sombres mystères et qui n'échappera pas lui non plus à son châtiment. Il y a des choses qui sont impossibles à contempler et on pourra rapprocher ce thème d'un personnage de Jean Ray, celui de la Gorgone de *Malpertuis*, sur laquelle aucun regard humain ne doit se poser. On peut dire que la boucle est bouclée ou plutôt que le *cercle* se referme car il est beaucoup question de cercles chez cet auteur (voir entre autre *Les cercles de l'épouvante*).

Ce recueil fameux est généralement considéré comme l'un des chefs-d'œuvre de Jean Ray, bien qu'il ait été presque ignoré lors de sa sortie. A redécouvrir donc !

E. Campos

LA FEMME DU BOIS
Abraham Merritt,
NEO n° 105

Avec ce recueil, toutes les nouvelles écrites par Merritt ont été traduites en français et on ne peut que s'en réjouir. Merritt est considéré comme l'un des fondateurs de cette branche de la science-fiction intitulée heroïc fantasy : mondes anciens et merveilleux, démons, sorcellerie... tous ces éléments se retrouvent dans son œuvre mais il faut préciser davantage, en parlant plutôt ici d'aventures fantastiques. Ceci pour les démarquer de l'heroïc fantasy telle qu'elle est traditionnellement, et trop schématiquement, représentée aujourd'hui. Merritt écrivit aussi plusieurs récits dans cette veine que les anglo-saxons nomment « lost race novels », les romans de civilisations disparues où s'illustra également Rider Haggard, encore que chez cet auteur le fantastique soit nettement moins prédominant.

Dans ce recueil, on retrouve tous les thèmes chers à Merritt : l'exploration de mondes perdus ou parallèles (voir en ce sens *La porte des Dragons* que l'on peut rapprocher d'un autre grand roman de l'auteur, fortement teinté d'érotisme, l'admirable *Nef d'Ishtar*), la puissance de la magie et de la sorcellerie.

D'ailleurs Merritt, qui toute sa vie s'était intéressé aux phénomènes mystérieux et parapsychologiques, a écrit un cycle sur ce sujet, dont font partie *Rampe, ombre, rampe* et *Brûle, sorcière, brûle* et qui, selon lui, traitaient d'évènements qui avaient réellement eut lieu. Il s'était seulement contenté de changer le nom des personnes qui avaient été mêlées à ces affaires.

Bien que Merritt s'avouait plutôt rationnaliste toute son œuvre atteste du contraire et fait référence à des préoccupations métaphysiques. On en trouve diverses touches dans tout le recueil. Il fut également un grand poète du fantastique et ses nouvelles en portent la marque notamment en ce qui concerne *Trois lignes de vieux français* qui est une merveilleuse histoire romanesque où l'amour détrône la mort et qui présente quelques similitudes avec *La demoiselle d'Ys* de Robert Chambers mais avec une fin nettement plus optimiste. Quant au texte qui donne son titre au recueil, *La femme du bois*, c'est un long récit à la gloire de la nature (Merritt, écologiste avant l'heure ?) et qui est considéré comme une des œuvres maîtresses du fantastique poétique anglo-saxon.

A ces nouvelles présentées s'ajoutent les premiers chapitres de deux romans que Merritt n'eut jamais le temps de terminer et on ne peut que le regretter. Le premier texte *Quand les anciens dieux se réveilleront* aurait du être la suite du *Visage dans l'abime* et le second aurait été basé sur la nouvelle *La Porte des Dragons*. Tout Merritt est résumé dans ces quelques pages et la magie s'opère immédiatement. Une magie des mots qui vous séduira tout au long de ce recueil.

Elizabeth Campos

MENSONGES ET CIE Philip K. Dick. Robert Laffont.

En 1966, Philip Dick publie aux USA un court roman intitulé *The Unteleported Man*, en version tronquée. Quelques quinze années plus tard, un éditeur, désireux de publier le texte intégral, lui demande de relire le manuscrit original. Quatre pages manquent au manuscrit et Dick promet de les réécrire— mais il meurt sur ces entrefaits. L'ouvrage sera publié, avec ses quatre pages manquantes, sous le titre *Lies, Inc.*

Mensonges et Cie est donc un véritable inédit ! « Disons le honnêtement. Ce n'est pas un chef-d'œuvre » explique Gérard Klein (directeur de la collection Ailleurs et Demain) « Mais c'est un livre rudement étonnant, l'un des plus insolites et sans doute le plus défoncé de son auteur » (sic).

Un chef-d'œuvre ? Non... mais presque ! Le roman peut se diviser en deux parties : la première consiste en la présensation des personnages (dont Rachmael ben Applebaum), l'implantation du décor et de l'intrigue (un infâme complot politique à l'échelle planétaire). Une première partie très « S-F classique », avec lasers, agents secrets, vaissaux spatiaux et gadgets délirants. L'action avance à grands pas, les protagonistes se tendent les pièges les plus odieux, et Applebaum suit tant bien que mal les évènements jusqu'au moment où... il est atteint par un projectile de LSD à injection ! Dès lors, sous l'action de l'acide lysergique, la perception du monde d'Applebaum est totalement bouleversée — et le cours du roman avec ! Jusqu'à la fin, Philip Dick exploitera à fond l'un de ses sujets favoris, à savoir la subjectivité de la réalité. Les personnages sont projetés dans un vortex de plans aux multiples niveaux de réalités. Pour se sortir du tourbillon, Applebaum utilisera son arme miniaturisée (un altérateur temporel) ce qui n'ira pas sans désagréments !

A la différence de *Ubik* où les divers plans de « réalité » sont parfaitement définis, *Mensonges et Cie*se révèle un enchevêtrement inextricable de « vrais et de fausses réalités » où les héros piégés risquent de perdre irrémédiablement la raison, à moins de recouvrer in extrémis (comme Applebaum) un nouvel équilibre homéostatique. Ce livre sera aussi l'occasion pour le lecteur de retrouver l'une des merveilleuses (et si symboliques !) inventions de Philip Dick : le Livre des Kalendes, qui avait été si (in)utile à Joe Farnwright dans *Manque de Pot !*

Xavier Perret

PUBLICATIONS

Ciné Télé Guide
(Ed. Solar, 8 rue Garancière, Paris 6e).

Avec cet ouvrage unique en son genre en France, Eric Leguèbe vient de combler une lacune : l'absence de guide de référence pour les films diffusés à la TV ou au cinéma. De « Georges Méliès à Steven Spielberg », ainsi que le proclame la jaquette publicitaire, ce sont effectivement 10.000 films qui se trouvent répertoriés, tous genres confondus. Pour chacun, le titre original, l'année de réalisation, la durée, le réalisateur, quelques interprètes et un résumé succint. En prime : 100 fiches de vedettes, et les Oscars hollywoodiens ! Une publication longtemps attendue, indispensable au cinéphile, au prix abordable de 70 F.

LECTURES FANTASTIQUES

TROIS AVENTURES INCONNUES DE HARRY DICKSON
Jean Ray NEO n° 104

NEO poursuit la réédition de l'œuvre de Jean Ray/John Flanders et nous sommes plutôt gâtés avec ces trois textes inédits relatant les aventures de Harry Dickson, le Sherlock Holmes américain.

Le monde des « Harry Dickson », c'est celui du roman populaire aux situations stéréotypées et aux héros souvent figés dans quelques tics qui assurent leur célébrité. Mais, lorsque l'effort pour pénétrer dans cette atmosphère délicieusement rétro est réussi, c'est avec un immense plaisir que l'on prend connaissance de ces nouvelles. On retrouve tous les ingrédients communs à ce type de narration : les déguisements des héros et de presque tous les personnages — ce qui réserve un nombre important de coups de théâtre et de rebondissements — des situations extrêmement compliquées qui ne s'expliquent le plus souvent que par des révélations sur un passé lointain et que le lecteur devra attendre presque jusqu'à la fin du récit pour appréhender enfin la vérité (*Le Mystère Malais*).

Ces trois récits sont des nouvelles que l'on pourrait qualifier de policières mais qui possèdent toutes un « climat fantastique » qui confère un aspect surnaturel aux évènements survenus et aux principaux personnages. On peut relever une certaine ressemblance entre les thèmes développés dans *La nuit du marécage* et ceux du *Chien des Baskerville* d'A. Conan Doyle : on y retrouve le même climat angoissant, l'ombre d'une malédiction planant sur une vieille famille, la présence d'un chien monstrueux. Une nouvelle vraiment excellente !



Une petite particularité est à relever dans la dernière nouvelle, *Les nuits effrayantes de Fellston*, où Harry Dickson se voit reléguer au second plan et où il subit plutôt les évènements. Ce sont d'autres personnages qui résolvent le mystère du sombre assassin qui se fait appeler Solway Ghost, le démasquant du même coup. Ce qui n'empêche pas cette nouvelle d'être remarquable même si l'on est quelque peu privé des « lumières » du détective.

Jean Ray, on le sait, écrivait un « Harry Dickson » en une nuit et on ne peut qu'être confondu par la qualité de ces textes, qui n'ont pas vieilli. A signaler aussi l'intéressante couverture de Nicollet qui restitue avec efficacité le caractère populaire et rétro de ces nouvelles.

Elisabeth Campos

MILLENIUM John Varley
Denoël

Le Millénarisme, mouvement religieux réclamant un retour aux conditions sociales existant à l'origine, est devenu sous la plume de John Varley un projet scientifique extrêmement urgent pour les derniers êtres humains du 99e siècle. L'espérance de vie d'un individu moyen ne dépasse pas vingt ans — et au prix de nombreuses greffes d'organes artificiels. Ainsi certaines personnes ayant atteint l'âge canonique de trente ans ne sont plus que des cerveaux macérant dans leur fluide et entretenus par des tonnes de matériel électronique.

Le projet consiste à envoyer quelques milliers d'individus parfaitement sains dans le futur pour relancer la race humaine sur de nouvelles bases. Mais où trouver ces animaux rares ?

Louise Baltimore et son équipe de « kidnappers temporels » remonte régulièrement au XXe siècle pour enlever les passagers d'avions en passe de s'écraser. Les « rescapés » ainsi ramenés sont cryogénisés jusqu'à l'heure du grand départ. C'est une opération beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît à première vue — et de nombreux grains de sables tombent dans les rouages de la machine. Un de ces grains de sable se nomme Bill Smith : officier de permanence aviation et responsable de l'enquête. Caractéristique principale : alcoolique !

La rencontre entre Louise Baltimore (créature de rêve à moitié cybernétisée) et Bill Smith (éponge imbibée de scotch) qui *n'aurait* jamais dû se produire provoque des remous temporels dont la conséquence ultime sera la disparition de l'espèce humaine quatre mille ans avant la date prévue.

Millénium est donc l'histoire d'un incroyable paradoxe temporel où John Varley apporte sa contribution à la théorie du voyage temporel. C'est aussi une étonnante histoire d'amour entre deux épaves, deux greffes ratées de l'espace humaine. Et c'est, enfin, un plaidoyer contre les machineries institutionnelles, broyeuses de personnalité, briseuses de l'individualité !

Xavier Perret

LES ROBOTS DE L'AUBE,
Isaac Asimov. J'ai Lu

Les grands et vieux maîtres réunis de la science-fiction américaine semblent s'être donné le mot : des suites ! Faisons des suites aux œuvres auxquelles nous devons notre célébrité ! L'an dernier Arthur C. Clarke nous donnait *2010* (après *2001*), et Asimov *Fondation foudroyée* (après la trilogie des *Fondation*). En début d'année, Van Vogt, 35 ans après *Le monde des A.*, nous livrait un pitoyable *Fin du A*, et voilà maintenant que, avant *Après-demain les chiens* de Clifford Simak ou *Les nouvelles chroniques martiennes* de Ray Bradbury, le bon docteur Isaac remet ça (il ne cesse d'ailleurs plus de sy remettre, puisqu'il est en train de concoter un cinquième et dernier *Fondation* !) avec *Les robots de l'aube*...

Ce n'est pas tant une séquelle de ses *Robots* qu'il nous invite à visiter (encore que les robots y aient une part importantes et que mention soit faite de Susan Calvin, héroïne du cycle de nouvelles précité), mais une nouvelle aventure du détective Terrien Elijah Baley, qui était apparu dans *Les cavernes d'acier* et *Face aux feux du soleil*, en compagnie de R. (pour « Robot ») Daneel Olivav, un policier spatien faisant équipe avec lui. Ce dyptique se situe dans un futur où la Terre est un monde surpeuplé, dévasté ; l'humanité vit dans des cités totalement fermées à l'extérieur, où l'idée même de sortie peut causer de graves psychoses. C'est à l'intérieur d'une de ces « cavernes d'acier » que se développe la première enquête, alors que la seconde a lieu sur Solaria, une colonie stellaire où, au contraire, il y a si peu d'habitants que ceux-ci ne se rencontrent jamais, et que peu à peu l'idée de cotoyer l'un de ses semblables est devenue impensable. Comment commettre un meurtre dans ces conditions ?

Ces deux romans font partie indéniablement des chefs d'œuvre de la SF, grâce à la cohérence et à la force de leur back-ground sociologique et technologique, grâce aussi, et c'est plus rare dans le genre, à la personnalité vigoureusement décrite de Baley (un homme simple et buté, honnête mais astucieux) et de son compère Daneel, robot si parfait (il est le produit unique d'une technologie spatiale impensable sur la Terre moribonde) que rien ne peut le distinguer d'un humain, et qui en principe ne peut se tromper...

Pour *Les robots de l'aube*, Asimov a repris le duo, pour le replacer, deux ans après *Face aux feux du soleil*, dans un même schéma : meurtre, mystère, enquête, placés dans le cadre des conflits Terre/colonies spatiales, humains/robots humanoïdes. Seul l'ancrage planétaire change, puisque nous sommes ici sur Aurora, le monde qui produit les robots les plus « humains » de la galaxie, et où la sexualité est très libre (on peut y faire l'amour avec un humanoïde mécanique), ainsi que les données du problème à résoudre : car c'est un autre androïde de la catégorie de Daneel qui a été « tué » (ou mis hors fonctionnement par blocage mental).

Le malheur est que le roman (présenté, dans sa traduction, en deux volumes qui totalisent plus de 500 pages) progresse au fil linéaire et monotone de l'enquête de Baley, qui interroge longuement, et un à un, tous les suspects possibles pris dans l'environnement de l'Institut robotique d'Aurora. Beaucoup de dialogues, d'introspection, de dialectique et de fausses pistes, pour en arriver, comme dans tout bon roman policier style Agatha Christie, à la découverte du coupable (qui n'en est pas vraiment un) à trois pages de la fin. Et si l'on compte qu'on ne se passionne pas pour la victime (déjà « bloquée » lors de l'arrivée de Baley sur Aurora), ni pour le détective (qui ne court jamais le moindre danger), on en arrive à un parcours peu satisfaisant, la distance étant loin d'être tenue.

Pourtant, *Les robots de l'aube* se lisent... comme tout polar où il est nécessaire d'arriver au bout pour se voir délivrer le fin mot de l'énigme, comme toute construction cérébrale dont la logique se déroule sans faille. Le talent d'Asimov est là — dans cet art de bâtir. Dommage que la chair lui fasse défaut, et que sa machine à écrire à traitement de texte, qui lui sert sans doute du dialogue et de la description prémâchés, ne lui ait pas laissé le loisir d'*imaginer*, d'être un peu fou...

Jean-Pierre Andrevon

BRULE, SORCIERE, BRULE !
Abraham Merritt - NEO

Brûle, Sorcière, Brûle ! fut écrit en 1932-33, où il parut dans la revue *Argosy*, et précède donc de deux années *Rampe, Ombre, Rampe !* qui est parfois considéré comme sa suite logique — bien que les deux romans puissent se lire tout à fait indépendamment l'un de l'autre. Comme il s'agit de la troisième publication de ce livre en France depuis dix ans (Retz 1976 et Marabout 1980), nous ne nous étendrons pas sur le sujet : une étonnante histoire de magie noire et de sorcellerie au cœur du New York des années 30 — donc sur fond de gangstérisme ! Le roman est mené comme une véritable enquête policière (référence à *Sept Pas vers Satan*) jalonnée de morts mystérieuses et d'allusions « transylvaniennes ». Avec la publication de *La Femme du Bois*, le cycle de l'œuvre d'Abraham Merritt est presque bouclé — puisqu'il ne reste qu'un seul ouvrage d'imagination !) inédit : *The Black V heel*, qui fut terminé, à l'instar de*La Femme-Renard*, par le peintre Hannès Bok.

Xavier Perret

FANDOM

François Ducos, depuis quelques années, édite l'un des plus prestigieux fanzines consacrés à la littérature populaire, qui bat pavillon sous le titre « Le Fulmar » (6 numéros par an, 6 bis rue Jules Parent, 92500 Rueil Malmaison). Depuis quatre ou cinq numéros, Ducos et ses amis s'acharnent à découvrir toute la vérité sur les « Harry Dickson ». Ils ont fait des découvertes stupéfiantes, présenté des listes bibliographiques incroyables et même déniché des choses estimées impossibles.

Savez-vous, par exemple, qu'en 1913 — soit 25 ans avant sa parution en fascicule — Harry Dickson existait en film, réalisé par René Plaissetty et interprété par Edmond Vandaël ? Ruez-vous sur le « Fulmar », car les exemplaires sont peu nombreux et chaque numéro vaut son pesant d'or. Les deux numéros suivants seront d'ailleurs consacrés à Conan et son créateur, Robert Howard !

D.D.L.

HUMOUR

Rencontre entre un producteur de « Z » pictures et son copain, tous deux fans de cinéma fantastique :

Bonjour ! Que nous prépares-tu de beau en ce moment ?
— Tu ne devineras jamais : je « monte » la production d'un film d'épouvante à gros budget !
— **Vraiment ?**
— Absolument : j'ai même déjà l'accord d'Argento pour le réaliser ...
— **Dario ?**
— Non, Alfredo, mais j'ai une distribution du tonnerre : Price dans le rôle principal !
— **Vincent ?**
— Non, Gilbert Price.
— **Ah, oui...**
— Mais attends : dans le rôle féminin le retour de Steele !
— **Barbara ? ? ! !**
— Euh, Giulietta.
— **Et pour la musique ?**
— Alors là, on a un grand de la musique de film : Goldsmith.
— **Quoi, Jerry ?**
— Non : Leopold. Et pour clore en beauté, on a demandé à Lestang de s'occuper des effets de maquillage.
— **Benoit Lestang ?**
— Oui, Benoit Lestang !



SUITE DE LA PAGE 63

1976

THE SHOOTIST (LE DERNIER DES GEANTS)
Paramount. **Sc. :** Miles Hood Swarthout et Scott Hale d'après le roman de Glendon Swarthout. **R. :** Don Siegel. **Ph. :** Bruce Surtees (Technicolor). **Déc. :** Arthur Parker. **Mus. :** Elmer Bernstein. **Int. :** John Wayne, Lauren Bacall, Ron Howard, James Stewart, Richard Boone, Hugh O'brian, Bill McKinney, John Carradine, Harry Morgan, Sheree North, Richard Lenz, Scatman Crothers, Gregg Palmer, Melody Thomas, Kathleen O'malley.

Admirable adieu de John Wayne à son public, émouvant sans sombrer dans le mélodrame, film digne de son interprète qu'entourent plusieurs vieux compagnons de route, dont Carradine en croque-mort.

THE LAST TYCOON (LE DERNIER NABAB)
Paramount. **Sc. :** Harold Pinter d'après le roman de F. Scott Fitzgerald. **R. :** Elia Kazan. **Ph. :** Victor Kemper (Technicolor). **Mus. :** Maurice Jarre. **Int. :** Robert de Niro, Tony Curtis, Robert Mitchum, Ingrid Boulting, Jeanne Moreau, Jack Nicholson, Theresa Russell, Donald Pleasance, Ray Milland, Dana Andrews, Peter Strauss, Jeff Corey, John Carradine, Angelica Huston, Seymour Cassell, Morgan Farley.

Dans ce générique fastueux, Carradine apparaît brièvement sous la casquette d'un guide faisant visiter les studios aux touristes.

CRASH (CRASH)
Group I. **Sc. :** Charles Band et Marc Marais. **R. :** Charles Band. **Ph. :** Andrew Davis (Deluxe Color). **Mus. :** Andrew Balling. **Int. :** Jose Ferrer, Sue Lyon, John Erickson, Leslie Parrish, John Carradine, Jerome Gardino.

Un objet maléfique est la vraie vedette de ce drame où un mari invalide essaye de se débarrasser de sa femme, mais celle-ci se venge de surnaturelle façon. Carradine est un vieux bibliothécaire renseignant les personnages sur le potentiel démoniaque de certains objets. Un petit budget, mais d'un vif intérêt.

THE SENTINEL (LA SENTINELLE DES MAUDITS)
Universal. **Sc. :** Michael Winner et Jeffrey Konvitz d'après le roman de J. Konvitz. **R. :** Michael Winner. **Ph. :** Dick Kratina (Technicolor). **Maq. :** Dick Smith et Bob Laden. **E.S. :** Albert Witlock. **Mus. :** Gil Melle. **Int. :** Chris Sarandon, Cristina Raines, Martin Balsam, Ava Gardner, John Carradine, Jose Ferrer, Arthur Kennedy, Burgess Meredith, Sylvia Miles, Elie Wallach, Deborah Raffin, Beverly d'Angelo, Christopher Walken, Kate Harrington.

Carradine est la sentinelle du titre, c'est-à-dire le gardien de l'au-delà infernal, mais cette importance n'est hélas qu'apparente, son personnage étant passif et vu le plus souvent de loin et de dos.

1977

THE WHITE BUFFALO (LE BISON BLANC)
United Artists. **Sc. :** Richard Sale d'après son roman. **R. :** J. Lee Thompson. **Ph. :** Paul Lohmann (Panavision-Technicolor). **E.S. :** Carlo Rambaldi et Roy Downay. **Mus. :** John Barry. **Int. :** Charles Bronson, Jack Warden, Will Simpson, Kim Novak, Clint Walker, Stuart Whitman, Slim Pickens, John Carradine, Cara Williams, Shay Duffin, Ed Lauter, Martin Rove.

Western fantastique où la « grosse bête à cornes » n'est guère convaincante ; à nouveau, très brève apparition de Carradine en croque-mort imbibé d'alcool, mais il n'est pas le seul à ne faire que de la figuration : la plupart des grands noms du générique sont également sacrifiés ; seuls Bronson et l'Indien Will Simpson se partagent les séquences avec le bison géant (mal) articulé.

THE MOUSE AND HIS CHILD
Ambassador Productions. **Sc. :** Carol Mon Pere basé sur la nouvelle de Russell Hoban. **R. :** Fred Wolf et Charles Swenson. De Luxe Color.

Dessin animé de long métrage avec les voix de Peter Ustinov, Neville Brand, Andy Devine, Sally Kallermann, Cloris Leachman, Joan Gerber, John Carradine, Frank Nelson et Cliff Norton.

MONSTER (ou MONSTROID)
Academy International Pictures. **Sc. :** Walter R. Schmidt, Garland Scott et Herbert L. Strock. **R. :** Herbert L. Strock. **Ph. :** John Wilder Mincey (Technicolor). **Mus. :** Gene Kauer. **Int. :** John Carradine, Jim Mitchum, Keenan Wynn, Cesar Romero, Aldo Ray, Roger Clark, Diane McBain, Tony Eisley, Leslie Meigs, Robert Martinez, Andrea Hartford, Glenn Hartford, Carolyn Martin, Coral Kassel, Aldo Sambrell, Maria Rubo, Luis Suarez, Roy Fitzgerald.

Tourné en Colombie, ce film connut bien des déboires ; commencé en 1975 par André Faro avec Burgess Meredith, repris en 1977 par Kenneth Hartford, il ne fut distribué qu'en 1979 sous la signature de Herbert L. Strock, plusieurs acteurs de 1975 ne figurant plus dans la version définitive. Il s'agit d'un monstre vaguement dinosaurien qui sort d'un lac et sème la terreur sur la côte américaine.

SATAN'S CHEERLEADERS
World Amusments. **Sc. :** Greydon Clark et Alvin Fast. **R. :** Greydon Clark. **Mus. :** Gerald Lee. **Int :** John Ireland, Yvonne de Carlo, Jack Kruschen, Sidney Chaplin, John Carradine, Jacqueline Cole, Kerry Sherman, Lane Caudell, Sherry Marks, The Huskies, Alisel Powell.

Histoire de sorcellerie ou culte satanique et... musique pop sont amalgamés, Carradine étant l'un des membres de la secte adorant le Démon.

GOLDEN RENDEZ-VOUS (L'OR ETAIT AU RENDEZ-VOUS)
United Artists. **Sc. :** Stanley Price. **R. :** Ashley Lazarus. **Ph. :** Ken Higgins (Technicolor). **Mus. :** Jeff Wayne. **Int. :** Richard Harris, Ann Turkel, Gordon Jackson, David Janssen, Dorothy Malone, John Carradine, Burgess Meredith, Robert Fleyming, John Vernon, Keith Baxter, Leigh Lawson, Robert Beatty, Michael Howard, Ian Yule, Richard Cox.

Un paisible navire de tourisme est attaqué par des pirates modernes ; Carradine est l'un des passagers, joueur de cartes impénitent.

1978

THE VAMPIRE HOOKERS
Caprican Three Productions. **Sc. :** Howard Cohen. **R. :** Cirio H. Santiago. (Couleurs). **Mus. :** Jaime Mendoza-Nava. **Int. :** Bruce Fairbairn, Ttey Wilson, John Carradine, Karen Stride, Lenka Novak, Katie Dolan, Lex Winter, Tiffany K. Neipe, Lee Martinez, Vic Diaz.

Nouveau rôle de vampire pour Carradine qui est allé tourner ce film érotico-fantastique à Manille.

SUNSET COVE
Cal-Am Artists. **Sc. :** Cash Maintenant et Budd Donnelly. **R. :** Al Adamson. (Couleurs). **Mus. :** Bruce Stewart. **Int. :** Karen Frederick, John B. Larson, John Durren, John Carradine, Burr Schmidt, Ray Andrews, Steven Fisher, Shirley Ann Broger.

Des promoteurs avides de gain veulent commercialiser une petite plage ; un groupe de jeunes gens familiers de l'endroit essayent de les en empêcher, ce qui leur cause quelques ennuis chez les autorités ; Carradine est un brave villageois.

NOCTURNA, GRANDDAUGHTER OF DRACULA
Compass International Pictures. **Sc. :** Harry Tampa d'après une histoire de Nai Bonet. **R. :** Harry Tampa. **Ph. :** MacAhlberg (Technicolor). **Mus. :** Reid Whitelaw et Norman Berger. **Maq. :** Gigi Williams et Pamela Janrette. **Int. :** Yvonne de Carlo, John Carradine, Nai Bonet, Sy Richardson, Tony Hamilton, Brother Theodore.

Dernière incarnation de Dracula par un Carradine jouant gaiment la parodie de son rôle de prédilection ; mais qu'il est triste de voir le comte-vampire mettre son râtelier avant de sortir de son cercueil ! Inédit en France, ce film a été présenté au Festival du Film Fantastique de Paris en 1979.

THE BEES
New World Pictures. Mexique. **Sc. :** Alfredo Zacharias. **R. :** Alfredo Zacharias. **Ph. :** Léon Sanchez (Couleurs-Panoramique). **Mus. :** Richard Gillis. **E.S. :** Jack Rabin et Dan Genis. **Int. :** John Saxon, Angel Tompkins, John Carradine, Claudio Brook, Alicia Rncinias.

Carradine est un docte savant germanique aidant sa nièce à venger la mort de son mari tué par des abeilles ; celles-ci (comme les fourmis de *Phase IV*) tentent d'entrer en communication avec les humains qu'elles veulent dominer. Cela ne vaut pas *The Swarm*, d'Irwin Allen, au moins sur le plan spectaculaire, mais l'idée du script est intéressante.

CRUISE MISSILE
Noble Productions-Eichberg Films. **Sc. :** Clark Reynolds. **R. :** Leslie Martinson. (Couleurs). **Mus. :** Alberto Baldan. **Int. :** Peter Graves, Curt Jurgens, Karin Shubert, Michael Dante, John Carradine, Hossein Guil, Adam West, Robert Miller, Ursula Grimm, Poury Banai, Kitta Barker, Michael Tietz.

Dans cette co-production entre les U.S.A., l'Allemagne de l'Ouest, l'Espagne, l'Italie et l'Iran (ouf !), Carradine est un savant kidnappé. Autres titres : *Missile X*, *Teheran Incident* (à la télé), *The Neutron Bomb Incident*. Titre germanique : *Missile X-Geheimauftrag Neutronenbombe*.

1979

THE HORROR SHOW
Universal. **Sc. :** Richard Schickel. **R. :** Richard Schickel. **Int. :** Anthony Perkins.

Dans ce film de montage où l'on retrouve toute la troupe Universal des années 30 et 40, on ne pouvait pas ne pas rencontrer Carradine-Dracula !

THE NESTING
Feature Films Distributing. **Sc. :** Armand Weston et David Price. **R. :** Armand Weston. **Ph. :** Juan Fernandez et Michael Duff. **E.S. :** Matt Vogel. **Maq. :** Lyzanne Goodsan. **Int. :** Robin Groves, Christopher Loomis, Michael David Lally, Gloria Grahame, John Carradine, Bill Rowley, David Tabor, Patrick Farrelley, Bobo Lewis, June Berry, Ann Varley, Cecile Liebman, Ron Levine, Bruce Kronenburg, Jim Nixon, James Saxon, Lee Steele, Jeffrey McLaughlin, Jerry Hewitt, James Hayden.

Titre primitif : *Phobia*, qui dut être changé à cause du film du même titre réalisé par John Huston. Carradine est un grand-père paralysé dans une maison où ont lieu des crimes d'apparence surnaturelle.

1980

THE HOWLING (HURLEMENTS)
Avco Embassy Pictures International. **Sc. :** John Sayles et Terence H. Winkless d'après le roman de Gary Brandner. **R. :** Joe Dante. **Ph. :** John Hora (Couleurs). **Déc. :** Robert A. Burns. **Mus. :** Pino Donnaggio. **E.S. :** Roger George et Doug Beswick. **Maq. :** Rob Bottin, Rick Baker et Gigi Williams. **Int. :** Dee Wallace, Patrick MacNee, Dennis Dugan, Christopher Stone, Belinda Balaski, Kevin McCarthy, John Carradine, Elizabeth Brooks, Slim Pickens, Robert Picardo, Margie Impert, Dick Miller, Noble Willingham, James Murtaugh, Jim McKrell, Kenneth Tobey, Forrest J. Ackerman, Roger Corman, John Sayles, Ivan Saric, Sarina Grant.

Carradine est l'un des multiples loups-garous de ce film extraordinaire qui renouvelle totalement le thème lycanthropique, et dont les maquillages sont hallucinants de réalisme bestial, grâce aux Effets Spéciaux qui détaillent les métamorphoses des corps et des visages de façon encore jamais vue. Notons que le personnage interprété par John Carradine se nomme Erle Kenton !

THE BOGEY MAN (SPECTRE)
Interbest American Enterprises. **Sc. :** Ulli Lommel, Susanna Love et David Herschel. **R. :** Ulli Lommel. **Ph. :** David Sperling et Jochen Breintenstein (Metrocolor). **Déc. :** Robert Morgan. **Mus. :** Tim Krog. **E.S. :** Craig Harris. **Int. :** Ron James, Susanna Love, John Carradine, Nicholas Love, Raymond Boyden, Llewelyn Thomas, Bill Rayburn, Felicite Morgan, Jane Pratt, Natasha Schiano, Jay Wright, Gillian Gordon, Howard Grant, David Swim, Catherine Tambini, Lucinda Ziesing.

Miroir maléfique, fantômes, meurtres horribles, le tout dans une maison maudite où Carradine est un docteur psychanaliste essayant de résoudre tous ces problèmes, amalgame de nombreux scénarios antérieurs.

THE MONSTER CLUB
Sword And Sorcery Productions. Grande-Bretagne. **R. :** Roy Ward Baker.

Voir fiche technique dans le n° 18 page 58. Carradine personnifie l'auteur des nouvelles adaptées, R. Chetwynd-Hayes, victime du vampire Vincent Price dans la séquence initiale préludant à la joyeuse réunion du Club des Monstres, au cours de laquelle nous sont contées trois histoires fantastiques : Shadmock Story, Vampire Story et Humgoo Story. Dans les séquences de liaison, Price et Carradine mènent le jeu avec humour.

1981

THE SCARECROW
Oasis Films Productions. New-Zeland. **Sc. :** Sam Pillsbury et Michael Heath d'après la nouvelle de Ronald, Hugh Morrisson. **R. :** Sam Pillsbury. **Ph. :** Jim Bartle (Eastmancolor). **Déc. :** Don Hatcher. **Mus. :** Andrew Hagen, Morton Wilson et Phil Broadhurst. **Int. :** John Carradine, Tracy Mann, Jonathan Smith, Daniel McLaren, Denise O'connell, Anne Flannery, Des Kelly, Bruce Allpress, Philip Holder, Jonathan Hardy, Ted Coyle, Elizabeth Moody, Mark Hadlow, Greg Naughton, John Kempt, Stephen Taylor, Duncan Smith.

Retour en vedette de Carradine dans un rôle de tueur-fou, sorte de croquemitaine en quête de proies jeunes et belles pour les étrangler.

1982

THE SECRET OF NIMH (BRISBY ET LE SECRET DE NIMH)
Aurora-Bluth Prod. **Sc. :** Don Bluth, John Pomeroy, Will Fin et Gary Goldman d'après la nouvelle de Robert C. O'brien : Mrs Frisby and the Rats of Nimh. **R. :** Don Bluth (Technicolor).

Dessin animé de long métrage avec les voix de Elizabeth Hartman, Dom de Luise, Hermione Baddeley, John Carradine, Arthur Malet, Peter Straus, Derek Jacobi, Paul Shenar, Shannon Doherty, Wil Wheaton, Jodi Hicks, Tom Hatten, Lucille Bliss, Aldo Ray, Ian Fried.

Ce long métrage se réfère visiblement au style Disney ; Carradine est la voix du grand hibou (sic) ; dans la version française, il est remplacé par Georges Atlas, les autres voix appartenant à Micheline Dax, Jacques Balutin, Jean Martinelli et Roger Rudel.

FRANKENSTEIN'S ISLAND
R. : Jerry Warren. **Int. :** John Carradine, Cameron Mitchell, Robert Clarke.

HOUSE OF THE LONG SHADOWS
Golan Globus Productions. **Sc. :** Michael Armstrong d'après le roman de Earl Derr Biggers : Seven Keys To Baldpate et la pièce de George M. Cohan. **R. :** Pete Walker. **Ph. :** Norman Langley (Couleurs). **Mus. :** Richard Harvey. **Int. :** Vincent Price, Peter Cushing, Christopher Lee, John Carradine, Desi Arnaz Jr, Sheila Keith, Richard Todd, Julie Peasgood.

Pour la petite histoire, ce film est le 7ᵉ réunissant Vincent Price et John Carradine, mais c'est aussi le 23ᵉ réunissant Peter Cushing et Christopher Lee. Ecrit en 1916, le roman : « Seven Keys to Baldpate » a déjà été porté maintes fois à l'écran : en 1917 avec George McCohan et Anna Q. Nilsson, en 1925 avec Douglas McLean, puis au cinéma parlant en 1930 avec Richard Dix, Myriam Seegar, Margaret Livingston, Lucien Littlefield et Joseph Allen (réalisation : Reginald Barker) ; en 1935 avec Gene Raymond, Margaret Callahan, Moroni Olsen, Henry Travers, Walter Brennan et Grant Mitchell (réalisation : William Hamilton et Edward Killy) ; en 1947 avec Philip Terry, Jacqueline White, Eduardo Ciannelli, Margaret Lindsay, Arthur Shields et Jason Robards Sr (réalisation : Lew Landers). Notons que la version 1982 est la seule qui ne porte pas le même titre que le roman.

SATAN MISTRESS (ex-DARK EYES)
Diversified Films Venture. **Sc. :** James Polakoff et Beverley Johnson. **R. :** James Polakoff et Beverley Johnson. **Int. :** Britt Ekland, Kabir Bedi, Lana Wood, John Carradine.

Carradine en prêtre exorciseur dans une nouvelle histoire de possession diabolique dont est victime la belle Britt Ekland.

1983

ICE PIRATES
MGM. **R. :** Stewart Raffill.

BOOGEYMAN 2
Sc. : Ulli Lommel. **R. :** Steve Barr. **Mus. :** Tim Krog. **Int. :** Suzanna Love, Shannan Hall, John Carradine.

209ᵉ film de John Carradine (!), *Boogeyman 2* réutilise en fait des « chutes » du précédent Boogeyman.
(A suivre...)

ACTUALITE MUSICALE

De l'horreur psychologique aux visiteux extraterrestres...

Pour sa troisième édition, le Festival du Film Musical a quitté le Grand Rex de Paris pour s'installer à Grenoble, proposant ainsi dans la capitale du Dauphinois quelques vingt deux longs métrages inédits ou « incunables » dont une quinzaine de titres en compétition. Ce genre, osmose entre deux expressions artistiques parmi les plus populaires actuellement, nous a souvent offert dans le passé des films de rock où le fantastique tenait une place non négligeable : comédies musicales délirantes (*The Wiz, Mary Poppins*), parodies de classiques du cinéma d'épouvante (*Rocky Horror Picture Show, Phantom of the Paradise*), etc... Des chanteurs (Roger Daltrey dans *Tommy* et *Legacy*, David Bowie dans *Man Who fell to Earth*) et groupes (*Pink Floyd-The Wall*, les Beatles avec *Magical Mystery Tour*) se sont maintes fois illustrés dans le fantastique, et la passion exacerbée qu'entraine des films cultes d'horreur tel *Evil Dead* auprès de leurs défenseurs n'est pas sans rappeler la folie furieuse qu'exercent certains groupes de heavy metal ou de hard auprès de leurs fans (cf. les pochettes couvertes de démons et de paysages de Sword and Sorcery qui ornent leurs albums !)

Cinéma musical donc, mais aussi fantastique dans cette manifestation (organisée par La Maison du Cinéma et de l'audiovisuel de Grenoble) avec les dernières productions de Richard Loncraine et de Ralph Bakshi.

Loncraine nous avait fasciné voici quelques années avec le beau et douloureux *Full Circle*. Le voici de retour avec *Brimstone and Treacle*, un récit de pure horreur psychologique : un jeune garçon, Martin Taylor, bouscule à la sortie de l'église un écrivain, Tom Bates, spécialistes d'oraisons funéraires et va, de fil en aiguille, faire croire à ce dernier qu'ils se connaissaient déjà très bien tous, à l'époque où Martin était fiancée à la fille de Tom, la jeune Patricia. Or Patricia est aujourd'hui sourde et muette à la suite d'un accident qui l'a également privée d'une partie des centres moteurs de son cerveau... Martin aidera Tom et son épouse (Norma Bates — sic !) à « vivre » à nouveau : il s'occupera de la maison, du ménage et soignera, habillera, nourrira tendrement la belle Patricia qui lui aurait promis le mariage il y a à peine un an... En fait la nuit venue (et lorsque les Bates sont absents) Martin se révèle un génial fou mystificateur... peut-être même un démon dont le plus grand des délices est d'humilier et de caresser, entre deux jurons, la pauvre Patricia qui émet des râles en se débattant avec ses bras et jambes privés de toute coordination. A partir de là, Martin, qui oblige chaque jour les Bates à se prosterner devant Dieu pour le salut de leur fille, va tenter toutes les nuits de violer Patricia...

L'histoire de ce personnage diabolique qui s'introduit dans une famille et s'y accroche avec une énergie démoniaque est épouvantable à souhait : le spectateur *sait* dès les premières images que les Bates sont en présence d'un fou dangereux qui menace la vie de leur fille handicapée, mais, telle cette dernière, nous sommes incapables de prévenir les situations atroces que se plait à imaginer Loncraine, et certaines d'entre elles sont si cruelles et malsaines qu'elles provoquent en nous des ricanements nerveux, voire une envie de quitter la salle ou du moins de fermer les yeux ! En nous rendant ainsi, par notre voyeurisme, complices du dément, Richard Loncraine a dû prendre beaucoup de plaisir à tourner ce film remarquable, tant il est vrai que *Full Circle* jouait déjà avec les fantasmes et tourments de la pauvre Mia Farrow ! De là à penser que Loncraine utilise ses films pour libérer ses pulsions sadiques... Toujours est-il que *Brimstone* demeure une œuvre passionnante, originale et qui refuse le jeu des étiquettes : terreur mystique, comédie satirique ou drame psychologique ? Peut-être même un film musical, puisque le détraqué de *Brimstone*, c'est Sting, célèbre chanteur du groupe Police qui a composé la remarquable musique accompagnant la bande originale. Sting a déclaré que son personnage rejoignait de près l'image que se donnent de lui les fans de Police... *Brimstone* est parsemé de scènes de pur fantastique gothique (un orage épouvantable se déchaine dans la maison alors qu'il fait dehors un temps radieux, scènes de cauchermars extraordinaires...) mais c'est peut-être tout simplement un conte moderne, puisque aussi terrible que soit ce film, il se termine sur une note d'humour et... une morale incroyable (le viol de Patricia lui rendra sa vie mentale !)



« Mystery, Mister Ra » (photo : Hubert Niogret)



Avant d'affronter les tourments de la planète Dune et ceux de la Fiancée de Frankenstein (son dernier projet en date), le chanteur Sting campa brillamment un effroyable fou mystificateur dans « Brimstone », nouveau film d'horreur de Richard Loncraine (« Full Circle »).

Autre film très attendu, le nouveau Bakshi, le maitre actuel du cinéma fantastique d'animation. *Hey Good Lookin'*, qui décrit avec verve, cynisme et délire la jeunesse « rock'n roll » des années 50, marque le retour de Bakshi aux histoires simples et acides décrivant des groupes vivant en marge (*Fritz The Cat, Coonskin*) et à une animation plus classique que les expérimentations auxquelles il s'était livré ces dernières années (*Le Seigneur des anneaux, Tygra*) — en particulier la Rotoscopie — et qui avaient tendance à lasser. *Hey Good Lookin'* fait un peu l'effet d'un bain de jouvence en regard de ses derniers films. Sans être totalement réussi (Bakshi n'a eu, de toute évidence, que peu de temps et de moyens pour le terminer), *Hey Good Lookin'* se voit néanmoins avec énormément de plaisir.

La fantastique dans le cinéma musical, ce furent également deux talentueux compositeurs : Sun Ra dans un portrait dessiné par Frank Cassenti (*L'affiche Rouge, La Chanson de Roland*) et David Bowie avec *Ziggy Stardust and the Spiders from Mars*, deux fortes personnalités qui au travers de ces deux films-concerts s'affirment d'une origine extra-terrestre, venus sur Terre délivrer leur message. David Bowie, avec ce témoignage d'un concert à Londres vieux de 10 ans (mais inédit jusqu'à présent dans le monde entier), nous prouve que bien avant *Furyo*, *L'homme qui venait d'ailleurs* ou encore « Ashes to Ashes », et « Let's Dance », il exerçait déjà une fascination quasi-magique sur son public, avec ses costumes délirants et diverses chansons de SF (« Space Oddity », « Life on Mars », « Ziggy Stardust »). Des rêves dignes des meilleures séquences de clips vidéos parsemaient enfin le film de Meat loaf, *Deadringer*, tandis que *Rainbow Bridge*, présenté en section Rétrospective, offrait — tout en explorant l'univers de certaines chansons de Jimi Hendrix — des visions psychédéliques. Témoignage, prêtant aujourd'hui à sourire, de toute une époque « acide » ou les chanteurs et groupes de rock n'hésitaient pas à garnir leurs disques et concerts (avec les fameux « light-shows ») d'effets empruntés à la littérature moderne de SF ou d'héroic fantasy.

Jean-Pierre Dormy



LES DENTS DE LA MER
JAWS

PAR CATHY KARANI

LES DENTS DE LA MER (Jaws) U.S.A. 1975. *Interprétation* : Roy Scheider. Richard Dreyfuss. Robert Shaw. *Réalisation* : Steven Spielberg. *Durée* : 2 h 04. *Distribution* : CIC-3M

SUJET : « A cause de l'irresponsabilité d'un maire avide de sauvegarder la réputation de sa station balnéaire et de l'entêtement des commerçants âpatés par l'afflux touristique, un gigantesque requin, déjà coupable de la mort de deux nageurs va pouvoir continuer à se repaître tranquillement des amateurs de baignade venus en foule sur la plage restée ouverte... »

CRITIQUE : En 1975, les écrans étaient envahis par un flot de terreur aux mâchoires acérées, surgi de l'Océan, et qui allait engendrer un syndrome de la peur dont l'intensité marqua longtemps la mémoire des spectateurs et des baigneurs. Après le remarquable *Duel*, Steven Spielberg avait une nouvelle fois frappé le septième art de sa géniale empreinte. Inspiré du best-seller de Peter Benchley, *Les dents de la mer* joue totalement la carte de l'opposition familier/inconnu. Tout est rassurant dans le décor de la petite station. Cependant, dans l'univers des fonds marins règne un danger encore plus méconnu que son environnement : un monstrueux garde-manger dont les portes s'ouvrent sur une gueule béante surplombée de deux petits yeux noirs et gla-

ciaux, ne s'animant qu'à l'instant où les mâchoires se referment sur une proie, pour tuer. Spielberg brosse un portrait de la middle-class américaine, mettant en exergue ses faiblesses (comportement du maire, du sherriff-adjoint ou des insulaires indifférents et des stupides chasseurs de requins) ou son courage et sa volonté (à travers le personnage de Roy Scheider) d'une manière qui implique le spectateur, l'incitant à prendre position. C'est cependant la peur qui demeure, à part entière, l'objet de ce film, et Spielberg parvient à la distiller avec une maîtrise exemplaire. Telle une mécanique bien huilée (dont le requin est le plus parfait exemple), elle s'installe dans la première partie, jouant sur de terrifiants effets de surprise scandés par l'inquiétante partition musicale de John Williams, et jaillissant du néant marin, frappe avec une terrible férocité (la jeune baigneuse et l'enfant sur son matelas pneumatique) avant que les hommes ne se décident à l'affronter sur son propre terrain. Commence alors une véritable odyssée marine, où sont réunis trois exceptionnels comédiens au sommet de leur art et parmi lesquels se distingue le regretté Robert Shaw dans le rôle d'un vieux baroudeur des mers d'une criante authenticité. Ainsi s'amorce un long duel à mort entre les hommes et le requin, durant lequel le film s'apparente à un moderne *Moby Dick*, où seul intervient un combat de volonté entre la bête et l'homme. Le récit atteint son paroxysme durant ces dernières minutes, où l'on sursaute plus d'une fois face à son petit écran.

Après neuf années durant lesquelles l'horreur et la violence ont pris une considérable ampleur au sein du cinéma fantastique (et deux séquelles, dont la dernière en relief) on était en mesure de se demander si le film de Spielberg ne serait pas aujourd'hui dépassé, et surtout, si le petit écran n'allait pas réduire son impact. L'inquiétude n'était pas justifiée. *Jaws* demeure un chef-d'œuvre nous captivant de la première à la dernière image.

Copie et duplication excellentes.

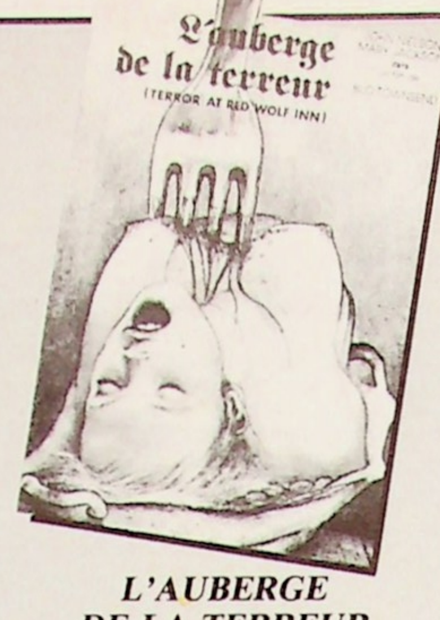


LEGITIME VIOLENCE

(Rolling Thunder) U.S.A., 1977. ***Interprétation :*** *William Devane, Tommy Lee Jones, Linda Haynes.* ***Réalisation :*** *John Flynn.* ***Durée :*** *1 h 39.* ***Distribution :*** *RCV. Inédit*

SUJET : « Après 8 ans passés sous la torture dans un camp de prisonniers à Hanoï, le commandant Rane rentre chez lui, pour retrouver sa femme et son fils face auxquels il n'est plus qu'un étranger ! Peu après, il est agressé puis mutilé, et les siens tués. Armé de sa haine et du crochet qui lui sert désormais de main, il va se lancer sur la trace des meurtriers... »

CRITIQUE : Basé sur un scénario de Paul Shrader *Rolling Thunder* met en scène des êtres dont le comportement traduit une nouvelle fois l'incapacité d'adaptation propre aux personnages de ce talentueux auteur. Comme ses prédécesseurs, Devane est un marginal dont la vie de citoyen moyen s'est arrêtée quelque part dans l'enfer de Hanoï. L'univers du quotidien relève de la période où il était encore « vivant », de cette vie qui s'est arrêtée sept ans plus tôt et dans laquelle il n'aura désormais plus sa place. Sort que partagent Linda, sa groupie, qui, malgré tout son amour, ne parviendra pas à l'humaniser, et son compagnon d'armes, victime du même égarement et qui l'accompagnera jusqu'aux limites de son désespoir. Alternant les angoisses de la banalité du quotidien (absurdité des réunions familiales, questions sournoises de voyeurs frustrés) à de sinistres flash-back (décrivant d'odieuses tortures) en noir et blanc, *Rolling Thunder,* tel *Rambo* où le magistral *Voyage au bout de l'enfer,* démontre les indélibiles séquelles de la guerre et de ses horreurs, servi par le jeu très convaincant des trois principaux protagonistes. Copie moyenne.



L'AUBERGE DE LA TERREUR

(The Folks at Red Wolf Inn) U.S.A. 1973. ***Interprétation :*** *Linda Gillin, Arthur Space, John Nielson.* ***Réalisation :*** *Bud Townsend.* ***Durée :*** *1 h 30.* ***Distribution :*** *VIP. Inédit*

SUJET : « Avisée par courrier d'avoir gagné des vacances à un concours auquel elle n'a jamais participé, Régina Mc Kee profite cependant de l'aubaine, et se retrouve dans une délicieuse auberge isolée appartenant à un charmant couple âgé. Elle y découvre deux autres jeunes filles venues dans les mêmes conditions, et qui ne tarderont pas à disparaître sans laisser de trace... »

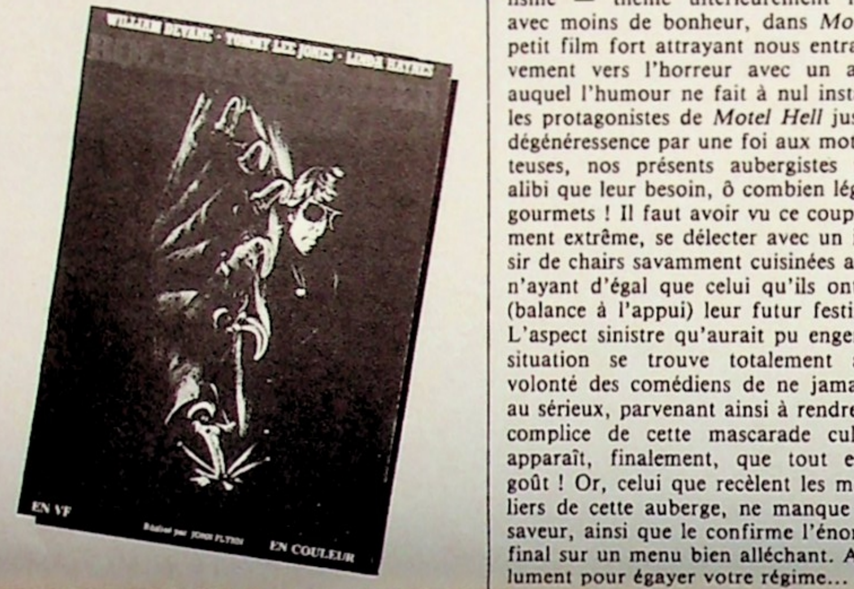
CRITIQUE : Innovant, avec un scénario satirique fort savoureux, sur les pratiques du cannibalisme — thème ultérieurement réutilisé, mais avec moins de bonheur, dans *Motel Hell* — ce petit film fort attrayant nous entraîne progressivement vers l'horreur avec un art consommé auquel l'humour ne fait à nul instant défaut. Si les protagonistes de *Motel Hell* justifiaient leurs dégénéressence par une foi aux motiviations douteuses, nos présents aubergistes n'ont d'autre alibi que leur besoin, ô combien légitime, de fins gourmets ! Il faut avoir vu ce couple, au raffinement extrême, se délecter avec un ineffable plaisir de chairs savamment cuisinées avec un amour n'ayant d'égal que celui qu'ils ont mis à gaver (balance à l'appui) leur futur festin sur pattes ! L'aspect sinistre qu'aurait pu engendre une telle situation se trouve totalement aboli par la volonté des comédiens de ne jamais se prendre au sérieux, parvenant ainsi à rendre le spectateur complice de cette mascarade culinaire, où il apparaît, finalement, que tout est affaire de goût ! Or, celui que recèlent les mets si particuliers de cette auberge, ne manque nullement de saveur, ainsi que le confirme l'énorme clin-d'œil final sur un menu bien allèchant. A goûter absolument pour égayer votre régime...

LE LABYRINTHE

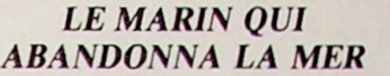
(Satan's School) U.S.A. 1972. ***Interprétation :*** *Pamela Franklin, Kate Jackson, Roy Thinnes, Cheryl Ladd.* ***Réalisation :*** *David Lowell Rich.* ***Durée :*** *1 h 14.* ***Distribution :*** *US Vidéo. Inédit*

SUJET : « Contrairement aux conclusions de l'enquête policière, Elisabeth demeure convaincue que sa sœur ne s'est pas suicidée. Afin de découvrir la vérité, elle va s'inscrire à l'école d'art où sa cadette étudiait juste avant le drame... »

CRITIQUE : Voilà un télé-film dont la vision se révèle une agréable surprise que rien ne laissait présager, et que l'on apprécie d'autant plus ! Dès les premières images le ton (angoissant) et le rythme (nerveux) sont donnés par l'apparition d'un véhicule roulant à tombeau ouvert, au volant duquel une blonde jeune fille visiblement tétanisée par la peur semble guetter un invisible agresseur dans le rétroviseur. Evocant irrésistiblement le *Suspiria* de Dario Argento (abstraction faite de son talent et de son génie artistique !) *Satan's School,* qui lui est antérieur, exploite la même situation, opposant une diabolique entité à de jeunes élèves dont elle fera ses victimes, consentantes ou pas. La mort frappe implacablement à chaque détour obscur de l'ancestrale demeure, dont les murs suintent la peur de ceux qui, dans un sursaut de terreur et d'audace, tentent d'y échapper. L'angoisse grandit, tandis que la vérité se dessine lentement, avant d'éclater dans les flammes d'un brasier. Dépourvu de toute prétention, si ce n'est celle de distraire, *Satan's School* réunit trois comédiens que la télévision révéla depuis : Kate Jackson et Cheryl Ladd *(Drôles de Dames)* et Roy Thinnes, cher au cœur des amateurs depuis son combat contre *Les envahisseurs,* ainsi que la frêle et gracieuse Pamela Franklin (*Les Innocents, Soudain les monstres,* etc...) dans le rôle de l'intrépide Elisabeth. Copie et duplication bonnes.







LE MARIN QUI ABANDONNA LA MER

(The Sailor Who Fell from Grace with the Sea) G.B. 1976. ***Interprétation :*** *Sarah Miles, Kris Kristofferson.* ***Réalisation :*** *Lewis John Carlino.* ***Durée :*** *1 h 43.* ***Distribution :*** *Polygram Vidéo.*

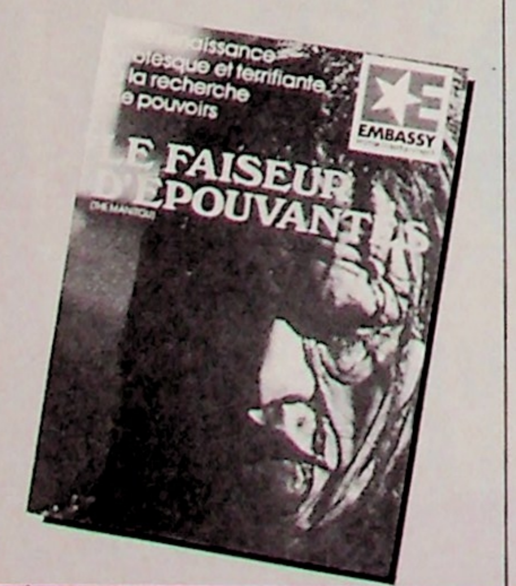
SUJET : « A travers la relation profonde d'un jeune garçon et de sa mère, un regard inquiétant sur les conséquences tragiques découlant de la soif d'absolu ressentie par les enfants... »

CRITIQUE : Œuvre étrange, au langage cinématographique obsédant, que véhiculent des images d'une beauté magique, *Le Marin qui abandonna la mer,* est une réflexion cruelle sur les valeurs humaines et le regard que porte sur elles le monde de l'enfance. Parallèlement à cette communion insolite établie entre le jeune et idéaliste Jonathan et sa mère, jolie veuve aux sens exacerbés par des désirs inassouvis, le film nous introduit à la suite d'un groupe d'enfants dans un « club des cinq » au règles intransigeantes. Face au chef (à l'intelligence précoce et au cynisme glacial) de ce cercle secret dont les participants ne sont que d'anonymes numéros, et aux délirants propos qu'il tient à ses acolytes afin de préserver un code moral prônant une absolue perfection, on demeure pétrifié ! Brusquement ressurgit dans la mémoire le discours d'un autre « perfectionniste », qui au nom d'un semblable « idéal » visant à créer une race parfaite, s'érigea en prêtre du plus sauvage des holocaustes. Au sein de ce groupe de puristes, méprisant le monde adulte et ses souillures, l'imperfection n'est pas de mise, et si elle se signale, il faudra l'extirper, telle une tumeur maligne, puis aller au *cœur même* de la créature afin de retrouver sa pureté originelle. A travers le comportement d'un marin de passage, Jonathan croit retrouver cette pureté idéale à laquelle il aspire. Mais lorsque le « traitre » abandonnera les flots pour épouser sa mère, il comprendra qu'il a été dupé et fera appel au « chef » afin que soit rendu au marin son essence de perfection qui est pour Jonathan indissociable de la mer. C'est sur cette note diabolique enveloppée des « innocents » sourires d'enfants, que s'achève une tragique histoire d'amour et de mort où l'on retrouve les résonnances du film de Michael Winner, *Le corrupteur.* Copie et duplication excellentes.

LE FAISEURS D'EPOUVANTES

(The Manitou) U.S.A. 1977. ***Interprétation :*** *Tony Curtis, Stella Stevens, Susan Strasberg, Jon Cedar.* ***Réalisation :*** *William Girdler.* ***Durée :*** *1 h 39.* ***Distribution :*** *Polygram Vidéo.*

CRITIQUE : Inspiré du passionnant roman de Graham Masterton, hélas amputé à divers niveaux pour la circonstance, *The Manitou*, à l'exemple de *Morsures* ou *Wolfen*, mêle étroitement les ancestrales puissances indiennes aux formidables possibilités de la technologie moderne, en un titanesque combat sur lequel viennent se greffer les rancœurs d'un peuple ayant été injustement dépouillé de ses terres et de ses coutumes. Confirmant une vieille légende, un homme-médecine disparu quatre siècles plus tôt va revenir exercer ses terrifiants pouvoirs face auxquels la science des hommes blancs s'avèrera impuissante. Captivant d'un bout à l'autre, *The Manitou* passe progressivement de l'angoisse du début (découverte du fœtus, panique dans le bloc opératoire) à l'horreur finale (naissance de Misquamakus, manifestations de sa terrible puissance), renforcées par d'excellents effets spéciaux et l'horrible maquillage du sorcier, dont « l'accouchement » représente un moment étonnant. On pourra certes déplorer quelques invraisemblances (Singing Rock évocant les Manitous indiens dans notre langue, l'esprit des machines répondant à la plus simpliste invocation, le final oscillant entre *Star Wars* et *Love Story*), mais on ne s'en réjouira pas moins de pénétrer les secrets de ce diabolique Manitou. Véritablement terrifiants d'ailleurs, si l'on sait que ses maléfices semblent avoir franchi les limites de l'écran pour frapper le réalisateur qui quelque temps après ce film, devait trouver la mort dans un accident d'avion. Copie moyenne.





HOPITAL MASSACRE

(X-Ray) U.S.A. 1981. ***Interprétation :*** *Barbie Benton, Jon Van Ness, Chip Lucia.* ***Réalisation :*** *Boaz Davidson.* ***Durée :*** *1 h 30.* ***Distribution :*** *Manhatan Vidéo. Inédit*

SUJET : « Comment une délicieuse jeune femme, en parfaite santé, devient la proie d'une terrifiante machination au sein d'un hôpital, pour avoir, 19 ans plus tôt, méprisé le mot doux qu'un enfant de son âge lui offrit le jour de la Saint-Valentin... »

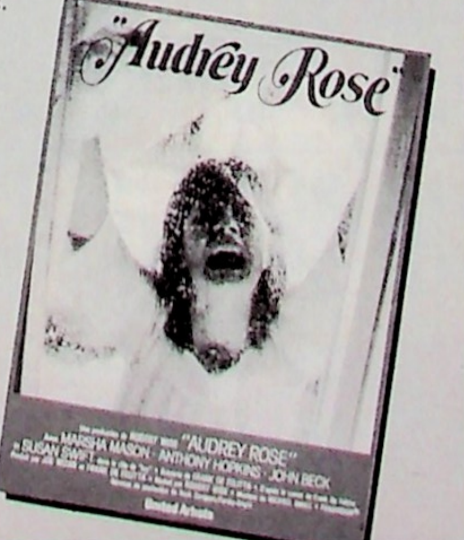
CRITIQUE : La parodie, forme d'approche cinématographique fort prisée au sein du genre fantastique, n'en est pas pour autant un domaine duquel il est aisé de se sortir avec les honneurs. Tel est pourtant le cas de ce psycho-killer mariant allègrement les plus ironiques clins d'œil à un suspense jouxtant un climat de terreur fort convaincant. Nombre de situations devenues aujourd'hui indissociables des petites productions d'horreur, sont ici passées en revue (l'ivrogne de l'ascenseur perdant son sang, lequel s'avère en fait du ketchup ; la vision futuriste des trois hommes masqués, n'étant là que pour désinfecter les pièces ; le sang coulant à flot sous un drap et ne révélant qu'une malheureuse boîte de peinture ouverte...) avec un humour qui le dispute à l'angoisse distillée par les gros plans inquiétants des comédiens et la folle poursuite engagée dans les couloirs de l'hôpital. Néanmoins, c'est à la séquence de l'examen médical (où l'on peut admirer la superbe anatomie de Barbie Benton !) que l'on doit le moment le plus drôle et le plus oppressant de ce film agréable. Copie et duplication bonnes.

AUDREY ROSE

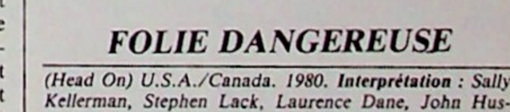
U.S.A. 1977. ***Interprétation :*** *Anthony Hopkins, Marsha Mason, John Beck.* ***Réalisation :*** *Robert Wise.* ***Durée :*** *1 h 49.* ***Distribution :*** *Warner Home Vidéo.*

SUJET : « Elliot Hoover, convaincu que sa fille Audrey Rose morte voici sept ans dans un accident de voiture, s'est réincarnée en Ivy Templeton, va tenter de faire admettre ce phénomène par les parents d'Ivy, provoquant ainsi une rupture familiale qui débouchera sur un drame... »

CRITIQUE : Ecrit et produit par Frank de Felitta, d'après son propre roman (que le film restitue avec une fidélité exemplaire) *Audrey Rose* traite, avec une grande sensibilité, du problème de la réincarnation et de ses répercussions au sein de notre société. Sur le thème de la possession mentale d'un individu (Ivy) par un autre (Audrey Rose) il s'agit en fait d'une confrontation de dogmes religieux et sociaux. C'est tout d'abord le choc de deux civilisations (l'Amérique et l'Inde), d'une double notion du bien-être (pour les parents d'Ivy, il s'apparente à l'aspect matériel, pour Hoover il est avant tout mental, c'est l'âme qu'il convient de sauver et non le corps) et enfin des religions à travers la vision du catholicisme et du bouddhisme (l'une étant symbolisée par le souffle brûlant de la flamme purificatrice léchant la cour du couvent, tandis que l'autre, appaisante, sereine, trouve son origine dans les eaux du Gange, où la vie s'éteint et renaît). En professionnel confirmé, Robert Wise mène ce duel de main de maître, instaurant lentement une tension qui atteindra graduellement son paroxysme à travers l'impitoyagle combat que se livrent les protagonistes de ce drame dont la victime (qu'importe son nom) est une enfant (criante de vérité grâce au jeu étonnant de la petite Susan Swift). Un sujet passionnant, par le débat qu'il peut instaurer, et une interprétation remarquable, où se distingue un Anthony Hopkins bouleversant. Copie et duplications excellentes.







FOLIE DANGEREUSE

(Head On) U.S.A./Canada. 1980. ***Interprétation :*** *Sally Kellerman, Stephen Lack, Laurence Dane, John Huston.* ***Réalisation :*** *Michel Grant.* ***Durée :*** *1 h 33.* ***Distribution :*** *Manhatan Vidéo. Inédit*

SUJET : « Le terrible cheminement vers la folie d'un homme et d'une femme dont les destins se sont croisés à la suite d'un accident... »

CRITIQUE : Progressant sur un rythme d'une lenteur exaspérante, ce film dont les motivations n'apparaissent que très tardivement met au prises deux individus dont les refoulements mutuels trouveront enfin un exutoire lorsqu'ils seront mis en présence, subissant l'un comme l'autre une influence pernicieuse les conduisant à leurs ultimes limites. Le spectateur occupe ici une position de voyeur, assistant sans jamais y participer à un étrange jeu du chat et de la souris, dont les dés sont jetés dès le départ. Une morbide fascination du tabou et de l'interdit régit le comportement des deux protagonistes (la psychologue, épouse modèle, et le sympathique professeur), qui, une heure trente durant, s'aiment et se haïssent, telles des souris de laboratoire se débattant dans un labyrinthe dépourvu de toute issue. Concluant une longue séquence où la cruauté mentale et physique se conjugue avec une tension extrême, l'image finale se dessine, frustrante, car totalement dépourvue d'effet de surprise. Une réalisation soigné, pour une audience cependant limitée.



COLLECTION « L'ECRAN FANTASTIQUE » : LA MAGIE DU CINEMA !

Les Tables des Matières de l'Ecran Fantastique figurent dans nos numéros 12, 28, 33 et 42.

Nos 2 et 4 épuisés.

Diffusion : NMPP. Composition : Cadet Photocomposition. Impression : Imprimeries de Compiègne et Berger Levrault. Dépôt légal 2e trimestre 1984.

L'ÉCRAN FANTASTIQUE

LA NOUVELLE DIMENSION DU CINEMA

